This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580369 6

Marie

NKI

POÉSIES

DE

MARIE DE FRANCE.

TOME SECOND.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Marie

NKI

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Hommage de Marie au Duc Guillaume.

Dessiné par Ch. Chaselat. *Gravé par Ad. Godefroy.*

POÉSIES

DE

MARIE DE FRANCE,

POÈTE ANGLO-NORMAND DU XIII^e SIÈCLE,

OU RECUEIL

DE LAIS, FABLES ET AUTRES PRODUCTIONS DE CETTE FEMME CÉLÈBRE;

Publiées d'après les manuscrits de France et d'Angleterre, avec une Notice sur la vie et les ouvrages de Marie; la traduction de ses Lais en regard du texte, avec des notes, des commentaires, des observations sur les usages et coutumes des François et des Anglois dans les XII^e et XIII^e siècles;

PAR B. DE ROQUEFORT,

Des Sociétés de Gœttingue, des Antiquaires de France, etc.

TOME SECOND.

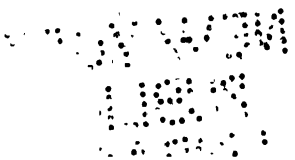
ASTOR LIBRARY NEW-YORK

A PARIS,

CHEZ CHASSERIAU, LIBRAIRE,

AU DÉPÔT BIBLIOGRAPHIQUE, RUE DE CHOISEUIL, N.° 3.

1820.



NOTICE
SUR LES FABLES.

Les fabulistes sont de tous les temps, et les premiers d'entre eux n'ont fait emploi de l'apologue que pour offrir, à l'inflexible vérité, les moyens de frapper fortement les oreilles dédaigneuses de l'homme puissant, peu accoutumées ou mal disposées à l'entendre.

L'apologue diffère de la fable et cette différence est trop connue pour que je cherche à l'expliquer. Dans l'apologue, le poëte s'assujettit à donner des leçons ordinaires au commun des hommes; mais dans la fable politique, il a en vue de rappeler, sous d'ingénieuses allégories, leurs devoirs aux princes et aux rois.

Des hommes de toutes les conditions, et le plus souvent des animaux, y décident souverainement de leur conduite civile et politique; ils jugent enfin ces mortels qui se croient faits pour gouverner la terre et pour commander aux hommes.

Tous les fabulistes ont laissé échapper des instructions pour les souverains; tels furent Bidpaï ou Pilpaï, Lockman, Ésope, Phèdre, puis dans le moyen âge Saint-Cyrille, Romulus et Marie. Ne dit-on pas même que la fable des *Bâtons Flottants*, auxquels Ésope comparoit la ville de Delphes, coûta la vie à son auteur? Les crimes de Séjan, ce digne favori de Tibère, n'ont-ils pas été indiqués par Phèdre? Ne voit-on pas Saint-Cyrille s'élever contre les hommes vicieux et Marie de France attaquer, combattre et livrer à l'infamie, l'affreuse féodalité? En réfléchissant sur les productions des premiers fabulistes, on voit des sujets qui, pour le bonheur de l'humanité, se chargent d'instruire, de corriger, d'adoucir même le maître orgueilleux auquel ils étoient obligés d'obéir.

L'Angleterre, plus écrasée par le gouvernement féodal que les autres peuples de l'Europe, présentoit le spectacle d'un état partagé entre une foule de petits tyrans qui, fiers de leurs richesses ou de leur pouvoir, ne se soumettoient qu'avec peine à l'autorité du monarque, leur seigneur suzerain. Attentifs aux actions du prince, ils épioient sa conduite, n'attendoient que le relâchement du pouvoir suprême pour lever des

troupes, pour faire, à leur gré, la paix ou la guerre, pour démembrer l'état et pour multiplier ainsi la tyrannie. Les grands ne sembloient paroître à la cour du suzerain que pour se mettre à l'enchère afin d'écraser leur ennemi et de partager ses dépouilles ou quelquefois pour vendre leurs services et trafiquer de leur loyauté. Loin d'être les protecteurs des veuves, des orphelins, des voyageurs ou des marchands, ils dépouilloient les uns, voloient les autres, et taxoient les derniers d'une façon arbitraire.

Les ecclésiastiques et les gens de loi, avides de richesses, également sûrs de l'impunité, suivoient le même exemple.

Le paysan esclave et attaché à la terre qui l'avoit vu naître, étoit vendu comme le bétail qu'il élevoit. Aussi une infinité de personnes molestées par l'abus de pouvoir, alloient chercher dans d'autres cantons une situation plus douce.

Si quelques publicistes pensent que la liberté soit le don le plus funeste qu'on puisse faire à un peuple agité, ignorant et corrompu, parce qu'il ne sait ni l'apprécier, ni la défendre, on conviendra sans doute que l'esclavage dans lequel vivoit l'Europe entière pendant les XII et XIII^e^ siècles, étoit

encore plus funeste, puisqu'il éteignoit tous les sentiments généreux que peut faire naître l'amour sacré de la patrie.

C'est au milieu de ce désordre épouvantable que naquit Marie de France. Transportée en Angleterre vers le commencement du XIII^e^ siècle, les romans des anciens Gallois ou plutôt des Bas-Bretons, dont il existoit encore un nombre assez considérable, lui fournirent les différents sujets de ses lais. Les succès qu'elle obtint dans ce genre de composition, engagèrent Guillaume-Longue-Épée à la solliciter pour traduire une collection de fables qui existoit en Anglois.

La version des quarante-trois fables publiée par le Grand d'Aussy, m'avoit fait naître le desir d'en transcrire la collection d'après les originaux, et la dissertation de mon savant ami M. Gervais de la Rue, en me faisant connoître tout le mérite des productions de Marie, me fit mettre ce projet à exécution.

Je pensai qu'en publiant ce travail, il devoit être favorablement accueilli, sur-tout si j'y ajoutois des notes sur les anciens usages, des explications des mots difficiles et des recherches sur les fabulistes latins du

moyen âge qui avoient traité à-peu-près les mêmes sujets que Marie.

Il sera question de Romulus à la suite de cette notice sur les Fables de notre poëte Anglo-Normand, et je vais parler d'un autre fabuliste latin qui florissoit dans le IX^e siècle ; c'est saint Cyrille, non le patriarche de Jérusalem et moins encore celui d'Alexandrie, mais le saint Cyrille qui fut apôtre des Sclavons et sur lequel M. Adry a fait une excellente dissertation (1). Comme elle est peu connue, et que le fabuliste l'est bien moins, je vais donner une courte analyse du mémoire.

Saint Cyrille, d'abord appelé Constantin, naquit à Thessalonique, d'une famille de sénateurs. Envoyé à Constantinople pour y continuer ses études, il fit de si grands progrès, particulièrement dans la philosophie, qu'il fut surnommé le philosophe. S'étant lié d'amitié avec saint Méthodius, ils firent tous deux profession dans le couvent de saint Basile. Le jeune philosophe se distingua par la résistance qu'il opposa aux attaques de Photius contre le patriarche saint Ignace.

(1) Magasin encyclopédique, année 1806, tom. 2, p. 17—38.

Les Gazares descendants des Huns et des Scythes européens, étoient la tribu la plus considérable des Turcs. Ces peuples ayant résolu d'embrasser le christianisme, prièrent l'impératrice Théodora, mère de l'empereur Michel III, de leur envoyer des prêtres pour les instruire.

Saint Cyrille, d'après l'avis de saint Ignace, ayant été désigné pour remplir cette mission (1), s'empressa d'apprendre la langue des Gazares (2). Suffisamment instruit, notre philosophe part, arrive, prêche, convertit le khan ou le chef de ces peuples, et la nation entière reçoit le baptême. Bientôt des églises sont élevées, des prêtres font fumer l'encens devant la divinité et célèbrent ses louanges. Enfin, saint Cyrille ayant rempli sa mission et refusé les riches présents qui lui furent offerts par les Gazares (3), revint à Constantinople.

De nouveaux travaux apostoliques appellent saint Cyrille chez les Bulgares où

(1) Vers l'an 846.

(2) Cette langue ne pouvoit pas être le Turc, comme le dit Godescard.

(3) Saint Cyrille insiste fortement dans ses Fables, sur les dangers de recevoir des présents.

Wolgares, peuple venu des bords du Wolga; saint Méthodius l'accompagna bientôt dans sa mission et lui devint fort utile. Bogoris, roi de ces idolâtres, avoit une sœur; cette princesse ayant été faite prisonnière, fut conduite à Constantinople où elle se convertit à la foi.

Revenue près de son frère, la nouvelle cathécumène desira lui inspirer les sentiments qu'elle partageoit. Bogoris faisoit alors élever un superbe palais qu'il vouloit décorer avec magnificence. Il pria l'empereur de lui envoyer un habile peintre; saint Méthodius qui excelloit, dit-on, dans la peinture, fut envoyé près de Bogoris, lequel demanda, entre autres tableaux, un sujet capable de glacer d'effroi les spectateurs. Méthodius choisit le jugement dernier et le rendit avec tant de force que la vue du tableau frappa le roi des Wolgares; l'explication du sujet le frappe plus encore: voulant abjurer la religion de ses pères, il demande et obtient le baptême (1). Ses peuples irrités de cette conversion se révoltent; mais Bogoris ne tarde pas à les soumettre,

(1) Vers l'année 860.

et leur fait ensuite embrasser le christianisme.

Les deux amis, jaloux de poursuivre leur entreprise, passent en Moravie. Ce pays étoit gouverné par un prince que les uns appellent Rasticès et les autres Svatoplucus qui persécutoit les chrétiens (1). Non-seulement les deux saints personnages convertissent les Moraves (2), mais encore les Bohémiens et ils introduisent parmi ces derniers l'étude des lettres. Ces ouvriers apostoliques établissent à Bude une espèce d'académie. Saint Cyrille invente les lettres sclavones et cet alphabet fut appelé, relativement à son nom, *Cyrilique*; il est différent de celui dit de saint Jérôme, autre personnage que le fameux père de l'église dont les ouvrages nous sont parvenus. Comme le peuple n'entendoit que sa langue, les deux saints jugèrent à propos

(1) Selon les *Annales Metenses*, ce Svatoplucus, neveu de Rasticès, auquel il avoit succédé, auroit persécuté les chrétiens après la mort de son oncle.

(2) Quelques auteurs prétendent que Nicolas I^er^, mort en l'année 867 avoit accordé aux deux apôtres le titre d'archevêques des Moraves, et que cette qualité leur fut confirmée par Adrien II, successeur de Nicolas. Au surplus, ils sont désignés sous ce titre dans les calendriers Russes et dans le martyrologe romain.

de permettre que l'office fût célébré en langue sclavonne (1). Nicolas I^er^, qui avoit d'abord approuvé la résolution prise par Cyrille et par Méthodius, finit, par suite des plaintes de quelques évêques d'Allemagne, par les mander à Rome; mais à leur arrivée, Nicolas venoit de terminer sa carrière, et son successeur Adrien II ayant écouté les raisons des deux saints, prononça en leur faveur. Revenus en Moravie, ils éprouvèrent quelques contrariétés de la part des évêques voisins; mais Jean VIII, qui porta la tiare depuis 872 jusqu'en 882, leur écrivit pour les consoler et pour les encourager. Quelque temps après, les deux apôtres retournèrent à Rome où ils moururent, et ils furent inhumés dans l'église de saint Clément dont on assure qu'ils avoient apporté le corps de la Chersonnèse. On ignore l'année de leur décès, mais ils furent déclarés saints, car les Grecs et les Russes célèbrent la fête de

(1) L'ancien sclavon diffère du russe moderne; on le regarde comme une langue savante et il ne sert que pour les livres sacrés et pour la liturgie. L'ancien sclavon est encore en usage dans la Russie où l'on suit le rit grec et dans une partie de la Moldavie, à Aquilée, où l'on suit le rit latin.

saint Méthodius le 11 de mai, et celle de saint Cyrille le 14 février (1).

J'indique la collection des fables composées par saint Cyrille, parce que l'auteur a emprunté le sujet de plusieurs de ses apologues d'auteurs plus anciens; cinq ou six fables sont imitées d'Ésope, et quelques-unes sembleroient avoir une origine arabe ou persanne. Il paroîtroit même que notre roman du *Renard* (2) auroit une source semblable, et on voit des vestiges de ce roman, si souvent traduit, dans plusieurs fables de saint Cyrille.

M. Adry observe justement que le tour de phrase de ces apologues suffit pour prouver qu'ils étoient originairement écrits en grec. Peut-être saint Cyrille les traduisit-il lui-même en sclavon, ou bien ils furent

(1) Le martyrologe romain leur attribue plusieurs miracles. Dans la ville de Boleslaw, on a élevé une église sous le vocable de saint Cyrille et de saint Méthodius, apôtres des Sclavons; enfin une partie de leurs reliques fut transportée à Brunn en Moravie.

(2) *Glossaire de la langue romane*, tom. II, p. 768.

Notice des manuscrits, tom. V, p. 294.

Catalogue de la Vallière, tom. I, p. 55, et tom. II, n° 2736, 2717 et 2718.

Le Grand d'Aussy, *Fabliaux*, in-8°, tom. 1^er^, page 383—398.

traduits dans cette langue par quelqu'un de ses disciples. Le nombre des fables composé par le philosophe du moyen âge s'élève à quatre-vingt-quinze, divisées en quatre livres (1). En général, on y trouve des allusions souvent trop recherchées et peu heureuses; « les acteurs des fables sont trop « savants; leurs discours sont des espèces de « sermons, et on est étonné de voir les ani- « maux citer les philosophes, l'histoire et « plusieurs passages des livres saints. En « général, il y a trop peu d'action, et ce « ne sont la plupart du temps que des dis- « cours où l'on sent trop l'auteur et la pro- « fession dont il étoit. Ces discours, au reste, « placés ailleurs, seroient excellents et de « plus, ces défauts ne s'étendent pas à toutes « les fables, car il y en a plusieurs où « toutes les convenances sont parfaitement « bien observées. »

Au surplus, ces fables ont été publiées

(1) Le premier livre renferme vingt-sept fables, le second trente, le troisième vingt-sept, et le quatrième onze fables. Mais cet ordre n'est point suivi dans l'édition de la bibliothèque Royale; elle paroît avoir été publiée de 1570 à 1575. Le premier livre renferme vingt-sept fables, non compris le prologue; le second, qui n'est pas séparé du troisième, en contient trente, le troisième vingt-sept et le dernier onze.

en langue sclavonne et dans plusieurs bibliothèques de Bohême, on en trouve d'anciens manuscrits. Elles ont été d'abord traduites en vers allemands, puis en prose. Ces fables enfin ont eu différentes éditions en latin, parmi lesquels on doit distinguer celles de la bibliothèque Royale (1), de la

(1) C'est un in-4° sans date et sans nom d'imprimeur. L'ouvrage contient quarante-cinq pages à deux colonnes, sans chiffres ni réclames, mais seulement avec des signatures. Les initiales manquent presque par-tout, et lorsqu'il s'en trouve, elles sont en petites lettres et placées au milieu d'un espace blanc, destiné à recevoir la lettre majuscule qu'on enluminoit ensuite à la main. L'ouvrage commence tout au haut de la page, qui est signée A 2.

Incipit Quadripartitus Apologeticus Cyrilli Episcopi de græco in latinum translatus qui relucet moraliter in philosophia ethica per quatuor cardinales virtutes et morales.

On lit à la fin : *Explicit Apologeticus Cyrilli Episcopi doctoris Græcorum translatus de græco in latinum novissimis temporibus in quo commune speculum videlicet tam æternæ quam temporalis vitæ securissimæ possidendæ et habendæ et totius sapientiæ creaturæ humanæ et conspicitur et relucet moraliter in philosophia ethica per quatuor cardinales virtutes et morales, scilicet : prudentiam, temperantiam, fortitudinem, et justitiam, contrà quatuor vitia et crimina quæ sunt in mundo magis dilecta, volita et plus generalia. Videlicet contrà pompam honorum et potentiarum, superbiam et violentiam; con-*

bibliothèque du Panthéon, dont M. Adry a fait la description. Je renvoie à son mémoire pour connoître les différentes réimpressions de ce livre, dont le duc de la Vallière possédoit un exemplaire in-f°, gothique, sans date, sans signatures, sans réclames, et à longues lignes. L'ouvrage formoit trente-quatre pages entières (1).

Cette digression m'a fait abandonner pour un moment mon sujet, et je me hâte d'y revenir. Après avoir lu tous les auteurs françois et anglois qui avoient parlé de Marie et de ses productions, je transcrivis ses fables d'après un fort beau manuscrit de la fin du XIII^e^ siècle. Ce manuscrit, après avoir fait partie de plusieurs bibliothèques particulières, étoit destiné pour Londres, et

---

trà carnis concupiscentiam, gulam, scortum, et luxuriam; contrà concupiscentiam oculorum scilicet divitiarum beneficiorum ac officiorum cupiditatem et prodigalitatem, avaritiam; contrà tyrannidem potentum et superiorum crudelitatem injustitiam et monstrantur hæc omnia et singula palam et evidenter cuicumque hominis sæculi, vitæ, ætati, conditioni, dignitati et statui per proverbia et exempla et moralia scripturarum, doctorum, antiquorum patrum, nostrorum philosophorum et theologorum qui annuntiaverunt uberissima documenta.

(1) Voyez *Catal. de la Vallière*, tom. 1^er^, p. 146, n° 391.

le libraire me l'ayant communiqué pour en faire la notice, je m'empressai, avec sa permission, de transcrire les quatre-vingt-dix-huit fables qu'il contenoit.

Ce premier travail, aride et sur-tout ennuyeux, n'étoit rien encore. Il falloit comparer ma copie avec les différents manuscrits de la bibliothèque Royale; il falloit prendre les différentes leçons afin de faire choix des meilleures, indiquer les variantes, corriger les passages mal transcrits, retrancher les additions faites par un copiste ignorant, et enfin interpoler les vers oubliés pour parvenir à former un ensemble parfait. Je me servis principalement pour cet examen des manuscrits n° 1830, fonds de l'abbaye Saint-Germain; n°s 7615 et 7989 $\frac{2}{3}$, ancien fonds; M. n° 17, M. n° 18, E. n° 6, N. n° 2, fonds de l'église de Paris. Annoncer plusieurs manuscrits du même ouvrage, c'est annoncer autant de versions différentes, et ces manuscrits s'accordent si peu entre eux que celui qui m'a servi de guide contenoit le prologue, quatre-vingt-dix-huit fables et l'épilogue (1). Le n° 1830 (2), renferme soixante-

(1) *Ci fine le dit d'Ysopet.*

(2) *Ci commence de Ysopes.*

sept fables et l'épilogue (1); le n° 7615 (2), le prologue, quatre-vingt-huit fables et l'épilogue. On trouve dans le n° 7989 ² (3), qui provient du fonds de Baluze, le prologue et cent trois fables (4); le n° M. 17 contient le prologue et cinquante-huit fables (5). On trouve dans le n° M. 18, le prologue et soixante-quatre fables (6); dans le n° E. 6, le prologue, quatre-vingt-douze fables et

(1) Il est à regretter que dans ce manuscrit, il se trouve une feuille d'arrachée; peut-être même y en a-t-il plusieurs. Cette lacune se trouve justement dans les fables.

(2) *Le livre d'Yzopet.* Ce titre a été écrit par une main moderne. Je crois devoir prévenir que ce manuscrit a fait partie de la bibliothèque du président Fauchet. Ce savant s'en est servi dans ses ouvrages et a fait un grand nombre d'annotations sur les marges.

(3) *Chi commenche li Bestiaires, ce sont les fables de pluseurs Bestes.*

(4) Ce manuscrit, d'une fort jolie écriture du XIII^e^ siècle, du moins pour la production de Marie de France et quelques autres morceaux, renferme plusieurs pièces fort curieuses qu'on chercherait vainement ailleurs.

(5) La conclusion a été écrite par une main moderne et la collection est terminée par cette suscription latine : *Expliciunt fabulæ Ysopi; Deo gratias, amen.*

(6) Elles forment un total de 2538 vers; en tête est écrit : *Ci commence Esopes*, et à la fin : *Explicit Esopes.*

l'épilogue (1); enfin, le n° N. 2 renferme le prologue et soixante-trois fables (2). La version insérée dans le n° M. $\frac{2}{3}$ du fonds de l'église de Paris, est une imitation ou plutôt une espèce de paraphrase de trente-huit fables d'Ésope, mises en vers dans la première moitié du XIV^e^ siècle (3).

Ce n'étoit pas assez de collationner mon exemplaire avec les manuscrits de France; il fallait encore corriger d'après les manuscrits d'Angleterre. Indépendamment des secours qui m'étoient offerts par M. Tyrwhitt dans ses notes sur Chaucer, par M. Ellis, dont on doit regretter la perte récente, dans ses *Speciments*. Mon savant confrère M. de La Rue, a bien voulu me communiquer les différentes

---

(1) Cette pièce est terminée par ces mots *Explicit Ysopes.*

(2) Le copiste a négligé d'achever la transcription de la dernière.

(3) Ce manuscrit a été écrit après l'année 1332, les citations suivantes le prouvent assez:

A. Explicit le *Martyre de saint Baccus*, fait l'an MCCCXIII. f° 146, v° col. 1.

B. Explicit le *Fait des Patenostres*, fait l'an MCCCXX, pour tous estas, f° 152, r° col. 1.

C. Explicit le *Dit des Mais*, fait l'an MCCCXXIV, f° 142, v° col. 2.

D. L'an de grace MCCCXXXII, f° 245, r° col. 1.

copies des fables Françoises qu'il avoit faites à Londres.

Le *museum Britannicum* possède trois manuscrits qui renferment les fables de Marie. Le premier (1) contient soixante-une fables auxquelles il manque la conclusion; le second (2), outre le prologue et l'épilogue, quatre-vingt-trois fables; enfin, le troisième (3) est le plus complet, car il en renferme cent-trois, y compris le prologue et la conclusion.

M. Francis Douce, l'un des membres les plus distingués de la société des antiquaires de Londres, possesseur d'une bibliothèque riche en manuscrits, en a un qui contient les fables de Marie. C'est par la comparaison de ces textes divers que je suis parvenu à rétablir celui que j'offre au lecteur, à choisir les meilleurs leçons; enfin, à présenter quelques variantes curieuses.

La bibliothèque du roi possède, comme il a été dit, un grand nombre de manuscrits dans lesquels se trouve la copie des fables de Marie, et qui contiennent plus ou moins de fables et de leçons différentes;

(1) Bibliothèque Cottonienne, *Vespasien*, B. XIV.
(2) Bibliothèque Harleienne, n° 4333.
(3) Même bibliothèque, n° 978.

mais d'où peut provenir cette multitude de variantes qu'on remarque dans les copies ? Marie ne publia-t-elle originairement qu'une partie de ses ouvrages ? A-t-elle fourni par suite quelques suppléments, ou bien étoit-il permis à ses copistes de faire un choix de ses fables, de les prendre ou de les rejeter, et enfin de les changer, soit en les corrigeant, soit en y ajoutant, soit en supprimant de leur propre autorité? Cette dernière opinion paroît être la plus probable; car en comparant les manuscrits, on s'aperçoit que les copistes ont souvent retranché, soit le prologue, soit l'épilogue, soit enfin un plus ou moins grand nombre de fables. On en doit conclure que ces écrivains copiant, ou pour des amateurs qui ne vouloient qu'un choix des productions d'un auteur, ou quelquefois pour leur propre compte, s'inquiétoient peu de la postérité et des peines qu'ils préparoient aux *Saumaises* futurs; c'est ce qui explique pourquoi il se trouve un si grand nombre de manuscrits imparfaits, comme il se trouve des éditions tronquées et mutilées.

Le Grand d'Aussy (1) avance un autre sys-

(1) *Loc. cit.*, tom. IV, p. 161, 238.

tême; il assure que les copistes se sont permis d'insérer différentes pièces étrangères parmi les fables de Marie (1). Pour donner plus de vraisemblance à cette assertion et pour la soutenir, Le Grand auroit dû nommer et faire connaître les écrivains qu'il soupçonnoit être les auteurs de ces contes. Ayant négligé ce point important, on ne peut lui accorder aucune confiance, d'autant plus que ces mêmes contes se retrouvent dans presque tous les manuscrits de France et d'Angleterre. On ne peut présumer, malgré toutes les apparences et toutes les raisons qu'on pourroit apporter, que les copistes des deux nations aient pu s'entendre pour changer ou plutôt pour augmenter le nombre des fables; et eu égard à la correspondance parfaite des manuscrits anglois et françois, n'est-on pas forcé de regarder les assertions de Le Grand comme chimériques et illusoires? En admettant pour un moment ces mêmes assertions, ne pourroit-on pas demander depuis quelle époque

(1) Telles que le *Lai de l'Oiselet*, les fabliaux du *Pré fauché*, de la *Femme noyée*, du *Villain qui avoit un Cheval à vendre*, du *Prud'homme qui vit sa Femme avec un Amant*, de la *Fille enceinte*, les fables du *Villain et de l'Escarbot*, du *Villain et du Loup*, etc.

une addition de contes ou de fabliaux, dans une collection de fables, peut devenir la preuve de la falsification d'un manuscrit ?

Si ce système étoit jamais admis, on pourroit alors regarder les fables d'Ésope (1) et de Phèdre comme ayant été altérées ; on pourroit même rejeter comme leur étant étrangères, toutes les pièces dont ils ont embelli leurs ouvrages, et qui, s'éloignant du genre qu'ils avoient adopté, plaisent au lecteur par la variété et raniment son attention. Personne, jusqu'à ce jour, ne s'est certainement imaginé de penser qu'elles leur aient été faussement attribuées. Rejetons un point de critique aussi erroné que nouveau, et pensons que Marie avoit traduit les petits contes qui se trouvent parmi les fables. Elle les avoit trouvés, sans doute, dans l'original anglois ; elle les a embellis et ornés avec les graces de son esprit et les charmes de la poésie de son temps. Le Grand d'Aussy nie encore l'existence de la collection de fables traduites en anglois ; il assure même que cette prétendue version n'est qu'une sorte de charlatanerie littéraire fort en usage dans les XII^e^ et XIII^e^ siècles où, presque toujours,

(1) Voyez sur *Ésope*, son article dans le Dictionnaire de Bayle.

on ne pouvoit publier un ouvrage sans annoncer qu'il étoit traduit du latin ou de l'anglois (1). En effet, la plus grande partie de nos anciens romanciers, particulièrement ceux de Charlemagne et de la Table-Ronde, affirment que leurs ouvrages sont traduits du latin.

Mais c'est une grande question parmi les savants que de savoir si ces ouvrages ont jamais existé dans cette langue; et comme cette question n'a pas été débattue aussi sérieusement qu'elle le mérite, la décision de Le Grand me paroît irréfléchie; j'ajouterai même qu'elle me semble au moins très-hasardée, puisque l'on peut produire plusieurs des originaux qui ont servi de guide à nos anciens trouvères. Tels sont les écrits de Geoffroy de Monmouth, la Chronique de Charlemagne du faux Turpin, l'histoire du Siége de Troie, par Darès le Phrygien et par Dictys de Crète; l'Image du monde, les Traités de physique et d'histoire naturelle mis en vers françois par Phylippe de Than, Gautier de Metz, Guillaume de Normandie, Osmont; puis le recueil du Castoyement, le roman de Dolopathos, etc. (2).

---

(1) *Fabliaux*, tom. IV, p. 160.

(2) M. de La Rue. *Recherches sur les ouvrages des Bardes de la Bretagne Armoricaine*, p. 64.

J'abandonne volontiers cette discussion, pour prouver que les fables de Marie sont traduites d'après une version angloise qui existoit de son temps sous le titre de *Fables d'Ésope*.

En examinant la manière dont notre fabuliste parle de sa personne, on remarquera que son nom n'étoit pas *Marie de France* comme l'affirment tous les biographes et bibliographes. Elle dit seulement qu'elle se nomme Marie et qu'elle est née en France (1).

Il sera facile de s'apercevoir, en considérant le quatrième vers, qu'elle écrivoit dans un pays qui n'étoit pas le sien. C'étoit un ancien usage parmi les premiers écrivains françois d'ajouter à leur nom celui de la ville où ils avoient vu le jour; cette coutume existoit même chez les auteurs latins du temps, qui ne manquoient jamais de dire s'ils étoient nés en France ou en Angleterre. Mais lorsqu'un de nos trouvères écrivoit dans sa patrie ou dans une autre province du royaume, qu'il écrivoit dans la langue de son pays, il ne se disoit pas être né en France. Ainsi les vers de Marie

(1) Voyez la Conclusion des fables, v. 1 et suivants.

qui viennent d'être rapportés, confirment qu'elle avoit composé ses ouvrages dans un pays étranger dont la plus grande partie des habitants parloient et cultivoient la langue et la littérature françoise. Où trouver une contrée dans laquelle cette langue fût plus en usage qu'en Angleterre ? Marie ne se dit née en France que pour éviter d'être confondue avec les trouvères anglo-normands, et peut-être aussi pour donner plus d'importance à ses productions. Ne voit-on pas Guernes de Pont-Sainte-Maxence qui écrivoit à Cantorbéry dans le XII^e^ siècle, prévenir ses auditeurs et ses lecteurs qu'il est né françois, et qu'ainsi ses écrits doivent être plus estimés par la correction et par la pureté du style (1).

Le Grand d'Aussy, qui malheureusement ne cite jamais, a dit sans aucune preuve, que parmi les poëtes françois du XIII^e^ siècle, il étoit d'usage d'annoncer leurs productions comme étant traduites de l'anglois. Une semblable assertion auroit dû nécessairement être appuyée par quelques témoignages. M. de la Rue et moi n'avons

(1) État de la poésie Françoise dans les XII^e^ et XIII^e^ siècles, p. 237—240.

pu découvrir que deux écrivains qui déclarent avoir fait des versions d'après des ouvrages anglois.

L'un est Geoffroy Gaimar, contemporain du célèbre Robert Wace qui, dans le XII^e^ siècle, composa une *Histoire des rois anglo-saxons* en vers françois; non-seulement il annonce avoir puisé dans les manuscrits anglois et gallois, mais il cite encore les personnes qui ont bien voulu les lui communiquer. Il rapporte avec une attention minutieuse les difficultés sans nombre qu'il lui a fallu surmonter pour parvenir à se les procurer. Je ne pense pas qu'après s'être expliqué aussi catégoriquement, on soit tenté de nier le récit de Geoffroy Gaimar, car une partie des ouvrages consultés par ce poëte est parvenue jusqu'à nous, et l'on sait que l'autre partie a existé.

Adopter une pareille opinion, ce seroit consacrer un scepticisme à-la-fois injuste et dangereux sur les témoignages des auteurs anciens.

L'autre poëte qui dit aussi avoir traduit de l'anglois, est Marie elle-même. En parlant d'Ésope, elle prévient qu'un roi d'Angleterre ayant traduit cet auteur dans la

langue de son pays, elle s'est servie de cette version pour faire la sienne (1).

On ne peut donc contester l'existence de cette version en anglois; pourquoi ce peuple n'auroit-il pas eu une collection de fables écrites dans sa langue? Quel est le littérateur qui voudroit soutenir un avis semblable?

Pourquoi ne pas croire au témoignage d'un poëte qui assure avoir traduit ses fables d'après un original anglois et qui semble même s'applaudir de ce travail; n'auroit-il pas trouvé bien plus d'avantages et de gloire à passer pour l'auteur, s'il l'eût été réellement? En supposant même que son témoignage ne soit pas suffisant, il est facile de constater la vérité par d'autres moyens. Un manuscrit du *museum Britannicum* (2) contient la plus grande partie des fables d'Ésope en latin. Dans le préambule, il est dit expressément et en termes fort clairs qu'elles ont été traduites en anglois. L'écriture de ce manuscrit est du commencement du XIII^e^ siècle, temps où florissoit Marie; et le copiste écrivant en latin, on ne peut le

(1) Le translata puis en Angleiz
Et jeo l'ai rimé en Franceiz.
Conclusion, vers 17 et 18.

(2) N° 15, A. VII.

soupçonner d'en avoir imposé, lorsque, sous un point de vue historique, il a fait mention de la version angloise.

En examinant avec attention les fables de notre poëte, on découvre aisément la preuve qu'elles ont été traduites de l'anglois. D'abord il y est souvent fait mention des comtes et de leurs juges, des grandes assemblées pour rendre la justice, des ordonnances royales qui en étoient émanées, etc. Quel pays, autre que l'Angleterre, étoit divisé en comtés ? Quel autre pays possédoit de semblables établissements ? Veut-on une preuve plus convaincante ? Dans sa traduction en vers françois, Marie a conservé plusieurs expressions de l'original anglois. Tels sont les mots *Welke* (1), *Witecocs* (2), *Grave* (3), *Verbes* et *Wibets* (4), *Wassel* (5) et autres.

Mais il me semble que cette collection de fables d'Ésope présente un degré d'intérêt et de difficulté infiniment plus important, et qui réclame bien autrement l'attention, que les conjectures de Le Grand d'Aussy.

---

(1) Fable de l'*Aigle et de la Corneille*, n° XIII.
(2) Fable des *Trois Souhaits*, n° XXIV.
(3) Fable du *Loup et de l'Escargot*, n° LVI.
(4) Même fable, n° LVI.
(5) Fable de la *Souris et de la Grenouille*, n° III.

Cette collection étoit-elle une traduction fidèle du fabuliste grec? En quel temps et par qui a-t-elle été faite? Marie a-t-elle suivi littéralement cette version? Peut-être qu'au premier aperçu, ces questions pourront paroître déplacées; mais je pense que leur discussion prouvera qu'elles ont des rapports intimes avec l'histoire littéraire des Normands et Anglo-Normands, et avec la vie privée de notre poëte; dès-lors elles ne seront point regardées comme étrangères dans une notice sur les ouvrages de Marie.

La collection des fables d'Ésope, qui passoit pour être la plus complète, est, je crois, l'édition publiée à Francfort en 1610, par Nevelet, et réimprimée en 1660, qui renferme 297 fables. Les manuscrits, tant anglois que françois, dans lesquels se trouve la traduction de Marie, n'en contiennent que cent trois, dont trente-une seulement appartiennent à Ésope. Donc elle n'a pas traduit cet auteur en entier, parce que la version angloise qu'elle avoit consultée n'étoit pas une traduction complète du fabuliste grec. Il paroît même que c'étoit un recueil ou plutôt une compilation de divers auteurs, dans laquelle quelques-unes des fables d'Ésope avoient été insérées. Cependant Marie a intitulé son

ouvrage *le Dit d'Ysopèt* ou *le Livre d'Ésope*. Elle prévient même qu'elle translata ce fabuliste en langue romane ; elle s'imagina, sans doute, traduire réellement l'auteur phrygien, et le crut avec d'autant plus de raison que l'original latin portoit le même titre. Ce qui doit achever de lever la difficulté, c'est que le manuscrit déja cité renferme, suivant l'introduction, cinquante-six fables et fabliaux, d'abord traduits en prose latine, puis en prose angloise. Dans ce manuscrit comme dans ceux qui contiennent la version de Marie, il se trouve beaucoup de fables et de fabliaux attribués à Ésope, qui n'ont jamais pu être composés par ce sage. J'ajouterai que si l'on compare les fables qui lui sont attribuées avec celles qui ont été mises en vers par Marie, on s'apercevra bientôt que ces dernières ne peuvent être regardées comme une version littérale des premières. Les récits de Marie sont bien plus circonstanciés que ceux d'Ésope ; ses réflexions morales ou son genre de moraliser sont bien différents, puisqu'ils se rapportent toujours aux abus du gouvernement féodal ; sa manière se rapproche beaucoup plus de Phèdre que de l'écrivain grec.

Il est facile de se convaincre de cette vé-

rité en comparant les sujets traités par le fabuliste romain avec ceux de Marie. Il sera également facile, après la plus légère attention et à l'instant même, de s'apercevoir que le poëte anglo-normand avoit sous les yeux les productions de l'affranchi d'Auguste, et qu'en plusieurs endroits il a littéralement traduit les fables qu'il lui a prises.

Je sais qu'on pourra s'élever contre cette assertion, qu'on objectera que les œuvres de Phèdre n'ont été découvertes que vers la fin du XVI^e^ siècle (1). Cette objection et plusieurs autres qu'on pourroit faire encore, ne peuvent détruire les motifs qu'on a de croire que Marie a connu le fabuliste romain, du moins par la version de Romulus.

On me fera sans doute observer que Marie a prévenu que la version angloise dont

(1) Joann. Gottlob., Samuel Schwabe, *Phædri, Augusti liberti. Fabularum AEsopiarum*, etc. Brunsvigæ 1806, in-8°, vol. 1^er^, *Notitia litteraria de Phædro*, p. 25—30 et 39.

Voyez encore Grosley, *Vie de Pierre et François Pithou*, Paris 1756, in-12, tom. II, p. 275; *Mémoires sur Troyes*, tom. 1^er^, p. 322; *Éphémérides Troyennes*, nouv. édit., Paris 1811, tom. 1^er^, p. 260; Niceron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, tom. V, p. 58.

elle a fait usage, étoit une traduction du grec; mais on répliquera d'abord que les fables de Phèdre peuvent prendre le nom d'Ésope, puisque l'auteur le dit lui-même en tête du prologue (1); ensuite, quoique Marie eût peut-être autant de feu et d'imagination que le poëte latin, qui brille principalement par l'élégance et la correction, elle n'avoit pas l'instruction nécessaire pour distinguer, au premier aperçu, quelle étoit la production de Phèdre ou celle de l'écrivain grec (1).

Quelques légers développements vont fournir la preuve de ce que j'avance. Dans son prologue, Marie prévient que les fables qu'elle traduit de l'anglois, l'avoient été déja de grec en latin par Ésope; puis elle met en vers les fables du *Bœuf qui assiste à la Messe*, du *Loup qui jeûne pendant le Carême*, la *Dispute du Moine et du Paysan au sujet de la Bible*, du *Lion qui assembla son Parlement*, etc. Certes, avec le peu de connoissance qu'elle pouvoit avoir de l'histoire ancienne, il lui étoit impossible d'ignorer que le bon Ésope ne pouvoit avoir aucune

(1) *AEsopus auctor, quam materiam reperit,*
Hanc ego polivi, versibus senariis, etc.
Phædr. prolog. lib. 1^er^.

(2) Prologue des fables de Marie.

notion sur la messe, le paradis, la bible, le carême, les parlements, les grands vassaux, et autres choses inventées ou mises en usage ou connues bien long-temps après lui. Mais, se demandera-t-on, quelle étoit cette version angloise dont s'est servie Marie ? Il est difficile de répondre positivement à une question aussi embarrassante ; cependant, par quelques remarques, je vais essayer de l'éclaircir.

La grande réputation d'Ésope engagea plusieurs écrivains latins du moyen âge, à publier des collections de fables sous son nom ; et afin qu'on ne doutât pas qu'elles lui appartinssent, les faussaires eurent soin d'y faire entrer un nombre plus ou moins grand de celles qu'il avoit composées. Parmi ces compilateurs, on remarque Romulus, Accius Bernardus, Salon, et plusieurs autres qui ont gardé l'anonyme.

Le premier, qui est le plus célèbre, a dédié ses fables à son fils Tibérinus ; il y en a quatre-vingts écrites en prose latine, dont la plus grande partie est traduite d'Ésope ou de Phèdre. Rimicius les publia vers la fin du XV^e^ siècle ; Frédéric Nilantius en a donné une édition à Leyde, en 1709, avec quelques notes curieuses et intéressantes. Ces deux éditions ont été effacées par celle

qui a été publiée à la suite du Phèdre par M. Frédéric Schwabb (1). Fabricius, qui n'avoit connu que soixante fables de Romulus, dit qu'elles étoient composées depuis plus de 500 ans (2).

Dans son introduction, Marie parle de ce Romulus, de son fils, et donne au premier le titre d'empereur. Après avoir fait remarquer combien d'avantages il résulte pour les hommes instruits qui peuvent s'occuper à extraire dans les ouvrages des anciens philosophes, les proverbes, les sentences, les fables, les moralités qu'ils contiennent pour l'instruction de leurs semblables, afin de les conduire dans les sentiers de la vie et les amener à la vertu, elle ajoute que l'empereur Romulus a suivi ce plan avec succès pour régler la conduite et les actions de son fils. Vincent de Beauvais, contemporain de Marie, fait aussi mention de ce

(1) Voyez la notice sur Romulus, qui se trouve à la suite de celle-ci.

(2) *Bibliotheca latina*, lib. II, cap. III.

Le manuscrit du museum Britannicum, n° 15, A. VII, contient cinquante-six fables qui ont été écrites vers le commencement du XIII^e^ siècle. Il est annoncé dans la préface, qu'elles ont été traduites de grec en latin par l'empereur Romulus.

Romulus et de ses fables (1). Fabricius et M. Schwabb (2) conviennent également que cet écrivain a beaucoup imité Phèdre, et qu'il a conservé même jusqu'à ses expressions.

Quel étoit ce Romulus qualifié d'empereur ? Etoit-ce le dernier souverain de ce nom qui portoit encore celui d'Augustulus ? Etoit-ce Romulus le grammairien dont quelques écrivains ont fait mention ? Cette discussion trouvera sa place à la suite de la préface sur les fables.

Il est vraisemblable que le recueil original latin des fables, a été l'ouvrage de quelques religieux du XI^e^ ou du XII^e^ siècle. On en trouvera la preuve dans ce mélange d'apologues, de rites catholiques, et par des passages entiers tirés de la Bible que, suivant l'usage du temps, le compilateur mêle au texte ancien, afin de captiver sans doute l'attention, et d'assurer le succès de son travail.

Il est certain que du temps de Marie, cette collection de fables qui porte le nom de Romulus existoit, et que cet auteur a

(1) Vincent Bellovacens., lib. IV, cap. II, *Specul. histor. Vide apud* Schwabb, tom. 1^er^, p. 179.

(2) *Loc. cit.*

beaucoup imité Phèdre ; que ces fables, auxquelles des écrivains inconnus ont ajouté toutes les sottises de leur temps, avoient été traduites en Anglois. C'est sans doute d'après une version pareille que Marie a fait la sienne ; mais quel étoit l'auteur de la traduction Angloise ? Les manuscrits dont je me suis servi pour mon travail, l'attribuent à un roi nommé *Amez*, *Auvert*, *Auvres* et *Mires*. Il en est de même de deux autres copies citées par Duchesne (1), par Pasquier (2) et par Ménage (3). Dans les manuscrits du *Museum Britannicum* (4), l'auteur est appelé *Alurez* ou *Alvrez*, *Affrus* et *Henry*.

Il est assez difficile de choisir parmi ces diverses dénominations ou dans ces variantes orthographiques, quelle est celle qui doit conduire à la vérité. Aucun historien n'a parlé d'un roi *Mires*, ou *Amez*, ou *Auvert*, ou *Auvres* ; mais les personnes versées dans

(1) *OEuvres* d'Alain Chartier, p. 861.

(2) *Recherches des recherches*, liv. VIII, chap. 1^er^.

(3) *Dictionn. étymol.*, au mot *Roman*.

(4) *Museum Britannicum, bibliotheca regia*, n° 15, A. VII, biblioth. Harléienne, n° 978.

Dans un autre manuscrit, n° 4333, il est dit que cette version est d'un roi nommé Henri.

la connaissance des anciennes écritures et dans la lecture des ouvrages de nos vieux auteurs, découvriront sans doute que c'est le nom du roi Alfred qui a subi des changements si barbares et si grossiers. Ainsi deux monarques anglois sont désignés comme translateurs; mais lequel des deux est l'auteur de la version dont s'est servie Marie? Cet ouvrage peut il avoir été fait par Alfred? Doit-il être attribué à l'un des princes qui ont porté le nom de Henri? C'est ce que nous allons examiner.

On ne sauroit trop rendre hommage au mérite du roi Alfred, au zèle qu'il mit à cultiver les belles-lettres et à ses efforts pour en étendre l'usage parmi ses peuples. Il parloit avec facilité, savoit bien le latin, et entendoit passablement le grec. C'étoit un homme très-savant pour son siècle (1). Mais par quelle raison, ou plutôt par quelle fatalité, Asser, qui a été son historien (2), ainsi que Guillaume de Malmesbury (3), en parlant des diverses productions dues à

(1) Henry's, *History of England*, tom. II, p. 348.

(2) Asseri, *Vita Alfredi.*

(3) Malmesbury, *Histor.*, lib. II, cap. IV.

la plume de ce prince, n'ont-ils fait aucune mention de cette traduction des fables d'Esope. D'où vient que Spelman, à qui l'on doit une histoire si étendue de ce monarque (1), et qui semble avoir recueilli toutes les circonstances de sa vie littéraire et politique, a-t-il gardé le silence le plus absolu sur cette version, tandis qu'il a nommé celles de *Boëce* et *du Pastoral de saint Grégoire?* Comment se fait-il que deux historiens qui font connoître jusqu'aux moindres circonstances, jusqu'aux plus petits détails de la vie d'Alfred, aient pu oublier un ouvrage qui auroit donné une preuve certaine de la science et des connoissances de ce monarque dans la langue et la littérature grecque. Ce silence de la part des historiens doit autoriser à douter de ce fait; les raisons suivantes le prouveront encore mieux.

Au silence des biographes qui ont parlé d'Alfred, on peut joindre le témoignage de Spelman qui a fait connoître les différentes productions de ce prince (2), et qui ne parlé pas de celle-ci. Mais comment expliquer ce grand nombre d'expressions qui

(1) Spelman, *vita Alfredi magni Anglorum regis.* Oxonii, 1678 in-fo.

(2) *Loc. cit.*, p. 93—98.

appartiennent à un gouvernement féodal dans sa plus grande vigueur, ainsi que les moralités qui, souvent en font une critique amère ? Elles se trouvent dans la version angloise que tout démontre n'avoir pu être faite du temps d'Alfred. On sait que ce prince, né l'an 848, monta sur le trône vers l'année 871, et mourut en 901. Marie florissoit au commencement du XIII^e^ siècle ; n'ayant appris la langue angloise qu'à cette époque, il n'est pas possible de croire qu'elle ait entendu et compris le langage d'un versificateur anglo-saxon du IX^e^ siècle. Le laps de temps, les descentes des Danois et des Normands dans le XI^e^ siècle, avoient singulièrement contribué au changement de l'anglo-saxon ; ensuite, dans le siècle suivant, le reste des peuples qui habitoient les provinces occidentales et les provinces du Nord de la France, devinrent dépendants de l'Angleterre. Par leur commerce, par leurs voyages et par leur séjour dans la Grande Bretagne, ils introduisirent des changements considérables dans le langage.

Il est aisé de croire, d'après les raisons qui viennent d'être exposées, que Marie ne pouvoit entendre la langue parlée du temps d'Alfred. Examinons encore si cette diffi-

culté ne peut pas être levée par la comparaison de quelques autres ouvrages.

Les poëmes de Robert de Glocester qui écrivoit en anglois au temps de Marie, existent encore; et comparés aux compositions anglo-saxonnes du roi Alfred, ils doivent aisément faire connoître les variations survenues dans la langue angloise, depuis le IX^e^ siècle jusqu'au XIII^e^; mais pour bien juger de ces changements, il est indispensable d'avoir une connoissance approfondie de la langue à ces deux époques. Le savant docteur Johnson convient qu'avant le XII^e^ siècle, la langue angloise avoit subi de grands changements, et que dans le siècle suivant, Robert de Glocester employoit un dialecte qui n'étoit ni saxon, ni anglois, mais une langue qui participoit des deux (1). Cet auteur écrivant pour être entendu de ses contemporains, il falloit qu'il se servît du langage usité de son temps; c'étoit un mélange de saxon, de normand-françois, et du nouvel anglois qui prenoit naissance alors. En réfléchissant aux peines que s'est données Marie pour apprendre le rude et grossier langage de Robert de Glocester, on doit

(1) Johnson's *History of the English language*, page 5 et suivantes.

supposer qu'il lui auroit été impossible de comprendre celui du roi Alfred. Mais le manuscrit du Bristish Museum n'attribue (1) pas ce recueil de fables à ce prince, il porte seulement que cette traduction fut faite par ses ordres. Aussi Spelman (2) nous apprend qu'il engagea et obligea la plupart des savants à instruire le peuple au moyen de chansons et d'apologues en langue vulgaire.

Les faits qui viennent d'être énoncés porteroient à présumer que ce recueil fut l'ouvrage des savants dont le roi aimoit à s'entourer; malheureusement Spelman ne donne aucune preuve qui appuie cette opinion; et ce qui doit contribuer à la faire rejeter, ce sont des noms de *Séneschal*, de *Justicier*, de *Viscomte*, de *Prévôst*, de *Bailif*, de *Vassal*, qui se rencontrent dans la version latine et dans la traduction en vers françois, et qui devroient se trouver dans le texte anglois. Or, ces mots ont été introduits par les Normands lors de la conquête de la Grande-Bretagne par Guillaume le bâ-

(1) N° 15, A. VII, qui contient cinquante-six fables. *Præfat. ad Fabul.*

(2) *Vita Alfredi*, p. 89.

tard (1). La morale des fables renferme des allusions fréquentes aux vices du gouvernement féodal, aux abus de pouvoir commis par les seigneurs, aux exactions et aux violences exercées par leurs agents. Cette nouvelle preuve démontre parfaitement que la version angloise est postérieure au règne d'Alfred; et, avant de l'attribuer à ce monarque ou à quelque savant de sa cour, il est nécessaire de démontrer que Marie, qui avoit appris la langue angloise dans le XIII^e^ siècle, étoit en état de comprendre et d'expliquer l'anglo-saxon du IX^e^; ce que nous avons démontré ne pouvoir être possible.

Mais, dira-t-on, un manuscrit (2) attribue cette version au roi Henri. Trois princes ont porté ce nom; examinons si l'un d'entre eux peut être regardé comme le traducteur du recueil. On sait que Marie florissoit sous Henri III; et, dès le règne de Henri I^er^, les François et les Normands connoissoient les fables d'Ésope, ou du moins celles qui lui furent attribuées dans le moyen âge (3).

(1) Madox's *History of the Exchequer*, chap. IV.

(2) Bibliothèque Harléienne, n° 4333.

(3) Pyrithoüs, fils du duc d'Athènes, voulant déclarer la guerre à Thélamon, duc de Corinthe, dépêche

Raoul de Wassy, fils de Robert, archevêque de Rouen, mourut en 1064, sans enfants; le duc de Normandie crut pouvoir réunir la succession de Raoul à son domaine. C'est de l'archevêque Robert que sortit aussi la branche des comtes d'Évreux, et l'un des seigneurs de Montfort épousa la seule héritière de cette maison. Cependant quelques collatéraux avoient aussi des prétentions légales à la succession. Mais le duc Guillaume, petit neveu de Robert, pensa qu'il pouvoit s'emparer de la totalité de l'hé-

---

un ambassadeur à ce dernier, pour lui faire connoître ses intentions.

Lors, ce dit, ques passée
Come li Lous dit au Maston
Il le fera ou voille ou non,
Li plez ensi an estera
Voilliez ou non il le fera.
Vous l'avez bien antendu, Sire,
Vois-n'en; car plus ne rova dire

Roman d'*Athis et Prophilias*, par Alexandre de Bernay, surnommé de Paris; man. fonds de Cangé, n° 73, f° 146, r° col. 1.

Dans une autre production il est dit :

Petit li est de sa dolour,
Et si soef porte le danzel
Com fait li Lox porter l'Aignel.

Roman de *Flore et de Blanchefior*, man. fonds de l'Abbaye Saint-Germain, n° 1830, f° 205, r° col. 3.

ritage ; il employa la violence et la force pour faire échouer leurs prétentions ; et pendant la vie du conquérant, les héritiers naturels furent privés de leurs droits. Bientôt après sa mort, ils trouvèrent le moyen de les rétablir et de les faire valoir contre Robert Courte-House, et en les affirmant, ils reprochent à la mémoire de son père d'avoir fait le *partage du lion*, en s'emparant de l'héritage de leur parent (1). Cette expression proverbiale employée dans un grand procès, démontre pleinement que les écrits du fabuliste grec, ou du moins de ceux qui l'avoient imité, étoient connus des Normands du XI^e^ siècle (2). Il est possible alors que Henri I^er^ ait pu les étudier et les traduire en anglois.

---

(1) Orderic Vital, *Histor.* Apud Duchesne, p. 486, 681, *sub ann.* 1084.

(2) Dans la bordure inférieure du commencement de la tapisserie, attribuée à la reine Mathilde, femme du conquérant, on remarque les sujets d'une douzaine de fables qui se trouvent dans Ésope et dans Phèdre. Voyez *État de la poésie françoise dans les XII^e^ et XIII^e^ siècles*, p. 84. Sur le portail de l'église cathédrale d'Amiens, le sculpteur a représenté plusieurs sujets de fables. Voyez Rivoire, *Description de l'église cathédrale d'Amiens*, et le P. Daire, *Description de la ville d'Amiens*.

Tous les historiens ont accordé à ce prince le surnom de *Beau-Clerc*, et aucun n'a donné les raisons qui lui avoient mérité un titre si honorable, qui n'étoit accordé qu'aux savants ou aux gens qui aspiroient à le devenir. Il est possible alors, puisque ce monarque a réellement obtenu un surnom si flatteur et si distingué, qu'il soit l'auteur de la version angloise traduite par Marie. Cette opinion est appuyée et justifiée par les historiens contemporains, qui ont accordé à Henri Ier le titre de *Beau-Clerc;* il est à présumer qu'il en fut digne et qu'il le mérita, car il aima les lettres et encouragea ceux qui les cultivoient. Il appela auprès de lui les écrivains les plus distingués et les récompensa d'une manière digne d'un grand souverain. Et ce qui pourroit ajouter encore à ce qui vient d'être dit, c'est la quantité de mots féodaux, qui abondent dans les fables, dont l'usage et l'emploi se rattachent parfaitement au règne de ce prince.

Si cette opinion est rejetée, on ne peut avancer que cette traduction ait été faite par Henri II; son règne fut trop orageux, et un pareil travail exige de la tranquillité. Ce n'est que dans la paix qu'on peut sacrifier

aux muses, et les graces qui les entourent s'enfuient au bruit des armes et aux cris de guerre. Donc, Henri II n'est pas l'auteur que nous cherchons. Mais ne seroit-ce pas Henri III? Au caractère que les historiens ont attribué à ce monarque, au peu de connoissances et de moyens qu'il possédoit, on ne peut le croire capable d'un travail semblable. Marie a-t-elle suivi littéralement la version angloise? Pour répondre catégoriquement, il seroit absolument nécessaire de connoître cette version, et l'on ignore aujourd'hui si elle existe. Afin de recueillir quelque documents à ce sujet, il faut comparer les fables de Marie avec celles des fabulistes du moyen âge. Par cette comparaison, on remarquera que Marie, ayant traduit cent trois fables de l'anglois en françois, il s'en trouve soixante-cinq sur ce nombre dont les sujets ont été traités par Ésope, par Phèdre, par Romulus, et par l'auteur anonyme des *fabulæ antiquæ*, publiées par Nilantius. On remarquera également que la version angloise n'a pas seulement été compilée d'après ces auteurs, mais d'après divers fabulistes dont les noms sont inconnus, puisque dans les fables de Marie il y en a trente-neuf qu'on ne trouve ni

dans les auteurs cités, ni dans aucun autre de ce genre.

La version angloise semble avoir contenu un plus grand nombre de fables que celle de l'auteur françois; des cinquante-six fables que renferme le manuscrit cité (1), il en est sept dont Marie n'a pas fait usage; il paroît qu'elle choisissoit les sujets qui sembloient lui être plus agréables et qu'elle rejetoit les autres. Alors la traduction de Marie doit être considérée comme un extrait de la collection angloise.

Mais la grande collection fut sans doute l'ouvrage des Anglo-Normands; car on y reconnoît leur langage dans les XI^e^, XII^e^ et XIII^e^ siècles; elle existoit chez eux en latin; et une chose digne d'attention, c'est que dans les siècles d'ignorance, l'Angleterre et la Normandie avoient des fabulistes, tandis que la Grèce et Rome ne possédèrent les leurs qu'aux époques les plus brillantes de leur littérature et de leur civilisation.

Parmi les manuscrits d'Angleterre, il s'en trouve trois (2) qui renferment un grand nombre de fables et de contes dévots, écrits

(1) *Biblioth. regia* 15. A. VII.

(2) Biblioth. Harléienne, n° 219 et 463. Biblioth. de la société royale., n° 292.

en latin dans le moyen âge ; les deux premiers sont anonymes et le dernier est attribué à maître Odon de Cirington (1). Plusieurs de ces pièces sont agréables et remplies d'esprit ; mais ce qui les rend bien plus intéressantes, ce sont les notions qu'elles donnent sur les coutumes et les usages des Anglois dans ces temps reculés.

Il est à présumer qu'on doit chercher les auteurs et les compilateurs de ces historiettes, parmi les religieux des monastères de la grande Bretagne. Les morales portent fréquemment sur les plaisirs ou les ennuis de la vie monastique. Les sentences de la Bible, les écrits des pères, les passages des livres saints dont on trouve un assez grand nombre, prouvent encore en faveur de cette présomption. M. de la Rue a vainement examiné ces manuscrits avec la plus grande attention, dans l'espoir de trouver les originaux des trente-neuf fables de Marie ; ses recherches ont été infructueuses, et jusqu'à-présent les auteurs qu'elle a imités sont inconnus. Cependant le savant critique a fini par en trouver quelques-unes qu'il a découvertes après un grand nombre de lectures.

(1) *Narrationes magistri Odonis de Ciringtonia.*

On seroit peut-être tenté de conclure que ces trente-neuf fables ont été composées par Marie; mais en y réfléchissant, on verra qu'elle même n'a donné à son ouvrage que le titre de traduction, et qu'elle se fait honneur de l'avoir entreprise. Or, si ces fables avoient été le fruit de ses méditations et de son génie, comment auroit-elle passé sous silence un fait semblable? Lorsqu'un auteur et sur-tout un poëte s'enorgueillit du titre modeste de traducteur, peut-on présumer qu'il sacrifieroit le nom d'inventeur lorsqu'il a des raisons suffisantes pour l'obtenir? D'ailleurs Denys Pyramus, qui a tant vanté la fertilité et la richesse du génie de Marie lorsqu'il a parlé de ses lais, assure qu'elle a traduit les fables.

Le Grand d'Aussy en a publié quarante-trois qu'il a imitées en prose (1); et c'est à peu près le nombre de celles qui ne se trou-

(1) *Fabliaux*, tom. IV, *Loc. cit.* Parmi les quarante-cinq fables traduites par le Grand, il en est deux, *L'homme*, *le Renard et le Serpent*, p. 193, et *le Villain qui donna ses Bœufs au Loup*, p. 242, dont on ne trouve point les originaux parmi les productions de Marie. La dernière, traduite de l'Arabe, est tirée du *Castoyement*, recueil imprimé dans la nouvelle édition des *Fabliaux* de Barbazan; elle se trouve dans le tome II, p. 144.

vent pas, tant parmi les auteurs anciens que parmi les écrivains du moyen âge. La version de le Grand n'est pas toujours littérale; il paroît même, en plusieurs endroits, s'être considérablement éloigné de l'original. On doit encore à ce critique, la version de divers contes ou fabliaux qu'il a, mal-à-propos, attribués à d'autres trouvères, mais qui appartiennent incontestablement à Marie (1).

J'ai fait pressentir que la Fontaine avoit eu connoissance des fables de Marie, et qu'il en avoit emprunté plusieurs sujets. Il sera facile de vérifier ce fait en examinant les admirables productions du fabuliste français, pour y découvrir quelques-unes des trente-neuf fables qui paroissent manquer dans tous les auteurs en ce genre; on trouvera que la Fontaine est entièrement redevable à Marie des sujets de la *Femme qui se noie*, du *Renard et du Chat*, du *Renard et du Pigeon*, etc. Dans quelques autres fables, il n'a pris que le sujet en changeant le nom des acteurs. En les retouchant avec le style naïf dont il a eu seul le secret, il les a enrichis, leur a donné une physionomie nouvelle et un air d'originalité.

(1) *Fabliaux*, tom. II, p. 330, 334; tom. III, p. 122, 129.

NOTICE SUR ROMULUS (1).

MALGRÉ les recherches des savants de France, d'Allemagne, de Hollande, et d'Angleterre, on n'a rien de bien certain sur le nom et la patrie de Romulus, traducteur des fables, ainsi que sur le temps où il les a écrites. Quelques critiques, tels que Nilantius, Gudius et Eschembourg, pensent que ce nom de Romulus est de pure invention et n'en expliquent pas la raison. Pourquoi ce nom seroit-il supposé? En est-il un de plus commun parmi ceux qui entendent et qui parlent la langue latine?

(1) Cette notice, destinée à éclaircir les passages consignés dans la préface des fables, est extraite de l'excellente dissertation de M. Schwabb, et du discours préliminaire placé en tête des fables de Romulus. C'est pourquoi je renvoie à l'original pour y trouver les preuves de tout ce qui est avancé.

Les inscriptions anciennes ne nous offrent-elles pas un Festus Romulus, un Caius Annius Romulus, un Posthumius Romulus, une Émilia Romula, un Caius Attius Romulus, et nombre d'autres que je passe sous silence? Dans le moyen âge, ne voit-on pas en Italie une foule d'hommes de ce nom, ainsi qu'on peut le remarquer dans la Chronique d'Albini. Quelques critiques, en s'expliquant sur les fables composées par Romulus, les attribuent à Romulus Augustule, dernier empereur romain d'occident; et de ce nombre sont Nilantius, Christius et Hauptmandus.

Dans une préface à Esope le moraliste, on trouve ces mots : *Depuis, cela a été traduit en latin par Romulus, empereur romain, pour l'instruction de son fils.* On lit encore dans l'avertissement placé en tête d'un manuscrit consulté par Nilantius : « Romulus, empereur de la ville de Rome, à son fils Tibérinus, salut. » D'après ces passages, d'après le témoignage de plusieurs savants, on a conclu que c'est un empereur romain qui est auteur ou traducteur des fables qui ont paru depuis sous le nom de Romulus.

Mais tout cela est fort incertain, et en

égard au temps, on ne peut attribuer ces fables à un souverain. C'est l'avis du célèbre Eschembourg, qui assure qu'à l'époque où l'on a commencé à écrire ou à lire ces fables, on a cru devoir, pour en augmenter le mérite, les mettre sous le nom d'un empereur romain. C'est ainsi que quelques fables ont paru sous le nom du roi Alphonse, et que des critiques ont fait du nom de Romulus celui de Romalius.

Au reste, on ne doit pas omettre ce qui a été découvert par Barthius, dans un très-ancien recueil qui contenoit des fables, écrites dans le genre élégiaque, d'un auteur anonyme, vulgairement appelé l'Anonyme de Nevelet, et où l'on trouve le passage suivant : *Ésope fut le précepteur des Athéniens, et un certain empereur romain a prié le précepteur Romalius de lui envoyer quelques fables agréables pour le délasser un peu du poids des affaires. Romalius n'osant se refuser aux prières d'un si grand personnage, a traduit l'auteur grec en latin.*

Mais, quoiqu'il soit ici question d'un livre de fables élégiaques qu'on attribue à l'anonyme de Nevelet, et non des fables de Romulus qui sont écrites en prose, il est aisé cependant de voir que c'est par erreur que

le nom de Romulus a été changé en celui de Romalius, et que le précepteur Romalius n'est autre que notre Romulus dont les fables, qui n'étoient qu'en prose, ont été mises en vers par un anonyme; de sorte qu'il ne doit point paroître étonnant que, par la méprise d'un glossateur ignorant, on ait attribué à Romalius, c'est-à-dire à Romulus, des fables élégiaques, trouvées dans un recueil manuscrit de Barthius.

On ne peut supposer que ce fabuliste fût d'Athènes, ainsi qu'on peut le voir en tête de l'édition d'Ulm, dans la dédicace de Romulus à Tibérinus son fils. *Romulus à son fils Tibérinus, de la ville d'Athènes, salut: Un nommé Ésope, grec de nation, homme plein de génie, instruit les hommes par ses fables,* etc. Cela se trouve ainsi rendu dans la version allemande de Steinhoewelius, ce qui a fait croire à Christius et à plusieurs autres que Romulus étoit d'Athènes: mais Eschembourg a fait observer avec raison que ces mots *de civitate attica* ne pouvoient être qu'une transposition ou une faute de typographie, et ne devoient se rapporter qu'à Esope et non à Romulus.

On n'est pas plus instruit de l'âge de ce fabuliste que de son nom et de sa patrie;

ce qu'il y a seulement de certain, c'est qu'il vivoit avant le XIII^e^ siècle, puisqu'il en est fait mention dans le Miroir historial de Vincent-de-Beauvais, écrivain célèbre qui florissoit sous Louis IX; ce qui se trouve confirmé encore par le recueil manuscrit de Dijon, qui remonte à 500 ans et plus, au rapport de Gudius, auteur irrécusable dans cette partie. D'après ce qui vient d'être exposé, il est hors de doute que Romulus, écrivain du siècle de fer, n'ait existé avant le XI^e^ ou le XII^e^ siècle. Dans une si grande obscurité, qui pourroit se permettre de fixer le temps où cet auteur a vécu ?

Quoi qu'il en soit, ce Romulus sur l'existence duquel on est si peu instruit, a composé ou plutôt écrit en prose *quatre livres de fables d'Ésope* qui en comprennent quatre-vingts; et ces fables, au sentiment de plusieurs savants, ont été prises de Phèdre, malgré le témoignage de l'auteur, qui, dans la préface du livre premier, dit : *Moi Romulus, je les ai traduites du grec en latin.*

Mais on aura beau dénaturer, disséquer les meilleurs poëmes, les phraser en prose, il sera toujours aisé de s'apercevoir que dans le principe on a écrit en vers. Cela est si vrai qu'on ne peut douter un instant que

Romulus n'ait eu entre les mains un manuscrit des fables de Phèdre, puisqu'il a conservé la plupart des expressions que l'on voit dans les compositions de l'affranchi d'Auguste qui nous sont parvenues. C'est pourquoi Romulus est appelé par Gudius le traducteur des fables de Phèdre ou plutôt le *Phèdre barbare*. Ce qu'il y a de certain, c'est que les fables de Romulus ont été, on ne sait d'après qui, imprimées à Ulm, chez Jean Steiner, avec une traduction allemande de Henri Steiner Welius, sans indication d'année, mais qu'on présume être de 1476 à 1484. M. Schwab a donné une édition du recueil manuscrit de Dijon des fables de Romulus, d'après le premier exemplaire de Gudius avec quelques variantes sur l'édition d'Ulm. Enfin il y en a eu, en 1709, une édition à Leyde, d'après celle de J. F. Nilantius, mais tronquée et pleine de fautes. Elle ne contient que soixante fables, tandis que les recueils d'Ulm et de Dijon en renferment quatre-vingts. Au reste, la copie dont Nilantius a fait usage ne contenoit que quarante-cinq fables, auxquelles il en a ajouté quinze, tirées de l'exemplaire d'Ulm pour en compléter les soixante. Ce

qui est prouvé par ce passage extrait de Nilantius : Les fables suivantes se trouvent dans l'édition de Romulus, et pour ne rien laisser à desirer, et parce qu'on y reconnoît aisément des phrases de Phèdre. Dans son excellente édition des productions du fabuliste romain, M. Schwab les a toutes placées à la fin de son travail (1).

Il n'en est pas moins vrai que, dans le Romulus de Nilantius, il manque vingt fables qui se trouvent dans la collection de Dijon; et si l'on en excepte deux qui se trouvent dans l'édition d'Ulm, il y en a douze qui sont tirées de Phèdre ; d'où il résulte que l'édition de Romulus, d'après les recueils d'Ulm et de Dijon, est bien préférable à celle publiée par Nilantius, qui s'est servi d'une copie très-mal en ordre, très-fautive et remplie d'interpolations, ainsi que l'a prouvé Lessing, avec autant d'étendue que d'érudition.

Au jugement de ce savant critique, et d'après l'opinion des lecteurs les plus amateurs de fables, Nilantius eût été meilleur à consulter s'il avoit eu soin de prendre les

(1) *Phœdri Augusti Liberti fabularum OEsopiarum libri V; duo volumina in-8°. Brunsvigæ*, 1806.

fables de Romulus dans l'édition d'Ulm, que par les différentes leçons qui se trouvent dans son recueil. A quoi peuvent servir toutes ces variantes, puisque les fables publiées par Nilantius offrent très-peu d'avantages aux critiques.

On doit distinguer Romulus de Rimicius, comme on l'écrit ordinairement, mais dont le véritable nom est Ranutius d'Arezzo, ainsi qu'on peut le voir dans le supplément du supplément des chroniques, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1510 de l'ère vulgaire; qu'il a été écrit ainsi et corrigé par le R. P. Jacques Philipe Bergomat, de l'ordre des hermites. « Ces « fables d'Esope, dit-il, ont été, il y a long- « temps, traduites en latin par un certain « Romulus, pour l'instruction de son fils « Tyburtinus. Mais tout récemment ces fa- « bles ont été refaites par un certain Ri- « micius, homme très-savant, avec une vie « d'Ésope, et dédiées au Cardinal Antoine « du titre de saint Chrysogone; » ce qui prouve évidemment que Romulus et Ricimius étoient deux personnages différents, quoique plusieurs excellents critiques les aient confondus. Nilantius les a bien distingués dans son édition de 1709; et lors-

que Ricimius dédia cet opuscule à Antoine Cerdano, membre du sacré collège, mort en 1459, on trouvoit les fables de Romulus dans un manuscrit qui existoit quatre ou cinq cents ans auparavant.

Ainsi nul doute que Romulus et Rimicius ne soient deux personnes différentes; car la vie d'Esope et ses fables qui étoient en prose, Rimicius les avoit traduites de grec en latin avant l'année 1459. Mais ce n'est pas le cas de disputer ici plus long-temps sur les écrits, les nom et surnom de Rimicius. Il en a été parlé assez disertement par Lessing et par le cardinal Quirini; les curieux peuvent les consulter. Qu'il suffise de prévenir que l'édition d'Ulm n'a pas été revue et corrigée par Rimicius, ainsi que l'a cru par erreur Nilantius, ni que les fables de Romulus, avec les restes de celles de l'édition d'Ulm, aient été traduites en Allemand comme l'a pensé Nevelet; car l'exemplaire d'Ulm ne doit rien à Rimicius, si ce n'est la vie d'Ésope et dix-sept fables traduites du grec en latin. Ce sont les fables 2, 3, 5, 7, 10, 15, 18, 21, 40, 43, 53, 68, 70, 74, 90, 97, 100, selon l'ordre où Rimicius les a placées; mais ce qu'il y a de certain, c'est ce dernier qui a traduit ces fables de

grec en latin, et non Romulus, quoiqu'il l'ait prétendu faussement. C'est ce qui a été pleinement démontré contre l'avis de Cannegieter par Lessing, en parlant de Romulus et de Rimicius (p. 71 et suivantes).

La traduction Allemande des fables de Romulus et d'autres, a été faite par Henri Steinhoewel.

POÉSIES

DE

MARIE DE FRANCE.

PROLOGUE (1).

Cil ki seivent de Trovéure (2),
Devreient bien mettre leur cure (3)
Es buns livres è ès escris (4),
E ès essamples, è ès dis,
Ke li Filosofe truvèrent,
E escrirent è ramembrèrent (5).
Par Moralité escriveient

(1) La Fontaine, *Epitre* à monseigneur le Dauphin.
Phædrus, *Prolog. AEsopus auctor.*
Romulus, *Prolog.*, p. 589.

(2) Ceux qui ont reçu le don d'inventer. Quelques manuscrits portent : *Cil qui seivent de lettréure ;* ceux qui ont reçu de l'instruction.

(3) Soin, peine, étude, science ; *cura.*

(4) A étudier les bons livres, à faire connoître, à enseigner, a remettre en mémoire.

(5) *Ramembrer*, faire ressouvenir, rappeler à la mémoire *ramentare.*

Les buns Proverbes ke il ooient (1);
Ke cil amender se péuissent
(a) E lur entente en bien méissent;
Si firent li encien Père.
Romulus qui fu Emperère (2),
A (3) sun Fill escrit è manda,
E par essample li mustra,
(b) Cum il se puist cuntreguetier (4),
K'hum ne le peust engingnier (5).
Izopes escrit à sun Mestre
Ki bien quenust lui è sun estre,
Unes Fables k'il ot truvées
De Griu en Laitin translatées (6);
Mervoille en urent li plusur
K'il mist sun sens en tel labur;
Mès n'i ad Fables, ne folie,
U il n'ad de filosofie
As essamples qui sunt après,
(c) U des cuntes sunt li grant fès (7).

(1) Entendoient, écoutoient, du verbe *ooïr; audire.*

(2) Voyez la notice sur Marie, et particulièrement celle sur Romulus.

(3) *à*, pour.

(4) *Cuntreguetier*, garantir, préserver.

(5) Tromper, surprendre, duper; *ingignere.*

(6) Traduites de grec en latin.

(7) Faits, gestes, actions; *facta.*

A moi qui la rime en doit feire
N'avenist noient à retreire (1),
Plusurs paroles que i sunt.
Meiz ne purquant Cil m'en semunt
Ki Flourz est de Chevalerie,
(d) D'anseignemenz de curteisie ;
E quant tex Hum m'en ad requise,
Ne voil lessier en nule guise
Que n'i mette travail è peine ;
Or ke m'en tiegne pur vileine (2)
Mult deit fère pur sa preière.
Ci cummencerai la primière
Des Fables k'Ysopez escrit,
K' à son Meistre manda et dist.

(1) Il ne me reviendra aucune gloire en retraçant les exemples qu'ils renferment ; mais néanmoins celui qui m'en prie (*Guillaume*, surnommé *longue épée*.)

(2) Peu digne, peu capable.

Variantes.

(a) Qui lur entente i méissent.
(b) Coment il se déust guetier.
(c) U descuvert sunt tut li fès.
(d) E de sens è de curteisie.

FABLE I.

D'un Coc qui truva une Gemme sor un Fomeroi (1).

Du Coc racunte ki munta
Sour un fémier, è si grata
Selunc nature purchaceit,
(a) Sa viande cum il soleit (2):
Une chière Jame truva (3),
Clère la vit, si l'esgarda;
Je cuidai, feit-il purchacier (4)
Ma viande sor cest fémier,
(b) Or ai ici Jame truvée,
Par Moi ne serez remuée.
S'uns rices Hum ci vus truvast (5),

(1) La Fontaine, liv. I, fable XX, *Le Coq et la Perle.*
Phæd., lib. III, fab. XII, *Pullus ad Margaritam.*
Romulus, lib. I, fab. I, *idem.*
Anonym. Nilantius, fab. I.
Vincent. Bellovacens. in Specul. histor. *Contra Calumniosos.*

(2) Suivant son besoin, selon son habitude.

(3) *Jame*, pierre précieuse, *gemma.*

(4) Je pensois, dit-il trouver, chercher.

(5) Si vous étiez trouvée par un homme riche, il vous donneroit une monture en or et votre clarté en seroit plus grande.

Bien sai ke d'or vus énurast ;
Si en créust vustre clartei,
Pur l'or ki a mult grant biautei.
Qant ma vulentei n'ai de Tei (1)
Jà nul hénor n'auraz par Mei.

MORALITÉ.

Autresi est de meinte gent (2),
(c) Se tut ne vient à lur talent (3),
Cume dou Coc è de la Jame ;
(d) Véu l'avuns d'Ome è de Fame :
Bien, ne henor, noient ne prisent (4),
Le pis prendent, le mielx despisent.

---

(1) Comme vous ne pouvez m'être d'aucun secours, ne comptez pas que je fasse le moindre cas de vous.

(2) Il en est ainsi de plusieurs personnes.

(3) Desir, volonté.

(4) Ils estiment peu les biens, les honneurs, ils choisissent le mauvais, et abandonnent ce qui est bon.

Variantes.

(a) Sa viande que il manjoit ;
Une clère gemme trova.
(b) Or t'ai insinc gemme trovée,
(c) Se le refusent meintenant.
(d) Véu l'avons de mainte femme.
ou
C'est dit por l'ome et por la fame.

FABLE II.

Dou Leu è de l'Aingniel (1).

Ce dist dou Leu è dou Aignel (2)
Qui béveient à un rossel (3);
Li Lox (4) à la sorse béveit
E li Aigniaus à-vaul (5) esteit.
Iriéement (6) parla li Luz
Ki mult esteit cuntraliuz (7);
Par mautalent (8) palla à lui (9)

(1) La Fontaine, liv. I, fab. X. *Le Loup et l'Agneau.*
Phædr., lib. I, fab. I. *Lupus et Agnus.*
Romulus, lib. I, fab. II, *idem.*
AEsop., fab. 233.
Anonym, Nilant., fab. III.
Vincent. Bellovac. *In Specul. Historial.*

(2) Petit agneau, *agnellus*, diminutif d'*agnus*.

(3) Ruisseau, *rivulus*. Prononcez *agneau* et à la rime *ruisseau*.

(4) Prononcez *lous*.

(5) Se tenoit plus bas. *Stabat ad vallem.*

(6) En colère, en courroux, *iratè*.

(7) Méchant, querelleur, *contrarius.*

(8) Colère, emportement.

(9) Lui parla, lui adressa la parole.

(a) Tu m'as, dist-il, fet grant anui (1).
Li Aignez li ad respundu :
Sire ! eh quoi dunc ? ne veis-tu,
Tu m'as ci ceste aigue tourblée (2)
N'en puis boivre ma saolée (3) ;
Autresi (4) m'en irai, ce crei,
Cum jeo ving tut murant de sei (5).
Li Aignelés adunc respunt (6) :
Sire, jà bévez vus à-munt (7),
De vus me vient kankes (8) j'ai beu ?
(b) Qoi, fist li Lox, maldis me tu (9).
L'Aigneax (10) respunt, n'en ai voloir (11);
Li Loux li dit : jeo sai de voir (12),
Ce méisme me fist tes Père (13)

(1) Chagrin, offense, de *noxia*.
(2) Tu m'as troublé cette eau.
(3) A ma suffisance, ce dont j'ai besoin.
(4) Pareillement, de même.
(5) Mourant de soif.
(6) Le jeune agneau répondit sur-le-champ.
(7) Au-dessus de moi ; *ad montem*.
(8) Tout ce que.
(9) Tu me maudis.
(10) Prononcez *l'Agneau*.
(11) Dessein, volonté, desir.
(12) Je sais de bonne part.
(13) Que ton père me fit la même chose.

A ceste surce ù od lui ère (1).
(c) Or ad sis mois, si cum jeo crei
Qu'en retraiez (2), feit-il, sor mei ?
N'ière pas neiz, si cum jeo cuit (3) ;
E coi pur ce (4), li Lus a dit,
(d) Jà me fuz tu ore cuntraire
E chose ke tu ne deiz faire ;
Dunc prist li Lox, l'Engniel petit
As denz (5) l'estrangle, si l'ocist.

MORALITÉ.

Ci (6) funt li riche Robéur (7),
(e) Li Vesconte (8) è li Jugéur (9),
De cax (10) k'il unt en lur Justise (11) ;
Fauxe aqoison (12) par cuveitise,

(1) *Ère*, j'étois, *eram*, où j'étois avec lui.

(2) Que vous ne cessez de médire de moi.

(3) Je n'étois pas né, du moins je le pense.

(4) Et pourquoi.

(5) Avec ses dents.

(6) *Ci*, ainsi, *sic.*

(7) Les gens riches ou puissants, qui peuvent voler avec impunité.

(8) Lieutenant de comte, *vice-comes.*

(9) Les juges.

(10) Prononcez *çaux*, ceux.

(11) Domaine, terre, district, seigneurie, arrondissement.

(12) Fausse occasion.

Truevent assez pur ax (1) cunfundre,
Suvent les funt as Plais semundre (2);
La char lur tolent (3) è la pel (4),
Si cum li Lox fist à l'Aingniel.

---

(1) Prononcez *aux*, eux.

(2) Appeler à l'audience, mander au tribunal; voyez la *note historique* de la fable XLVIII.

(3) Enlèvent.

(4) Prononcez la peau.

Variantes.

(*a*) Tu me fais, fait-il, grant anui.

(*b*) Por coi, fait-il, maudis me tu?
Cil li a dit, n'en ai voloir;
Et cil respont: j'en sai le voir.

(*c*) Or a sis mois, ice vous di,
Qu'en demandez, fait-il, à mi;
Ne fui pas nez si com je croi.

(*d*) Jà me fais tu ore contraire.
Et ce que ne déusse faire

(*e*) Li Visconte et li Contéour.
ou
Li mal-Conte et li Jugéour.

FABLE III.

De la Soris è de la Renoille (1).

Selunc la lettre des escriz
Vus mustrerai d'une Suriz
Ki par purchaz è par engin (2),
Aveit manaige en un mulin.
Par essemple cunter vus vueil,
C'un jur s'asist desor le sueil,
Ses grenonez apareilla (3)
E de ses piez s'espelucha.
Devant li passa une Raine (4)
Si cum avanture la maine,
(a) Demanda li en sa raisun (5)

(1) La Fontaine, *La grenouille et le rat*, liv. IV, fab. XI.
AEsop., fab. 249.
Romulus Nilant., fab. 3, *mus et rana.*
Anon. Nilant., fab. 4, et App. Burm., f. 6.
Vincent. Bellov. in *Specul. historial.*

(2) Par intrigue et par ruse s'étoit logée dans un moulin.

(3) Les poils de ses barbes.

(4) Grenouille, *rana.*

(5) Elle lui demanda en son langage, si la maison devant laquelle elle étoit lui appartenoit.

Variantes.

(a) Voit la suriz en sa maison
Demanda li en sa raison.

S'ele ert Dame de la maisun,
Dunt ele se feiseit si mestre,
Si li acuntast de sun estre.
La Suris li respunt : Amie,
Pieça k'en ai la seingnorie (1);
Bien est en ma subjectiun,
Qant ès pertuiz tut envirun (2),
Puis herbregier è jur è nuit
Joer è fère mun déduit.
Or remanez à nuit od mei (3)
Ge vus menrai par dreite fei,
(b) Desous la muele mult à aise
Ni aurez rien ki vus desplaise.
Assez aurez ferine et grain
(c) De ce ki remaint au Vilain (4);

(b) Soz la moie ou ge maig molt aese.
(c) Del' blef qui revient as vileinz,
En auronz nos les ventres pleinz;
Et la raine par sa proière
Remaint delez lùi sor la pierre.

(1) Il y a long-temps que j'en ai la propriété.

(2) De même qu'en tous les trous des environs je puis aller loger le jour et la nuit, jouer et m'amuser.

(3) Restez avec moi cette nuit, je vous conduirai sous la meule, vous y serez fort bien.

(4) De ce qui appartient, qui reste au propriétaire du moulin. Le mot *vilain* ou plutôt *villain* (*villicus*, en basse lati-

La Raine i va par sa proière
Andeus s'asient sor la pierre,
Mult i truvèrent à mengier
Sanz cuntredit è sanz dangier.
La Suriz par amur demande
A la Raine de sa viande (1),
Que li semble, vertei l'en die;
N'en mentiroi, fet-ele, mie,
Mult par est bien apareillié (2)
S'en aive eust esté moillié.

---

nité *villanus*, formé de *villa*), avoit deux acceptions : la première, qui servoit à désigner la classe du tiers-état, signifioit paysan, habitant de la campagne, propriétaire de biens ruraux, laboureur, fermier et cultivateur; marchand, artisan, roturier, qui n'est pas noble d'état ou de mœurs, enfin homme du peuple, serf, homme de corps ou de main-morte. Dans la seconde acception, *villain* s'employoit pour abject, vil, méprisable, *vilis*. Dans le man. n° 7218, f° 142, se trouve un fabliau du XIII^e^ siècle, intitulé, *des chevaliers, des clercs et des vilains*, c'est-à-dire de la noblesse, du clergé et du tiers-état.

(1) Comment trouvez-vous mon repas, dites-le moi franchement.

(2) Il est fort bien et il eût été beaucoup meilleur s'il eût été plus mouillé.

(*d*) Enmi ce préi en un wassel (1)
Seriens or andels mun vueil ;
(*e*) Là ai-jeo la moie mansiun
U tuz bien sunt à grant foisun.
Tant i arez joie è déduit
Jamès n'ariez talent ce cuit (2),
De repérier à tun molin.
Tant li prumet par sun engin (3)
Ke la blandist (4) par sa parole,
K'ele la crut, si fist que fole (5) ?
Ensamle od li s'en ert alée (6),
Li preiz fu si plains de rousée
Ke tute est la Suriz moiliée,

(*d*) Emmi ce preiz en un vaucel,
Illuc seriens andui moult bel;
(*e*) Illuques ai bele maison,
Bele amie, car i alons
Tant i averiens bel déduit.

(1) Au milieu de ce pré, est un vallon où nous serions toutes deux aussi-bien que je le désire; j'y ai ma demeure, et mes biens sont considérables. *Nota* : les manuscrits portent *Gacueil*, *Gacheuil*, *Vaucel*, *Wassel*.

(2) Que je crois bien que vous n'aurez jamais le desir de retourner à votre moulin.

(3) Ruse, finesse; *ingenium*.

(4) Charma, gagna, de *Blandiri*.

(5) Elle agit inconsidérément.

(6) Ils s'en vont ensemble.

Dunc quida bien estre noiée;
Arrière voleit returner
Kar ne pooit avant aler.
(*f*) Mais la Raine l'ad rapelée,
Ki à force l'en ad menée.
Tant par amur, cum par proière,
Ke il vinrent à la rivière.
Dunc ne pot la Suriz avant,
A la Raine dist en plurant,
Ci ne puis-jeo noient passer (1)
Quar jeo ne soi unques noer.
Prens, fet la Reine, cel filet (2),
S'el lie fort à ton gairet
E ge l'atacherai au mien,
Dunc la rivière passeruns bien.
La Suriz s'est dou fil loiée,
A la Raine s'est atachiée;
El gué se metent, si s'en vunt;

(*f*) Mais la raine tant la priée
Qu'ele l'enmeine dusqu'à la rivière.

(1) Il m'est impossible de passer la rivière, car je ne sais point nager.

(2) Prends, dit la grenouille, prends ce petit fil que tu lieras fortement à ta jambe, et l'attachant à la mienne, nous passerons la rivière sans danger.

Qant eles vindrent el parfunt (1)
Si la vout la Raine noier,
Od li s'encumence à plungier.
(g) La Suriz pipe en halt è crie
Ke bien cuideit estre traïe ;
Un Escoufles (2) aleit volant
Vit la Soriz si haut pipant,
Ses èles clost, à-vaul descent (3),
Li et la Raine ensanble prent,
Andeus furent au fil pendanz.
La Raine fu corsue et granz (4);
(h) Li Eschofles par cuveitise (5)

(g) Et la soriz en haut s'escrie,
Qui cuida bien estre périe;
Un escofles vint en roant
Vit la soris qui vait pipant.

(h) Decéue fu en tel guise.

(1) Arrives à l'endroit le plus profond, la grenouille veut noyer la souris, et pour y parvenir plus sûrement elle plonge à plusieurs reprises.

(2) Milan, oiseau de proie.

(3) Ayant fermé ses ailes, il fond sur les deux animaux attachés ensemble.

(4) Grosse et grande.

(5) Le milan gourmand laissa la souris pour prendre la grenouille, il la mangea et par ce moyen la souris fut délivrée.

La Soriz lait, la Raine ad prise,
Mengiée l'ad è dévourée,
È la Suriz est délivrée.

MORALITÉ.

(*i*) Si est des vézieus Féluns (1),
Jà n'auront si buns cunpegnuns
Tant lor facent bien ne henor,
(*k*) Se riens lor deit custer dou lor ;
Ke durement ne soient liez
Se il par ax sunt engingniez,
Mais il ravient assez suvent
Ke de méisme le turment
K'as autres cuident purchacïer,
(*l*) Funt à lor oës (2) appareillier.

(*i*) Ainsi font les malvaiz félons.
(*k*) Si lor en vient peine et dolor.
(*l*) Covient lors cors appareiller.

(1) Il en est ainsi des méchants traîtres; donnez-leur d'excellents compagnons qui leur rendent tous les services imaginables; s'il doit leur en coûter la moindre chose, vous pouvez être certain que ces méchants les tromperont. Mais il advient quelquefois que les moyens honteux dont ils vouloient faire usage envers les autres, tournent à leur honte et à leur confusion.

(2) Gré, choix, volonté.

FABLE IV.

Dou Chien è d'une Berbis (1).

Or cunte d'un Chien mentéour
De meintes guises trichéour (2),
Qui une Berbis emplèda
Devant Justise l'amena.
Se li ad un Pain demandei
K'il li aveit, ce dist, prestei;
La Berbiz tut le dénoia (3)
E dit que nus ne li presta.
Li Juges au Kien demanda
(*a*) Se il de ce nus tesmoins a (4),

(1) Phædr., lib. I, fab. 17, *Ovis, Canis, et Lupus.*
Romul. Nilant., lib. I, fab. 4. *Ovis, Canis, Lupus, Milvus, et Accipiter.*
Anon. Nilant., f. 5.

(2) Fin, rusé, intrigant, intenta un procès à la brebis, et la fit conduire par-devant le juge.

(3) La brebis nia le fait et répondit que le chien ne lui avoit jamais rien prêté.

(4) Avez-vous des témoins?—J'en ai deux, dit-il, qui sont le milan et le loup.

Variantes.

(*a*) Se nule testimoine en a.

Il li respunt k'il en ad deus,
C'est li Escufles è li Leus.
Cist furent avant amenei (1),
Par sèrement unt afermei (2)
Ke ce fu voirs que li Chiens dist :
Savez pur-coi chascuns le fist (3),
(*b*) Que il en atendoient partie
Se la Berbis perdeit la vie.
Li Jugièrres dunc demanda
A la Berbis k'il apela,
Pur coi out le Pain renoié
Ke li Chienz li aveit baillié,
Menti aveit pur poi de pris
Or li rendist ainz qu'il fust pis.
La Chative n'en pot dunc rendre (4),
Se li convint sa leine vendre,
(*c*) Ivers esteit, de froit fu morte,

(*b*) Que il entendoient avoir partie.

(*c*) Lors covint que de froit fust morte.

(1) Les témoins ayant comparu ils affirment par serment que le chien disoit la vérité.

(2) Voyez la note de la fable xxxvij.

(3) Voici la raison de leur conduite : si la brebis venait à mourir, ils la partageroient entre eux.

(4) La malheureuse qui n'avoit rien, fut obligée de vendre sa laine pour payer; et comme on étoit dans le fort de l'hiver, elle n'y put résister et mourut de froid.

Li Chiens vient, sa part enporte
È li Escoffles d'autre part;
(*d*) È puis li Leus cui trop fu tard (1)
Ke la char entre aus detreite
Car de viande aveient sofreite.
È la Berbiz plus ne vesqui
È ses Sires le tout perdi.

MORALITÉ.

Cest essample vus voil mustrer,
De meins Humes le puis pruver
Ki par mentir è par trichier (2),
Funt les Povres suvent plédier.
Faus tesmoignages avant traient,
De l'avoir as Povres les paient;
Ne leur chaut que li Las (3) deviengne,
Mais que chascuns sa part en tiengne.

(*d*) Puiz li louz trop yert à tart.

(1) Le loup vint le dernier, il demanda que la chair de la brebis fût partagée, car depuis plusieurs jours il manquoit de viande.

(2) Fraude, subtilité.

(3) Peu leur importe du malheureux et de son sort, pourvu qu'ils partagent ses dépouilles.

FABLE V.

Dou Chien è dou Formage (1).

Par une feie ce vus recunt (2)
Passeit un Chiens desus un punt ;
Un Formage en se geule tint,
Quant il enmi cel punt parvint (3)
En l'aigue vit l'umbre dou Fourmaige.
Purpensa sei en sun curaige
(*a*) K'il les vuleit aveir andeus,

---

(1) La Fontaine, *le Chien qui lache sa proie pour l'ombre*, liv. VI, f. 17.

Phædr., lib. I, fab. 4, *Canis natans vel Canis deceptus.*

Romul. Nilant., lib. I, fab. 5, *Canis per fluvium carnem ferens.*

Anon. Nilant., f. 7.

(2) Un chien passant sur un pont, tenoit en sa gueule un fromage.

(3) Arrivé au milieu du pont, il aperçut dans l'eau l'ombre de son fromage; trompé par cette ressemblance, il réfléchit et pensa qu'il pourroit bien les avoir tous les deux.

Variantes.

(*a*) Que avoir les voloit ambeduz,
Illuc fuit-il trop convoituz.

Iluec fu-il trop cuveiteus.
En l'iaue saut, sa buche ovri,
E li fourmages li chéi (1),
E umbre vit, è umbre fu,
E sun formage en ot perdu.

MORALITÉ.

Pur ce se deivent castier (2)
Cil ki trop voelent coveitier,
(b) Ki plus coveite que sun dreit
Par li méismes se déçeit;
Kar ce k'il a pert-il suvent
E de l'autrui n'a-il talent.

(b) Qui plus covoite qu'il ne doit
Sa covoitise le deçoit.

(1) Lui échappa, du verbe *choir*, tomber, *cadere*.

(2) Instruire, donner des avis, et non châtier, corriger, *castigare*.

FABLE VI.

Dou Solaus qui volst Fame prendre (1).

Par essample fais ci entendre
Que li Soluex volt Fame prendre;
A tute Créature dist
Que chascune se purvéist.
Les Criatures se asamblèrent,
A le Destinée en alèrent;
Si li moustrèrent dou Soulueil
Ki de Fame quereit (2) cunseil.
La Destinée lur cummande
Ke voir dient de la demande (3),
E ce k'avis lùr en esteit;
Cele parla ki mielx saveit;
Quant li Solaiz, fet-ele, est hauz

(1) La Fontaine, *le Soleil et les Grenouilles*, liv. 6, f. 12.
Phæd., liv. 1, f. 6, *Ranæ ad solem.*
Rom. Nil., lib. I, f. 7.
Anon Nil., f. 10.

(2) Cherchoit, demandoit, de *quærere.*

(3) Que chacun lui dît son sentiment au sujet de la demande.

(*a*) Où tans d'estei si est si chauz (1)
Que rienz ne laist fructifier,
E terre è herbe fet séchier;
E se il ad efforcement
E cumpaignie à sun talent
Nule riens nel' purreit suffrir
Ne souz lui vivre ne garir.
La Destinée dunc respundi,
Veir avez dit, leissuns ensi
Cum il a estée grant tens a
(*b*) Kar jà par mei n'enforcera (2).

MORALITÉ.

Ainsi chasteie li plusor (3)
(*c*) Ki seur eaus mettent mal Signors;
Ki ne les deivent enforcier (4),

---

(1) Au temps d'été, lorsque la chaleur est très-forte.

(2) N'augmentera.

(3) Par cette fable je réprimande ceux qui prennent ou choisissent des seigneurs déloyaux.

(4) Défendre, protéger.

Variantes.

(*a*) El tens d'esté quant est li chauz
Que il ne let riens fructéfier.

(*b*) Car jà por moi ne forcera.

(*c*) Ki sor iaus ont les mauz seignor,
Que pas ne deivent enforcier
N'a pluz fort tanz acompaigner.

N'a à plus forz d'eaus acompaignier
Par lur sens, ne par lur avoir (1),
Mès desturbier à lur pooir (2);
Cum plus est fort è pis lur fait
Tuz-jurs lur est de mal agait.

(1) Richesses.

(2) Mais éviter d'être sous leur commandement.

FABLE VII.

Dou Leu et de la Grue ki li osta l'os de la goule (1)

Ensi avint k'uns Leus runja
(*a*) Uns os que el col li entra;
E quant el col li fu entreiz,
Mult en fu durement greveiz (2).
Tutes les Bestes assanbla,
E les Oisielz à sei manda,
Puiz lur fait à tuz demander
Se nus l'en seit médiciner (3).
Entr'ax unt lur cunsoile pris

(1) Dans le manuscrit n° 7989—2. Ce n'est point un loup mais un lion qui est le personnage principal de cette fable.

La Font. le *Loup et la Cigogne*, liv. 3, f. 9.

Phæd., lib. I, fab. 8. *Lupus et Gruis.*

Rom. Nil., lib. I, f. 8.

Anon. Nil., fab. 64.

Vinc. Bellov. *Speculum Historial.*

(2) Incommodé, de *gravare.*

(3) Si aucun d'eux ne le pouvoit guérir.

Variantes.

(*a*) Un os qu'en col si avala.

(*b*) E chascuns en dist son avis;
Fors la Grue, se dient bien (1),
(*c*) Ni ad nulz d'iauz ki saiche rien.
Le col ad lunc è le bec groz
(*d*) Si en purreit bien tirer l'oz;
Li Lox li pramist grant loier (2)
(*e*) Pur tant ke la volsist aidier;
La Grue met le bec avant
Dedenz la goule au mal-feisant (3);
L'os en atrait, puis li requist
Que sa promesse li rendist.
Li Leuz li dist par mal-talent (4),
E afferma par sairement
Que li sambleit, è vertez fu,
Que bon loüer en aveit eu,
Qant sa teste en sa gule mist
K'il ne l'estrangla è oscist.
Tu es, fist-il, fole pruvée

(*b*) Chascuns en dist le sien avis.
(*c*) E jà nulz qui en sache rien.
(*d*) El en purra bien traire l'os.
(*e*) Pur ce que el l'en vueille aidier,

(1) Ils disent tous, qu'excepté la grue, aucuns d'eux ne peuvent lui apporter du soulagement.
(2) Récompense, salaire.
(3) Malfaiteur, méchant.
(4) Méchanceté, mauvaise volonté.

Kant de moi es vive escapée ;
E tu requiers autre loier ?
De ta char ai grant désirier,
(f) Maiz mult me tieng ore pur fol
Qant mes denz n'estrangla ton col.

MORALITÉ.

Autresi est dou mal Seignur (1),
Se povres Hum li fet henur
(g) E puis demant le guerredun
Jà n'en aura se maugrei nun,
Portant k'il soit en sa baillie
Mercier le deit de sa vie.

(f) Moi qui sui lox tien-je por fol
Qu'à mes dens ne trenchai ton col.

(g) Puis li demande son loier,
Purquei il seit en son poier,
Mercier l'en deit de sa vie
Ensi le dit la prophétie.

(1) Il en est ainsi du mauvais seigneur. Si un pauvre après lui avoir rendu service, vient réclamer sa récompense, son salaire, il n'en retirera rien.

FABLE VIII.

D'une Lisse qui vuleit chaaler (1).

D'UNE Leisse vus veil cunter
Qui preste esteit à chaéler (2) ;
Mès ne sot ù gésir el deust,
È ù ses Chaiaus (3) aveir peust.
A une autre Lisse requist
(*a*) K'en sun ostisel (4) la sufrist
Tant k'ele éust chaellei,
(*b*) Mult l'en sareit, ce dist, bon grei ;

(1) La Font., *la Lice et sa Compagne*, liv. II, fab. VII.
Phædr., lib. I, fab. 19. *Canis parturiens*, ex *Justino*, lib. 43, cap. 4.
Rom. Nil., lib. I, f. 9.
Anon. Nilant., f. 54.
Justinus, liber XLIII.

(2) Mettre bas.

(3) Petits chiens.

(4) La permission d'occuper sa petite retraite jusqu'à ce qu'elle fût rétablie.

Variantes.

(*a*) Ke l'en son hostelet soufrist.

(*b*) Kar moult l'en par sauroit bon gré.

Tant l'en ad requise è proiée,
(c) Ke od li l'ad dunc herbregiée (1)
Puiz kant ot éu ses chéiauz (2)
E espeudriz les ot è biauz (3),
Cele à kui li ostiex (4) esteit
Suvent par ax demage aveit,
(d) De sa maisun les rueve issir (5)
Ne les vuleit mès cunsentir.
L'autre se prist à démenter (6),
E dist qu'el ne seit ù aler ;
(e) Yvers esteit pur la freidur
Murreit de freit à grant dolur ;
Dunc li requist par caritéi

(c) Que cele o li la habergée,
Puis qant ce furent cil chaels
Et acreu furent et biels.

(d) De sa meson l'estuet issir
Nès vieult maiz plus consentir.

(e) Yverz estoit pour la froidure
Morroit là hors à grant lèdure.

(1) Que l'autre chienne prit sa compagne avec elle.

(2) Petits chiens.

(3) Les eut élevés et qu'ils furent grands.

(4) Maison, demeure, habitation, *hospitium*.

(5) Elle les prie de vouloir bien chercher un autre logis, parce qu'elle ne les pouvoit plus garder.

(6) Gémir, pleurer, *dementire*.

(*f*) Q'el herbrejast jusqu'en estéi,
E cel ot de li grant pitié
Otréia li par amistié (1).
Qant le bel tens vit revenir (2)
(*g*) Adunc les rueve forz issir,
L'autre cumença à jurer
Que se jamès l'en ot parler,
(*h*) Que si Chaiel la détrairunt (3)
È forz de l'uis (4) l'a bouterunt;
La force est lor en la maisun,
(*i*) Fors l'en unt mise sanz raisun.

MORALITÉ.

Cest essemple poez savoir,

(*f*) Que la heberc duc'à esté;
Cele out de li moult grant pitié
Si li a einsi ostroié
(*g*) Donc les en rova fors issir.
(*h*) Que sil chael estrangleroie
Et fors à l'us les bouteroie.
(*i*) Sanz avoir une nule acheson.

(1) Le lui accorda avec bonté.

(2) Quand le doux fut revenu, la lisse va trouver la compagne qu'elle avait obligée si généreusement, et la prie de vouloir bien lui rendre son logement.

(3) Qu'elle et ses chiens lui feront un mauvais parti, et la mettront à la porte.

(4) Porte, entrée, *ostium*.

È par meint Preudomes (1) vooir,
Ke par bunté de sun curage
(*k*) Est chaciez de sun hiretage;
Ki felun Hume od li aquieut (2)
Ne s'en ist mie qant il vieut.

(*k*) Est fer-boutez son hiretaige.

(1) Homme sage et instruit.

(2) Lorsqu'il accueille avec lui un méchant, il n'est pas maître de le renvoyer quand il en a l'envie.

FABLE IX.

De deus Suris, l'une borgoise et l'aitre vileine (1).

Ci dist d'une Suriz vileine
Ki a une vile pruchaine,
Voleit aler pur deporter (2);
(a) Parmi un bos l'estuet aler.
Dedenz le bois li anuita (3),
Une logete (4), illuec truva

---

(1) Je ne sais pourquoi, dans quelques manuscrits, cette fable est intitulée : *D'une Souris et d'une Choete.*

La Fontaine, *Le Rat de ville et le Rat des champs*, liv. I, fab. IX.

Horat., lib. II, sat. 6.

Phædr. append. Burm., fab. 9, *Mures.*

Rom. Nil., lib. I, f. 10. *Mus urbanus et rusticus.*

Anon. Nil., fab. 13.

(2) S'amuser, se réjouir.

(3) La nuit la surprit.

(4) C'est la leçon des num. 1830 et E. 6. Les autres manuscrits que j'ai consultés portent *coete*, *holete*, *hulette*, *olatte*, etc.

Variantes.

(a) Parmi un bois covint passer.

C'une Suriz dou bos ot faite
È sa viande i ot atraite.
La Suriz de vile demande
(*b*) Se laiens (1) n'i a point de viande;
Cele respunt g'en ai assez
Venez avant si la véez,
(*c*) E se plus amiez compaignie
Si seriiez vus bien servie.
(*d*) Qant ele ot illuec pièce estéi (2),
A sa cumpaigne en a parléi,
Dist ke ses estres est mauvès (3)
E ke n'i volt demourer mès;
Od li s'en-viengne, si aura
Richeces granz que li dunra;
Beles despensses (4), biaus celliers,
È buns boivres, è buns meingiers;
Cele l'atrait, od li s'en va,
En riches sales la mena,

(*b*) S'el ot illuc point de viande.
(*c*) Se eussiez grant compaignie.
(*d*) Qant ot illuec grant piece esté.

(1) Là-dedans, dans son logis.
(2) Au bout de quelque temps la souris de ville.
(3) Elle lui dit que sa demeure était incommode, qu'elle n'y pouvoit, rester et que s'il lui plaisoit de la suivre, elle lui offriroit de riches présents.
(4) Buffet, office où l'on serre le manger.

Se li ad mustréi ses soliers
(e) Ses despenses è ses greniers ;
Plentéi (1) de férine è de miel
(f) È cele cuida estre en ciel.
Mais lors vindrent li Buteillier (2)
Qui durent entrer ù célier,
Si tost cum il uvrirent l'uis
Les Suriz fuient el pertuis (3) ;
La Boschage fu esbahie (4)
Ki lor estre ne saveit mie.
Kant cil issirent dou célier
Les Suriz r'alèrent au mengier,
Cele fu mourne è en dolor
Qui de mort ot éu paor ;

(e) Ses despenses et ses lardiers.

(f) Cele cuida bien estre el ciel.
A ce vindrent li Botelier,
Qui entrer voloient en celier.

(1) Abondance, quantité, *plenitas.*

(2) Sommeliers, gens chargés du soin des caves. La charge de *grand louteiller* de la couronne (*buticularius, de Buteus*, baril), ne fut dans son origine (sous la première race), qu'un simple office; mais elle devint, sous la seconde race, la deuxième dignité du royaume.

(3) Trou, retraite.

(4) La souris des champs fut d'autant plus effrayée, qu'elle ignorait les êtres du cellier.

Sa cumpaingne la regarda,
Par grant amur li demanda
Qel sanblant fait ma duce amie!
Jeo suis, fet-ele, mal baillie (1)
Pur la poour que j'ai éue,
Mult m'en repenz qant jeo t'ai crue;
Tu me cunteies tut tun bien
Mès dou tun mal ne me deiz rien,
Or as tu paour de la gent
De chas è de chiens ensement (2),
È des engins que hum fait pur tei;
(g) Miauz aim en bois estre par mei
En seurtei è sans destreces
Q'en tes grans sales en tristesces.

MORALITÉ.

Ceste Fable dist sans respit

(g) Mielz vorroie estre el bois par moi,
En seurté et sanz doutance
Qu'en tes grans sales en mèsestances.

(1) Toute triste, encore alarmée.

(2) J'ai préféré cette leçon à celle que présentent plusieurs man. qui portent, de *chaz et d'oisiaus* ou *de chiens et d'oisiaus*, ou encore, *et des chaz trestot ensement*, n° 1830; *de chaz, d'oisiaus tot ensement*, n° 7615. Nos ancêtres grands chasseurs, élevoient comme on le fait de nos jours dans quelques cantons, une espèce de chiens propre à détruire les rats, les mulots, les loirs, etc. Voyez les divers traités de vénerie.

Chascuns aint miex le sien petit
Que il ad en paiz sanz dutance
Q'autrui richesce o mesestance (1)
Dunt puet estre en léiauté
È bien fenir en vérité.

(1) Chagrin, peine, affliction.

FABLE X.

D'un Vorpil et d'un Aigle qui enporta un des Faons au Gourpill (1).

D'un Verpil cunte la menière (2)
Ki fu issus de sa tesnière,
Od ses enfanz devant joa,
Un Aigles vint, l'un enpurta.
Li Gopis vait après priant
È k'il li rende sun enfant;
Mès il nel' volt mie escuter,
Si li cuvient à returner,
Un tizun prist de fu ardant
È sèche buche vait cuillant,
Entur le caisne la meteit (3)
Où celę Aglez sun ni aveit.

(1) La Fontaine, liv. V, f. XVIII, *l'Aigle et le Hibou.*
Phædr., lib. I, f. 28. *Vulpes et Aquila.*
Romul. Nil., lib. II, fab. XI, *idem.*
Anon. Nil., fab. 14.

(2) Un renard étant sorti de sa tanière, se tenoit a l'entrée et jouoit avec ses enfants.

(3) Il les dépose autour du chêne, au haut duquel l'aigle avoit placé son nid.

Qant li Aigles veit le fu espriz
Au Gorpil prie et dist, amiz,
Estain le fu, pren tun chael (1),
Jà serunt ars (2) tuit mi oisel.

MORALITÉ.

(*a*) Par iceste essample entendun
K'ensi est dou riche Felun,
Jà dou Pouvre n'aura merci
Pur sa plainte, ne pur son cri;
Mais se cil s'en peut vengier
(*b*) Dunc le voit-il asoplier (3)
Cume fist li Aiglez au Gopilz
Si cum hum cunte en ces escriz.

(1) Prends ton enfant.
(2) Brulés, d'*ardere*.
(3) Recourir aux prières, aux supplications.

Variantes.

(*a*) Par ceste essample entenduns nus
Qu'ensi est du riche orgoillus.
(*b*) Dont le vesroit-il sousploier.

FABLE XI (1).

Dou Lion, dou Bugle et de un Leu (2).

Jadis esteit custume et lois,
Ke li Léunz dut estre Rois
Seur tutes les Bestes qui sunt,
È ki cunversent en cest munt.
Dou Bugle ot fait sun Séneschal (3)
Car preu le tint et à loial ;
Au Leuz bailla sa Provosté (4).
Tuit trois en sunt el bos alé,
Un Cerf truvèrent è chacièrent,
Qant pris l'orent, si l'escurchièrent;

(1) Dans plusieurs manuscrits cette fable et la suivante, sont de suite et sans être séparées.

(2) La Fontaine : *la Génisse, la Chèvre, la Brebis en société avec le lion*, liv. I, fabl. VI.

Phædr., lib. I, fab. 5. *Vacca, Capella, Ovis et Leo.*

Romul. Nil., lib. I, fab. 6, *idem.*

Anon. Nilant., f. 9.

(3) Grand maître de sa maison. La charge de grand-sénéchal fut, dit-on, instituée par Charlemagne, à l'imitation de ce comte du sacré palais des empereurs romains, qu'Honorius appelle *comitem Castrensem sacri Palatii.*

(4) Voyez sur cette dignité la note de la fable LIX.

Le Lox au Bugle demanda (1)
Coment le Cers départira ?
C'est bien, fet-il, à mon Sengnur
Cui nus devuns porter henur.
Li Léons a dit è jurei
Ke tuit sevent par véritéi
Ke la première part aureit
(a) Pur ce que Reiz è Sires esteit ;
Ke l'autre part pur le gaaing,
Il ot esté li tiers compaing (2),
(b) La tierce part ce dit aureit
Car il l'ocist, raisuns esteit ;
E se nus d'eauz deux la preneît (3)
Ses anemis mortex sereit.
Dunc ni osa nus atuchier (4)
Tut lur estut le Cers laissier.

MORALITÉ.

Autresi est n'en dutez mie ;

---

(1) Le loup demanda au bœuf comment l'on diviseroit le cerf.

(2) Le troisième compagnon.

(3) Et si l'un des deux osoit le prendre.

(4) Personne n'y osa toucher, et le cerf entier devint la proie du lion.

Variantes.

(a) Por ce que droiz et rois estoit.

(b) L'autre partie aura ce dist ;
Raison estoit qar il l'ocist.

Se Povres hum prent cumpaignie
A plus Fort humme k'il ne seit,
Jà dou gaaing n'aura espleit (1);
Li Riches volt aveir l'ounur
U li Povres perdra s'amur.
Se lur gaaig deivent partir (2)
Li Riches velt tut retenir.

(1) Profit, avantage *expletio*.
(2) Partager, *partiri*.

FABLE XII.

Dou Lion qui ala chacier od la Chièvre et la Brebis.

Une autre foiz ot li Léuns
El bois od lui plus cumpaignuns ;
La Chièvre et la Berbiz i fu.
Un Cers unt pris è retenu,
En quatre partz, voelent partir (1) ;
Le Lion dist : je voil chosir.
La gregnur pars deit estre meie (2)
Car jeo sui Rois, la Cort l'otreie (3).
(*a*) L'autre r'aurai car g'i corrui,
E la tierce car plus forz sui ;
La quarte ai-jeo si devisée (4)

(1) Partager, diviser, distribuer, *partiri*.
(2) La plus grosse part doit être la mienne.
(3) En convient, me l'accorde, *d'otriare*.
(4) Disposée.

Variantes.

(*a*) L'autre r'aurai car droit en a,
La tierce, car plus fort sera.

(*b*) Que nus ne l'aura sanz mellée (1)
Cil cumpaignun quant il l'oïrent
Tut li laissent, si s'enfoïrent.

MORALITÉ.

Ensi est-il n'en dutez mie;
Mult s'entremet de grant folie
Q'à plus fort de lui s'acumpaigne;
Ni puet faire pas grant gaaigne.

(*b*) Que je l'aurai tot sans mellée.
Autre version.
Nuz ne l'aura sans la mellée.

(1) Combat.

FABLE XIII.

De l'Aigle et de la Corneille (1),

alias

D'un Aigle qui ne sot ovrir l'Escaille.

L'en dist k'uns Aigles vint volant
Juste la mer Peissuns quérant (2) ;
Une Welke (3) truva entière,
Mais ne sot en quele ménière
Peust l'eschale despécier (4),
Kant à son ni dust repérier (5).
Une Cornaille l'encuntra,
Si dist quel li ensègnera

---

(1) Phæd., lib. II, fab. 6. *Aquila*, *cornix*, *et testudo.* Rom. Nil., lib. I, f. 12, *idem.*

(2) Auprès de la mer, pour chercher du poisson.

(3) Mon manuscrit porte une *mole*, *moule*, ainsi que le n° 1830; mais M. 17, M. 18, 7615, et les manuscrits d'Angleterre disent *velque*, *escaille*, *welque*, *welke*, mots qui indiquent une tortue.

(4) Rompre, briser.

(5) Retourner, revenir.

(*a*) Cum l'Escaille purreit uvrir
S'ele au peissun le lais partir (1)
Puis li rova à munt voler
Tant cum plus halt purra munter ;
Qant il sera munté lassus
(*b*) Si laist la Welque chaoir jus (2)
Seur dure terre è seur roschier ,
(*c*) Ensi la purra despècier.
L'Aigle aveit grant désirier
Que le peïssun péust mengier ,
Hault la purta , chéoir la lait.

---

(1) Si l'aigle veut partager le poisson avec elle, puis elle lui dit de s'élever au plus haut qu'elle pourra monter.

(2) De laisser tomber son huître en bas.

Variantes.

(*a*) Coment l'eschale puet ovrir.
(*b*) Si lait la moule chaïr jus.
(*c*) Si la porra bien despecier ;
Li Aigles ot grant desirer
De la velque toute manger.

Autre version.

De la moule qu'il tient mangier,
En halt l'enporte, chaoir la lest.
La Cornaille est en aguest,
Avant ala, del' bec féri,
Si que l'eschale un poi ovri,
Le pessonet tantost menja.

La Corneille fust en agait (1),
Avant ala, le bec uvri,
Fiert l'Eschaille un po l'ovri;
Le Peïssonet dedens menja
L'Eschalle lait, si s'en ala,
Ainz que li Aigles fust revenuz
Ne quel se fust aparcéuz;
Le pertuiset (2) si petit fist
Ke li Aigles ni avenist.

MORALITÉ.

Par ceste fable dou Peissun
(*d*) Munstre l'essanple del' Felun
Ki par agait è par engin
Mescunseille sun bun veisin;
Tel chose li cunseille à faire
(*e*) Dunt cil ne puet à nul chief traire (3);
E qant il sunt onq mielx ensamble;
Par traïsun li tolt è enble
L'aveir que cil a porchacié (4)
Par grant traveil è gaaigné.

(*d*) Nos devons mirer dou félon.
(*e*) Dont il ne porroit à chief traire.

(1) La corneille étoit en embuscade.

(2) Diminutif de *pertuis*, trou, ouverture, formé de *pertusus* participe de *pertundere*.

(3) Mettre à fin, terminer, venir à bout.

(4) Recherché, poursuivi; acquis, gagné.

FABLE XIV.

D'un Corbel qui prist un Fromaiges (1),

alias

Dou Corbel è d'un Werpilz (2).

Ensi avint, è bien puet estre,
Ke par devant une fenestre
Ki en une despense (3) feu (4),
Vola un Corb (5); si a véu

(1) Dans plusieurs manuscrits on trouve *coq* au lieu de *corbel*; dans le n° 7615, cette fable a pour titre : *Ci parole du coc et du gorpil* (Renard de *vulpes*).

(2) La Fontaine, *le Corbeau et le Renard*, liv. I, fab. II.
Phædr., lib. I, fab. 13. *Vulpis et corvus.*
Rom. Nil., lib. I, fab. 13, *idem.*
AEsop., fab. 208; et Horat., lib. I, epist. 17.
Anon. Nil., f. XV.
Vincent. Bellov.
Dans le roman du Renard.

(3) *Despense*, office où l'on serre le manger et les provisions.

(4) Fut.

(5) Descendit un corbeau.

Furmaiges (1) qui dedens esteient,
E séur une cloie giseient (2),
(a) L'un en a pris si s'en reva.
Un Vorpilx (3) vint, si l'encuntra (4),
Dou fourmage ot grant désirier (5)
Que il en puist sa part mengier ;
Par engin volra essaier (6)
Se le Corb purra engingnier (7).
Ha ! Diex Sire, fet (8) li Gorpix,
Cum est or cist oisiaus gentix,
U (9) munde n'a si bel oisel (10),

---

(1) Des fromages.

(2) Qui étoient rangés sous une claie ; après en avoir pris un, il s'en alla.

(3) Un renard.

(4) Qui le rencontra.

(5) Desir, envie d'en pouvoir manger sa part.

(6) Par ruse il voudra (veut) essayer.

(7) Tromper, subtiliser, *ingignere*.

(8) Dit le renard.

(9) *Où*, au, *ad*.

(10) Prononcez *oiseau*.

Variantes.

(a) Un en a pris, à tot s'en va,
Un Houpix vint qui l'espia.

(*b*) Unc de mes elx ne vi si bel (1)
Fust tieus (2) ses chans cum est ses cors
Il vauroit mix que nul fins ors (3) ;
Li Corb s'oï (4) si bien looer
Q'en tut le munde n'ot sun per (5)
Purpensez s'est (6) qu'il cantera ;
Pur canter sun los (7) ne perdra,
Son bec uvri, si cummenca,
Li furmaiges li escapa (8);
A la terre l'estut chéir (9)
E li Houpix le vet saisir,
Puis n'ot-il cure de sun chant (10)

(*b*) En ma vie ne vi tant bel
C'il éust son chant com son cors
Il vaudroit moult miex que fins ors.

(1) Jamais mes yeux n'en virent un plus beau.

(2) Tel, pareil, semblable, *talis*.

(3) Il vaudroit mieux, il seroit plus précieux que l'or fin.

(4) S'entendit.

(5) Pareil, *parilis*.

(6) Il réfléchit, et pensa qu'il devoit chanter.

(7) Ce mot qui signifie louange, réputation, *laus*, est employé pour désigner le fromage qu'il avoit volé.

(8) Échappa.

(9) Le laissa tomber, de *cadere*.

(10) Il n'eut plus besoin de connoître le chant du corbeau, après qu'il se fut saisi du fromage.

Car del fourmage ot sun talent.

MORALITÉ.

Cis example est des orgueillox
Ki de grant pris sunt desirrox ;
Par lusenger è par mentir (1),
Les puet-um bien a gré servir.
Le lur despendent (2) folement
Pur fause loange de la gent.

(1) Par tromperie et par mensonge.
(2) Leur bien, leur avoir dépensent.

FABLE XV.

D'un Lions qui malades fu (1).

Dou Léons cunte li escriz
Ki deffaiz (2) ert et enveilliz ;
Malades jut mult lungement
Del' relever ni ot noient (3).
Tutes les Bestes s'assanblèrent,
Pur li véoir, à Curt alèrent.
Li plusur sunt pur lui dolant
(*a*) E à aucuns n'en chaut noiant (4),

(1) La Fontaine. *Le Lion devenu vieux*, liv. III, fabl. XIV.
AEsop., editio Robert. Steph., 1529, p. 48.
Phædr., lib. I, fab. 21. *Leo senex, Aper, Taurus et Asinus.*
Romul. Nil., lib. I, f. 14. *idem.*
Anon. Nil., f. 16.
Vincent. Bellovac.

(2) *Defez, defreiz, defroiz, frailes.*

(3) Il n'y avoit plus d'espérance de le guérir.

(4) Mais au plus grand nombre, l'état du lion étoit fort indifférent.

Variantes.

(*a*) As aquans n'en chalut niant,
Et tex jà qui i vait por don.

E tiex ja i vunt pur dun (1)
A la devise dou Lion.
E saveir voelent li plusur
(b) S'en lui a maiz point de retur :
Li Tors (2) de ses cornes le bute,
E li Asnes qui pas nel' dute
De sun pié le fiert seur le pis (3) ;
D'altre part i vint li Golpis (4),
As dens le mort par les oroilles.
Dist li Léons, or voi mervoilles,
Bien me suvient k'en mun aé (5)
Qant junes fu et en santé,
Que tutes Bestes me dutoient (6)
E cume Seignur m'aoroient (7) ;

(b) S'il a en lui mais nul retor :
Li Bués de ses cornes le boute,
Et li Engniaus qui pas n'el doute,
Sor son vis monte et sor son piz
Et sor li pissa li Goupiz.

(1) Tel y vient pour obéir aux ordres du lion, mais la plupart pour s'instruire s'il y a encore espoir de le conserver.

(2) Le taureau, *taurus*, le frappe de ses cornes.

(3) Poitrine, estomac, *pectus*.

(4) Le renard, *vulpes*.

(5) Temps, *ævum*.

(6) Craignoient.

(7) M'honoroient.

Qant ère iriez mult se crémeient (1)
Seur tute rien trop me duteient (2).
Or me veient mult affébloié,
Mult defulei et avillié,
Mult me semble gregnur vilté (3)
De cex ki furent mi privé,
A ki jeo fiz honur è bien.
Ki ne membre de nulle rien (4)
Que des autres ki ge méfis.
Li nun-poissanz a po d'amis.

MORALITÉ.

Par méismes ceste resun
Prenuns essanple dou Liun;
Quicunques chiet en nun poeir (5)
(c) S'il pert se force et sun aveir
Mult le tiennent à grant vilté
Neis li plusur qui l'unt amé.

(c) Tuit le tiennent à non-chaloir.

(1) Dès que je paroissois avoir de la colère, elles avoient peur, elles trembloient.

(2) Me redoutoient sur toutes choses.

(3) C'est une grande honte que ceux qui furent mes compagnons.

(4) Qu'ils ne se ressouviennent d'autre chose.

(5) Celui qui perd son rang, ses dignités, sa fortune.

FABLE XVI.

D'un riche Hume qui nurrisseit un Chiennet (1).

D'un Hum riche truvuns escrit
Qu'il nurrisseit un Chien petit ;
Suventes feis od li jua
E uns siens Asnes l'esgarda.
En sun curaige entendeit bien (2)
Ke tuit li autre aiment le Kien
(*a*) Pur le Segnur ki tant l'ameit,
E avoec lui s'esbanoieit (3).

(1) La Fontaine, *l'Ane et le petit Chien*, liv. IV, f, 5.
AEsop, f. 216.
Phædr. append. Burm., fab. X.
Romul. Nil., lib. , f. 15. *Asinus Domino blandiens.*
Anon. Nil., fab. 17.
Vincent. Bellovac.

(2) Dans sa pensée il voyoit bien que tout le monde caressoit le petit chien par l'amitié que lui portoit le maître de la maison.

(3) S'amusoit, se réjouissoit.

Variantes.

(*a*) Pur lur segnur qu'il nurrisseit,
Et qui o lui se deduiseit.

Souz son mantel le fist mucier (1)
Sel' fist les autres abaier ;
Dunc s'est li Asnes purpenseiz
Ke melx dou Chien vaut-il asseiz
E de biauté è de grandor;
Melx saureit-il à son Sengnor
Joer ke li Chienés petiz,
E melx sereit oïs ses criz ;
Miex le saureit des piez férir (2)
E miauz saureit sus li sailir (3).
Pur fol se tient k'à lui ne vet
E k'à sa voiz ne crie è bret
Cum feit li Chiens seur son Seignur.
Ensi avint ke par un jur
S'aleit li Sires déduisant (4),
(*b*) E au petit Chiennet juant ;
Nel' pot li Asnes plus sufrir,
Vers sun Seingnur prist à venir,
Seur lui commance à rechaner (5)
Ke tut le fet espoenter,
Des piez le fiert, suz lui sailli

(*b*) Tint le Chienet, s'ala juant.

(1) Cacher, couvrir, *amicire*, et le fit aboyer aux autres.
(2) Frapper, *ferire*.
(3) Sauter, monter, *salire*.
(4) S'amusant, se promenant.
(5) Braire.

Si k'à la terre l'abati,
(c) Par un petit ne l'eu grevei (1)
Se li Sires n'éust criei,
Harou, harou (2), hé aidiez moi !
Si humme i saillent à desroi (3).
Chascun tient u mace u bastun,
L'Asne fièrent (4) tuit envirun
A grant martire è à dolur,
Polrent rescorre lor seignur.
(d) Deci que l'Asnes unt tant batu
Que il l'unt laissié tuit estendu
A grant peine vint en s'estable.

MORALITÉ.

Saveir devuns par ceste fable
La ménière de meinte gent,
(e) Mult le puet-on véoir suvent
K'il tant se voelent enhaucier (5)

(c) Pur poï que il ne la tuei.
(d) Ausi ont li asnes tant batu.
(e) Moult bien poeiz veoir sovent.

(1) Peu s'en fallut qu'il ne le blessât.
(2) Au secours, au secours.
(3) Confusément, en désordre, à la hâte.
(4) Frappent, battent, du verbe *ferir*.
(5) Élever.

Et en tel liu appareillier
Ke n'afiert pas (1) à lur curage,
En-seur-que-tut à lur parage (2)
K'à mains (3) en est si avenu
Cum à l'Asne qui fu batu.

(1) Qui ne convient pas.
(2) Et sur-tout à leur éducation, leur manière de vivre.
(3) Plusieurs.

FABLE XVII.

D'une Soris qui défoula un Lion (1).

D'un Léon dist qui se dormeit
En un buschage ù il esteit;
Entur lui se vunt desduisant (2)
(*a*) Suris petitetes è grant.
L'une corrut, ne s'en garda (3),
Sur le Léon si l'esveilla;
Li Lyons fu mult curreciez
Prist la Suriz tant fu iriez (4),

(1) La Fontaine, liv. I, fab. XI, *Le Lion et le Rat.*
AEsop., f. 221.
Phædr. append. Burm., fab. 4, *Leo et Mus.*
Romul. Nil., lib. I, f. 16. *Leo et Mus.*
Anon. Nil., fab. 18.

Clément Marot a traduit cette fable dans l'épître à son ami Lyon.

(2) Jouant, s'amusant.

(3) Et sans y prendre garde, elle monta sur le lion qu'elle éveilla.

(4) Faché, en colère, *iratus.*

Variantes.

(*a*) Soris petitetes joant.

De li voleit faire justise ;
El respoundist k'en nule guise (1)
A escient ne l'aveit fait,
E li Liuns à-tant l'a lait.
Petite Honur, ce dist, areit
De la Suris s'il l'ocieit.
Guières de tens ne demoura
(b) K'uns Huns, ce dist, appareilla
Une fosse croese dedenz.
La nuit fut pris li Lions enz,
Grant paor a k'um ne l'ocie,
Dedenz la fosse brait è crie.
La Soriz vait o cri tut dreit (2),
Maiz ne saveit ke ce esteit
Cil k'où bois l'aveit esveillié.
(c) Qant Lions vit si engigné
Demanda li qui l'ot là mis,
E cil respunt k'il ère pris,
Osciz sera à grant dulor ;
Dist la Suris, n'aïez poor,

(b) Que li Leons s'enprisona
En une fosse qu'uns hom faite a.
(c) Qant el le voit si ensèignié.

(1) Elle lui répondit ingénument qu'elle ne l'avoit pas fait à dessein ; le lion radouci lui rendit la liberté.

(2) *Aller o cri*, porter du secours du côté où l'on entendoit crier ; le vassal étoit obligé de crier lorsqu'il s'apercevoit d'un vol, d'un assassinat ou de tel autre crime, afin

Or vus rendrai le guerredun (1)
Qant à mei féistes le pardun,
Qant à mes piez vus ai marchié.
Gratez la terre à vustre pié
Tant que ferme vus i puissiez ;
E puis à-munt bien vus sachiez (2).
Ensi purrez ça forz issir,
E je ferai od moi venir
Autres Suriz pur mei aidier
As cordes k'ici sunt trenchier ;
E as roiseus qui sunt tenduz,
Ne serez mie retenuz.
L'ensengnement à la Soriz (3)
Fist li Lions, si fu gariz
E de la fosse est eschapez,

---

qu'on vînt au secours et qu'on arrêtat le criminel. Lorsque ce dernier parvenoit à s'évader, et que la *huée* (le cri), avoit été faite, tout le village étoit mis à l'amende, ou soumis à une peine plus forte; celui qui avoit entendu le cri, étoit obligé de le répéter; et si, l'ayant entendu, il n'étoit pas sorti de chez lui pour porter secours, il répondoit du criminel jusqu'a ce que celui-ci fût arrêté. Voy. Gloss. de Langue Romane, au mot *Harauder.*

(1) La récompense, le salaire.

(2) Et tenez-vous bien droit, afin que le filet soit tendu.

(3) Le lion suivit le conseil de la souris et s'en trouva bien.

Là li valu humilitez (1).

MORALITÉ.

Par ceste fable nus assoume (2)
K' exanple i preingnent li Riche Houme
Qui seur les Povres unt pooir ;
Si lur meffunt par nun savoir ;
K'il en aient bune merci ,
A venir lur puet autresi (3)
Ke cil li puet aveir mestier
E miauz li saura cunseiller
(d) Au besong s'il est entrepris
Que li meaudres (4) de ses amis.

(a) A son besoing s'il est sorpris.

(1) Ce mot signifioit bonté , grandeur d'ame.
(2) Montrons , invitons.
(3) Il peut leur en arriver autant.
(4) Meilleur.

FABLE XVIII.

De l'Arondelle et des Oiseax,

alias

De l'Aronde qui voleit les lins mengier (1).

(*a*) Par viel essample escrit truvuns
Quant lin sema li primiers Huns
Dou lin sema pur plus aveir.
L'Arunde fu de grant saveir (2),
Bien s'aparçut ke par le lin

---

(1) La Fontaine, *L'Hirondelle et les petits Oiseaux*, liv. I, fab. VIII.

AEsop., fab. 290.

Phædr. append. Burm., fab. 12.

Romul. Nilant., lib. I, fab. 17, *Aves et Hirundo.*

Anon. Nil., fab. 20.

(2) L'hirondelle avoit beaucoup d'expérience.

Variantes.

(*a*) Par example en escrit truis
Qant on séma primiers linuis (1)
Et volt de lin le preu avoir.

(1) *Linuis*, linière, terre à lin.

Serunt Oisel mis à lur fin ;
Dou lin puet-hum la reiz lacier (1)
Dunt-hum les puet tus damagier.
Tuz les Oisiaus fist assanbler,
Si lur vuleit conssel douner
K'il alassent les lins mengier ;
K'il ne puissent fructéfier (2).
Li plusur nel' volrent fère,
(*b*) Au Seméour i vunt retraire (3)
Le cunseil que lur ot duné.
Quant l'Arunde l'ot escuté,
De ses parens fist assamblée
Od les meillurs de sa lingnée (4) ;
Si lor a ceste œvre cuntée
Cum il l'aveient encusée,
E r'aviliée et desturbée (5).
(*c*) Puis s'est au Vilain acordée
K'en sa maisun sufri sun ni ;
Là furent si Oisel nurri,

(*b*) Au seihnor alirent retraire.

(*c*) Si s'est au vilein apaiée.

(1) C'est avec le lin qu'on fabrique les rets avec lesquels on prend les oiseaux.

(2) Mûrir, *fructum ferre*.

(3) Raconter, retracer, rapporter, *retrahere*.

(4) Avec les plus sages de sa famille ; de *linea*, *lignum*.

(5) Et avilie et mis empêchement à ses vues.

Et el dona à sun lin pès,
Jà par nus d'eulz ne perdra mès.
Cil (1) fist dou lin engins plusurs
Dont prist Oissiax grans è menurs;
Lors n'eussent pas cest mal éu
S'il eussent bun cunseil creu.

MORALITÉ.

Ceste semblaunce (2) est assez veire,
Kant Fols ne veut le Saige creire
(*d*) Ki bien li set cunseil duner,
E de sun mal le vieut garder;
Se demages l'en deit venir (3)
Lors est trop tart dou repentir.

(*d*) Qui bon conseil li veut doner
Et d'essoine le veut garder.

(1) Le vilain, le paysan,

(2) Ressemblance, similitude, *similitudo*.

(3) Le regret vient trop tard, lorsque la sottise est faite et que la faute est commise.

FABLE XIX.

D'un Gresillon è d'un Fromi (1).

D'un Gresillon dist la ménière
Qui dusqu'à une fromiére (2)
El tans d'yvers esteit alez,
Par aventure enz (3) est entrez;
La viande demanda et quist,
Car n'en aveit nient (4) ce dist
(a) En sa mesun, n'en sun recet (5).
Dist la Formiz, k'as-tu dunc fet
Kant tu déusses gaaingnier (6)

(1) Cette fable est aussi intitulée dans le man. M, n° 17, *dou Criquet et de la Fromi*, et dans le n° 7615, *D'un Cucu et d'un Formiz*, et dans d'autres *de un Crisnon*.

La Fontaine. *La Cigale et la Fourmi*, liv. I, ch. I.
AEsop., fab. 134.
Phædr. append. Burm., fab. 28.
Romul. Nil, lib. 4, f, 45, *Formica et Cicada.*
Anon. Nil., fab. 56.

(2) Fourmilière.
(3) Dedans, intérieurement, *intùs.*
(4) Point, aucunement.
(5) Loge, cachette, cabane.
(6) Recueillir, profiter.

(*b*) En mois d'aoust è purchacier.
Je chantai, feit-il, è déduiz (1).
Les autres Bestes, mais ne truiz
K'il me voille guerreduner,
Pur ce m'estuet ensi aler;
Dist la Fromiz, or chante à mei,
Par cele fei que jeo te dei;
Melx fust que tu te purchacasses
En mois d'aoust è gaaignasses,
Ke venisses de freit murant
A mun wuis viande querant,
Pur coi te dunrai-je à mengier (2)
(*c*) Qant tu ne me pués mais aidier.

MORALITÉ.

Pur ce deffent que nus ne vive

---

(1) Je chantois, dit-elle, et procurois du plaisir aux autres bêtes; et je n'en trouve pas une maintenant qui veuille me récompenser, c'est ce qui me procure le plaisir de vous voir.

(2) Pourquoi te donnerois-je à manger, puisque tu ne peux m'être utile en rien?

Variantes.

(*a*) En se maison n'a nul rechet
Pour che plus demourer ni puet.
(*b*) Et en aoust toi pourchacier.
(*c*) Quant tu a moi ne puez aidier.

En nun-caloir ne en widive (1)
Selunc ce que chascuns deit faire
Se doit pener de bien atraire.
Plus est chiers cil qi a quoi prendre (2)
Que s'a l'autrui l'estuet atendre.

---

(1) Dans l'indolence, la nonchalance, la paresse et l'oisiveté.

(2) Celui qui travaille et qui fait des économies est bien autrement estimable, que le paresseux qui se repose sur les autres du soin de le faire vivre.

On voit que, dès le temps de Marie, on prétendoit que la nature avoit accordé à la fourmi une sorte de prudence ou plutôt d'instinct, qui consistoit à faire des provisions pour se nourrir pendant l'hiver. Cette opinion, suivie par la Fontaine et généralement reçue, est démentie par les observations modernes.

FABLE XX.

D'une Corneille et d'une Oeille,

alias

D'une Cornaille qui s'asist seur une Berbix (1)

Ensi avint k'une Cornaille
S'asist seur le dos d'une Oaille ;
Dou bec l'ad féri durement (2),
Sa leine li oste asprement.
La Berbiz li a dist pur-coi
Chevausche-tu einsi sor moi,
Or te remuet si feras bien ;
Siete une pièce seur ce Chien (3),
Si fai à lui si cum à mei.
Dist la Cornelle, par ma fei

(1) Phædr. append. Burm., fab. 27.
Anon. Nilant., fab 55, *Ovis et Cornix.*
Vincent. Bellov.

(2) Certaine corneille se posa sur le dos d'une grasse brebis et la frappoit si fortement, qu'avec son bec elle lui enlevoit sa laine à flocons.

(3) Assieds-toi un moment sur ce chien.

Ne t'estuest pas traveillier (1)
(a) De mei apanre n'enseignier,
Jeo suis piéça tute enssengniée (2),
(b) Tant fu-jeo sage et bien vesiée;
Bien sai seur cui jeo dois séoir
E à séur puiz remenoir (3).

MORALITÉ.

Pur ce nus munstre par respit (4)
Ke ce est voirs que li Sages Hum dit,
Par grant essample et par reproiche
Bien seit Chaz cui barbes il loiche (5)
Bien s'aparçoit li véziiez
Lesquiex il puet aveir souz piez.

(1) Ne prends souci, ne t'inquiète pas du soin.
(2) Il y a long-temps que j'ai fait mon éducation.
(3) Et en sûreté demeurer.
(5) Proverbe, sentence.
(4) Lèche.

Variantes.

(a) Que tu me doies ensengnier.
(b) Tant sui je sage et bien lettrée.

FABLE XXI.

De l'Omme qui vit parler deus Cers ensanle (1).

Uns riches Huns chevaucheit jà
Parmi un champ, si esgarda
Que dui Cers ansamble parleient
Et estreitement cunseilleient (2),
Cum s'il fuissent entre grant gent ;
(a) Vers eas turna hastivement.
Demanda lor pur quel mestier (3)
Il vuleient si cunseillier,
Qant nul Hume prèz d'ax n'aveit,
Ne nus lor parole n'oeit.
Li uns respundit au Seignor
Que il n'aveient nule poor,
Avis lor sembleit vézieure (4)

(1) Legrand d'Aussy, in-8°, *Fabliaux*, tom. IV, pag. 192.

(2) Et racontoient à voix basse, comme s'ils avoient été au milieu de beaucoup de monde.

(3) Il leur demanda par quelle raison ils se parloient à l'oreille.

(4) Tromperie, subtilité.

Qu' il parloient en tele mesure.

MORALITÉ.

Ce funt suvent li nun-sachant,
De tele chose funt samblant,
(*b*) Pur autre gent seurvézier (1),
Qui ne lor puèt aveir mestier.

---

(1) Tromper, surprendre, sans que cela ait un but utile.

Variantes.

(*a*) Vers eus s'en va délivrement.
(*b*) Por autre gent faire muser.

FABLE XXII.

Li parlemens des Oiseax por faire Roi (1);

alias

Des Oisiaus è du Cucu.

(*a*) Des Oiseax di qui s'assanblèrent
A Pallement (2), si esgardèrent
K'entre eax déussent aveir Rei,

---

(1) La Fontaine, *le Renard, le Singe et les Animaux*, liv. VI, fab. VI.

AEsop. fab. 29 et 53.

La source de cet apologue, si souvent imité, se trouve au IV^e^ livre des rois, ch. 14, v. 9.

Le Grand d'Aussy, *Fabliaux*, tom. IV, p. 217, in-8°.

(2) *S'asanblerent à Pallement*; c'est-à-dire en réunion des premiers membres de l'état. Les assemblées du parlement ainsi nommées, parce qu'on y traitoit des affaires de l'état et non des procès des particuliers (ces derniers s'appeloient *parlouers, parloirs*), datent du VI^e^ siècle. Les parlements étoient ambulatoires; ils se composoient des évêques, des grands officiers de la couronne, des ducs, des comtes et des barons. Ces assemblées se tenoient au mois de mars; elles

Variantes.

(*a*) Li oisel, ce dit, s'assamblerent.

Qui guverna par dreite fei.
Chacuns duta de mesprisun (1)
A faire cele électiun,
(*b*) En esteient trestuit esbaï,

(*b*) Kes garandist en bone foi.
(*b*) Tuit en estoient molt esbahi.

furent abolies par les maires du Palais, et ensuite restituées par Pepin-le-gros, père de Charles Martel, et aïeul de Pepin-le-bref. Les grands vassaux avoient le pouvoir de créer, dans l'étendue de leurs domaines, des parlements qui jugeoient en dernier ressort; ils se nommoient *placita*, dont on a fait *plaits*, et quelques fois *synodes*, pour exprimer une assemblée de la noblesse et du clergé. Ce ne fut que sous le règne de Louis IX, que l'on commença à pouvoir rappeler des jugements des hauts barons, qui, à cette époque, tués ou ruinés par les croisades, et trop foibles pour s'y opposer, ne pouvoient l'empêcher; car auparavant nos rois n'étoient pas assez puissants pour cela. Enfin, sous Philippe IV, dit le bel, petit-fils de Louis IX, les assemblées connues sous le nom de *parloirs le roi et aux bourgeois*, qui traitoient des affaires particulières, furent en quelque sorte réunies aux *plaits*, et formèrent les états-généraux. Ce fut le 27 mars 1302, que pour la première fois le tiers-état y fut appelé, et que dès-lors le parlement devint sédentaire à Paris; mais ses assemblées ne commencèrent à être fixées et continuées qu'en 1388 sous la minorité de Charles VI, époque à laquelle l'entrée au parlement fut interdite aux abbés et aux prieurs, qui auparavant, y avoient voix délibérative.

(1) Chacun craignit de se tromper en procédant à cette élection.

Quant du Coucou oïent le cri ;
Ne sorrent quex Oisiaus ce fu
Mais qu'en tuz tens diseit Coucu ;
Munt le pot-um de luing oïr
Qar tut le bois fet retentir.
Lors tuit diseient an lor jargun (1)
Et affermeient par lor resun
Que cil oisax qui si canteit
E si grant noise demeneit (2),
Bien déust estre Rois è Sire
Pur guverner un grant Empire.
S'il ert si prex è si vaillans
En ses œvres cum en ses chans
A Seignur lo volrunt aveir ;
(c) Mais il vuelent primes saveir (3)
Sun estre et sun cuntenemant.
Pur ce dient communaumant
Ki deit aler en lur messaige ;
La Mazange qui mult est saige,
Apercevans è vesiée (4),

(c) Lors primes volroient bien savoir.

(1) Dans leurs chants divers.

(2) Et qui faisoit un tel bruit.

(3) Mais au préalable, ils désirent connoître sa tournure et sa manière de vivre.

(4) Fine et rusée.

Unt deci à lui anvoiée.
La Masenge vola tut dreit
Jusqu'à l'arbre ù cil esteit,
Munt s'esteit près de lui assise,
Si l'esgarda par grant cointise (1).
Ne li plust gaires sa menière,
Qar il faiseit malveise chière :
Ancor vorra plus halt munter,
Sun curaige viaut espruver.
(*d*) Sor une branque halt s'est mise,
Desor sun dos s'est puis assise ;
Unques li Cucus most ne dist,
Ne pojor sanlant ne li fist (2).
Arrière s'an vait la Mazange,
Le Coucu laidist è blestange (3),
Jà de lui ne ferunt Seingnur.
Aus altres a dit la deshennur

(*d*) Sur une branche en halt sailli,
De sor son dos li est melti (muelti).

(1) Elle l'examina avec beaucoup d'attention, et fut loin d'être satisfaite, car le coucou avoit l'air tout-à-fait désagréable.

(2) N'y fit pas la moindre attention.

(3) Méprise et se mocque du coucou.

E la hunte ke li fist grant,
(e) Ainz ne l'en fist pejor samblant ;
S'uns granz oisiaus li meffaseit,
Mauvaissement s'en vanjereit,
Qant il à li ne s'osa panre
(f) Qui ert de tuz oisiax le mendre.
Eslisent tel qui seit vaillanz,
Preuz, è saiges, è amprenanz (1) ;
Roiz deit estre moult dréturiers (2),
En justice roides è fiers (3).
A cel consoil se sunt tenu,
Si unt esgardé et véu
Que de l'Aigles ferunt lur roi,
(g) Si vus an dirai le purcoi.
Li Aigles a bele grandour,
Si ert asseiz de grant valour ;
Moult est saiges et atrempez,
Qant d'une foiz est saoulez

(e) Ainz n'en monstra pojor semblant.
(f) Qar des Oisiaus est-il le mendre.
(g) Si vos sai bien dire porcoi.

(1) Entreprenant, courageux.
(2) Intègre, il ne doit jamais composer avec ses devoirs.
(3) Ferme, sévère, *firmus*.

(*h*) Bien puet regéuner (1) après
Jà de proie n'iert trop engrès (2).
Prince se deit mie reposer,
E ne deit-mie tuz-jurs pener,
Lui ne sun rengne travelher
Ne la povre gent essiller.

MORALITÉ.

Ensi l'unt fait cum jeo vus di.
Par cest essanple mustre ci
K'um ne deit pas faire seignur
(*i*) De mauvais, ne de gengléur (3)
U il n'a se parole nun;

(*h*) Bien repeut geuner après
Qu'il n'est de proie par trop engrès
Princes ne se doit reposer,
De bien faire se doit pener,
Ensi ont fait com ge vos di
De l'aigles roy par lor merci.

(*i*) Du mavais homme gengléor.

(1) Garder le jeûne.

(2) Avide, désireux, *ingruens*.

(3) Bavard, babillard, homme qui veut en faire accroire *ioculator*.

(*k*) Tel se fait nobles par tençun (1),
E velt menacier è parler
(*l*) Qui moult petit est à douter (2).

(*k*) Tex se nobloie par tençon.
(*l*) Qui moult fait pou à redouter.

(1) Surprise, tromperie, supercherie.
(2) Qui peu est à craindre, à redouter, *dubitare*.

FABLE XXIII.

Dou Fevres qui fist une Caingnie (1).

Uns Fevres (2) fist une cuigniée
Dure, et tranchant, et bien forgiée;
Mais ne s'en pooit pas aidier (3),
(*a*) Ne nule rien de li trenchier
Desci qu'ele fust enmanchiée,
E d'aucun Fust apareilliée.
Au Bois ala pur demender

(1) La Fontaine, livre XII, fable XVI, *la Forêt et le Bûcheron.*

Phædr., lib. V, fab. 16, de securi et manubrio.

In appendice ad Phædrum; fab. V, p. 98, edit. Barbou; et Burm., fab. 5, *Homo et Arbores.*

Romul. Nilant., lib. 3, fab. 33, *idem.*

Anon. Nil., fab. 44.

(2) Serrurrier, taillandier, maréchal ferrant, ouvrier en fer, artisan, *faber.*

(3) Il ne s'en pouvoit pas servir jusqu'à ce qu'elle fût pourvue d'un manche.

Variantes.

(*a*) Ne de lui ne pot riens trenchier.

A chascun Fust (1) k'il pot trover
Auquel il li loent entendre,
Douquel il péust Menche prendre.
E quant ensanle orent parlé,
Communalment li unt loé
Que il preingne la noire Espigne (2),
Que neis (3) l'escorche et la racine,
(*b*) Est mult très-fors à dépicier,
De li l'a puet bien enmenchier.
Li Fevres ad lor cunseil creu,
Car il ne l'unt mie deceu;
De l'Espine a le Menche priz
Si l'a en la Cuingnée assiz,
A méismes cele Cuigniée
A puis l'Espigne detrenchiée;
Mau-guerredon l'en a rendu (4)
Qui de li ot sun Menche éu.

MORALITÉ.

Tut autresi est du Malvès,
Du Felun Humme et de l'Engrès;

(*b*) En est moult dure à despécier.

(1) Arbre, morceau de bois, *fustis*.
(2) L'épinier noir.
(3) De même.
(4) Mauvais service lui a rendu.

Qant un Preudons les met avant,
E par lui est riche et manant (1),
(c) Se il puet melx faire de lui
Tuz-jurs li funt hunte et anui,
A celui funt-il tot le pis,
(d) Qui plus les a au dessuz mis.

(c) S'il le sorpvéent mielz de li,
Honte li fera et anui.

(d) Qu'il si l'a au descure mis.

(1) Homme qui ayant le droit de cité est non mainmortable.

FABLE XXIV.

Dou Vilain qui prist un Folet (1),

alias

Des troiz Oremenz. alias *Du Vileins et de sa Fame.*

D'un Vilein cunte qui prist jà
Un Folet que lunges (2) gaita ;
Cil li douna troiz Ouremenz (3)
Pur ce qu'il n'el' monstrast as genz.
Li Vileins est joianz è liez (4),
Qant à sa fame est repairiez (5)
Deuz Oremens il li dona,
(*a*) L'uns en retint, pas nel' garda.

---

(1) La Fontaine, *les Souhaits*, liv. VII, fab. 6.
C'est le fonds d'un ancien conte arabe.
Le Grand d'Aussy, *Fabliaux*, in-8°, tom. IV, p. 227.
Perrault en a fait usage dans le conte de *l'Aune de Boudin*.
(1) Pendant long-temps.
(2) Souhaits.
(3) Gai et content.
(4) Retourna.

Variantes.

(*a*) J'en tuit qui preu ne garde.

Einsi furent bien lungement
Que il ne firent nul Orement,
(*b*) Dusqu'à un jur què il esteient
A un mengier ù il aveient
D'une Berbiz l'eschine et l'os,
Dont la moolle pareit defors (1).
La Fame en ot grant désirrier,
Volentiers en volsist mengier
Maiz ne la pooit prendre as meins ;
Lors a ouré (2) que li Vileins
Eust tel bec cume li pléreit,
(*c*) E cum li Huitecox (3) aveit.
Ensi avint cume ele ora,
E li Vilains s'en merveilla (4);
S'a orei q'envoiés li fust
E que son vis (5) meisme r'éust.

(*b*) Dusqu'à un jor que il avoient
A un mengier là où séoient.
Autre version.
Sis au moustier ou se jouoient.

(*c*) Comme li widecos tenoit.

(1) Dont le moëlle paroissoit au-dessus.

(2) Souhaité, desiré, *d'orare*.

(3) Ou *witecoc*, sorte de grosse bécasse.

(4) Le mari surpris et indigné du procédé de sa femme demanda qu'elle fût punie de la même manière. Son souhait fut exaucé.

(5) Visage, *visus*.

Deus Oremanz unt jà perduz
(*d*) Que nus n'en est à bien venuz.

MORALITÉ.

A plusurs est mal avenu
Suvente fois unt si perdu,
Qui trop creient autrui parole
Qui tus les deçoit è afole (1).
Li Folx quide du Véaiiez
(*e*) E que par lui seit cunseilliez,
Mais il avient bien k'il i faut,
Car celui ne chaut cum il aut (2).

(*d*) Que nuz n'en est bien avenus.
(*e*) Que il le veille avoir conseillé
Si com soi meismes, et il faut,
Qar tant ne sait, et tant ne vaut.

(1) Et leur porte préjudice.
(2) Il lui importe peu de ce qui en arrive.

FABLE XXV.

Dou Vilain qui prieit tant soulement pur sa mainie.

alias

De la Proière as Vileinz (1).

Uns Vileins ala au Munstier (2)
Suventes feiz pur Diex preier.
A Dieu requist qu'il li aidast
E que sa fame cunseillast,
E ses anfanz è nului plus ;
Ceste proière aveit en us (3)
(*a*) Suvent le dist à si hault cri (4)

(1) Le Grand d'Aussy, *Fabliaux*, in-8°, tom. IV, p. 247.
(2) Église, paroisse, monastère, *monasterium*.
(3) Cette prière avoit en usage, en coutume, *usus*.
(4) Il la répétoit si souvent et à si haute voix.

Variantes.

(*a*) Sovent disoit à si halt cri
C'un autre home bien l'entendi;
Donc li respont hastivement.

Que uns autres Vileins l'oï ;
Si li respunt isnelement (1),
Te maudie Dex omnipotent (2)
Ta fame è tes enfanz petiz,
E nus autres ne seit maudiz.

MORALITÉ.

Par cest example voil retraire (3)
(*b*) Que tel proière doit-hum faire
Qui à la gent ne seit nuisable,
E qui à Deus seit acceptable.

(*b*) Chascun doit tele proière faire.

(1) Sur-le-champ, vivement, *igniter.*

(2) *Dex omnipotent*, Dieu tout-puissant ; *Deus omnipotens.*

(3) Retracer, raconter, *retrahere.*

FABLE XXVI.

D'un Estanc plain de Reines,

alias

Des Reinoilles (1).

Jadis avint q'en un estanc
Entur les rives et ou fanc (2),
Ot de Raines grant cumpaignies
Qui de lunc-tens i sunt nurries.

(1) La Fontaine, liv. III, fab. IV. *les Grenouilles qui demandent un Roi.*

AEsop., fab. 170.

Phædr., lib. I, fab. 2. *Ranæ Regem postulantes.*

Romul. Nil., lib. II, fab. 18.

Anon. Nil., fab. 21.

Cette fable se trouve aussi dans le roman du Renard, d'abord composé en françois, par Pierre de St.-Cloud, trouverre du XII^e^ siècle. Depuis il a été traduit en allemand, ensuite retraduit et donné en françois comme un ouvrage germanique. Voy. *Notices des manuscrits*, tom. V, p. 294 et suiv. *Catal. de la Vallière*, tom. II, p. 191.

Glossaire de la langue rom., tom. II, p. 768.

Le Grand, *Fabl.* in-8°, tom. I, p. 392.

(2) Dans les endroits fangeux.

Là desdengnèrent arester (1),
A la terre volrent aler.
A la Destinée crièrent
Suventes feiz li demendèrent,
Que Roi lur déust envéier
(a) Qe d'autre cose n'unt mestier (2).
Qant maintes foiz orent proié,
La Destinée a envéié
Enmi cele eaue un Trunc de jor,
Dont eles orent grant paor.
(b) Cele qui près dou Trunc esteit
Quant vit ke ne se removeit (3),
Ses cunpaignes a apelées
Si sunt ensanble au Trunc alées ;
Puis le saluent come Rei
E chascune li promet fei (4).

(1) Elles ne vouloient plus demeurer.

(2) Qu'elles n'ont besoin d'autre chose.

(3) Une grenouille qui se tenoit près du tronc s'apperçevant qu'il ne se remuoit pas appela ses compagnes.

(4) *Promettre foi*, le poëte a supprimé le mot *hommage* qui presque toujours lui étoit réuni. C'étoit la soumission que le vassal faisoit au seigneur du fief dont il relevoit, pour

Variantes.

(a) Car d'autre rien n'orent mestier.

(b) Cele qui près del tronc estuit,
Quant ele vit que il ne se muit.

Tutes le tienent pur Sengnour,
Si li portent mult grant honour.
E quant li Truns ne se remut,
Celes virent bien que il s'estut (1)
Emmi cele eawe tut en pès,
Sor lui muntèrent à un fès;
Lur vilanie sor lui firent,
El funs de l'iaue l'embatirent (2).
A la Destinée revunt
Roi demandent kar point n'en unt,
Malvaiz fu cil que lor duna;
Car Destinée i envoia
Une Culuevre grant è fort,
Qui les deveure et trait à mort.
Tutes furent en grant turment,

---

lui marquer qu'il étoit son homme de corps, son homme lige, qu'il lui étoit entièrement dévoué, et qu'il pouvoit compter sur sa fidélité. Quant à *l'hommage*, c'étoit l'engagement que l'on prenoit envers son seigneur, de le servir en toutes occasions, de combattre pour lui en certains temps ou suivant la coutume du lieu et de le défendre de son propre corps. *L'hommage lige* différoit du *simple*, ou *plein hommage*, en ce qu'il étoit très-solennel; pour les nobles, il se faisoit tête nue, les mains sur les évangiles ou sur les reliques, un genou en terre, sans ceinture, sans épée, et sans éperons.

(1) Qu'il restoit au milieu de l'eau sans bouger.

(2) Le précipitèrent, le plongèrent.

Lors crièrent plus eigrement
A la Destinée merci (1),
Quel lur ostast cel anemi.
La Destinée respundit
Nenil, nenil, je vus sufri
Trestutes voz vulentez fère,
Seignur éustes débonère (2)
Vileinement le hunésistes,
Or l'aiez tel cum le quésistes.

MORALITÉ.

(c) Ensi avient plusur le funt
Des buns Segnurs quant il les unt;
Tuz-jurs les woelent défoler (3),
Ne lor sevent honur garder.
(d) Kar s'il nès tienent en destreit (4)

(c) Ensi vos le di sont plusor
Qant ont debonaire seignor.
(d) S'il nès tient auques en destroit,
Ne font por lui ne tort ne droit.

(1) Misériçorde, pardon de *misericordia*.

(2) Doux, bon, tranquille; vous l'avez maltraité et déshonoré, maintenant gardez celui-ci, puisque vous l'avez demandé.

(3) Avilir, outrager.

(4) Et s'il ne les tient en oppression, s'il ne les mène pas durement.

Pur eaus ne ferunt tort ne dreit ; 50
A tel se prenent qui destruit,
(e) Au daarain s'emplengnent tuit (1),
Lors regretent lur bun Segnur,
Cui il firent la deshonur.

(e) De lor avoir maine son bruit.

Autre version.

De lor avoir font lor déduit.

(1) Tous se plaignent du dernier arrivé.

FABLE XXVII.

De l'Ostor cui les Coulons eslirent à Segnor (1).

Culuns (2) demandèrent Seignur,
A Rei choisirent un Ostur (3),
Pur ce ke meins mauz lor fesist
E vers autres les garandist.
Mès qant il ot la Sengnourie,
E tuit furent en sa baillie (4),
Ni ot un seul qui l'aproismast (5)
K'il ne l'uccist è devourast.
Pur ce palla un des Colluns,
Si apela ses compeignuns;
Grant folie, fet-il, féismes

(1) Phædr, lib. I, f. XXXI. *Columbæ et Milvus.*
Rom. Nil., lib. II, fab. XIX, *idem.*
Anon. Nil, fab. XXII.

(2) Les pigeons.

(3) L'autour, grand oiseau de proie, sorte de grand épervier propre à la chasse au vol, *astur.*

(4) En sa puissance, en sa juridiction.

(5) Approchât, *d'approximare.*

(*a*) Qant l'Ostoir à Roi choisisismes,
Qui nus ocist de jur en jur ;
Mix nus venist que sanz Seingnur (1)
Fussiens tuz tant, qu'aveir cestui,
(*b*) Ainz nus gardiiens nus de lui,
Ne dutions riens fors son agait (2) ;
Puis ke nus l'awomes atrait (3)
A il tut fait apertement (4),
Ce ke ainz fist céléement (5).

MORALITÉ.

Ceste essample dist à plusurs
Qui coississent les maus Segnurs ;

---

(1) Mieux vaudroit que nous fussions encore sans seigneur que d'avoir celui-ci.

(2) Nous n'avions qu'à nous garantir des embûches qu'il pouvoit nous tendre.

(3) Attiré, accueilli.

(4) Ouvertement, sans détour, *apertè*.

(5) En cachette, secrètement, *celatim*.

Variantes.

(*a*) Qant nous à roi l'ostor choisimes.

Autre version.

Qant de l'Ostoir no roy fesismes.

(*b*) Ainz nous gardienz moult bien de lui
Nos ne doutiens fors son agait.

De grant folie s'entremetent
Qui en subjectiun se metent,
A crueus hume et à felun
(c) Kar jà n'en auront se mal nun (1)

(c) Jà n'i auront se honte non.

(1) Ils n'en peuvent attendre qu'une condition malheureuse.

FABLE XXVIII.

Dou Chien è dou Lairon,

alias

Des Brebis q'on voleit embler (1).

D'un Lairon cunte qui ala
Berbiz embler (2), que il espia
Dedenz la faude (3) à un Vilain ;
Ensanle od li porta un pain (4),
Au Chien voleit ce pain baillier,
(*a*) Qui la faude deveit gueitier.
Li Kiens li dist : Amis, pur coi
Prendrei-jeo cest pain de toi,

(1) Phædr., lib. I, f. XXIII. *Canis fidelis.*
Romul. Nil., lib. II, f. XX, *idem.*
Anon. Nilant., fab. XXIII.

(2) Voler, enlever, du grec ἐμβάλλειν.

(3) Bergerie, étable à brebis.

(4) Avec lui il portoit un pain pour le donner au chien qui gardoit l'étable.

Variantes.

(*a*) Por garder le kien d'abaïer.

Je nel' te puis guerredoner (1),
Fai à tun oues (2) le pain garder.
Li Lieires dist : jeo ne quier rien,
(*b*) Menjue le pain, si est le tien ;
Li Chiens respunt n'en woil nient (3),
Jeo sai très-bien à escient (4)
Ke ma buche velx estuper,
Que jeo ne puisse môt soner,
Puis si embleroies nos Berbiz
Kar li Berchier est endurmiz,
Traï aureie mun Seignur
Ki m'a nurri dusqu'à cel jur.
Malement areis emploié
K'il m'a nuri et afaitié (5);
Se par ma garde avois perdu
(*c*) Ce pur qu'il m'a lunc-tens tenu,
E tu meismes me héireies (6),
E pur trahitor me tenreies.

(*b*) Mais pren le et si le retien.

(*c*) Ce dont il m'a lonc-tens péu.

(1) Te rendre aucun service.

(2) Gré, volonté.

(3) Je n'en veux pas.

(4) *A seient* en connoissance de cause que tu veux me clore la bouche.

(5) Instruit, entretenu, d'*affectare*.

(6) Toi même me mépriserois et me regarderois comme un traître.

Ne voil tun pain si gaaingnier,
Dunc cumença à abaier.

MORALITÉ.

Par ceste Fable munstre ci
(*d*) Que chascuns Frans-Huns (1) face autresi;
Se nus li veult dunner loier (2)
U par promesse è losengier (3),
Que sun Segnur doie traïr
N'el voille mie cunsentir
Atendre en deit tel gueirredon
Cume li Chiens fist dou Lairon.

(*d*) Chascuns franz hom doit fere ensi.

(1) Homme de condition libre; demeurant dans un fief; serf qui a obtenu son affranchissement.

(2) Récompense.

(3) Fausse louange, caresse pour tromper.

FABLE XXIX.

Dou Leu et de la Truie prains (1).

Jadis avint k'uns Leus erra
Par un kemin, si encuntra
Une Truie qui preins (2) esteit;
Vers li ala à grant espleit (3)
E dist que pès li vient dunner,
Or se hastast de porceler (4);
(Car ses Pourciaus voleit aveir).
Cele respunt par grant saveir,
Sire, cument me hastereie
(a) Tant cum si près de moi vus veie,
Ne me puis-jeo pas délivrer,
Tel hunte ai de vus regarder.

(1) Romul. Nilant., lib. II, fab. XXI. *Lupus et Scrofa parturiens.*

(2) Pleine, enceinte, grosse d'enfant; *plena*; *preigne*, *pregne*, *prains*, *praigne* sont les différentes leçons des manuscrits.

(3) En marchant très-vite.

(4) De mettre bas ses petits.

Variantes.

(a) Qant de si près je vous verroie.

Ne savez mie qui ce munstre
Tutes femelles unt grant hunte,
(*b*) S'aucuns Masle les doit tuchier
A tel besung, ne aprismier (1).
Adunc s'en vait li Lous mucier (2),
Qui les Porciauz vuleit mengier ;
E la Truie s'en est alée
Qui par engien (3) s'est délivrée.

MORALITÉ.

Cest essemple deivent tenir (4)
Toutes Fames, è retenir
Por seulement leurs cors garir,
Ne lessent lor enfanz périr.

(*b*) Que nus malles ne doit tochier.

(1) Ni approcher, *approximare.*
(2) Cacher, *amicire.*
(3) Ruse, adresse, *ingenium.*
(4) Suivre.

FABLE XXX.

Des Lièvres è des Raines (1).

Ci dist que Lievre s'assanlèrent
A pallement (2) : si esgardèrent
Q'en autre teire s'en ireient,
Fors de la grêve (3) ù ils esteient (4);
Car trop furent en grant dolur
D'Omes è de Chiens orent pour,
Si nes les voleient plus sufrir,
(a) Pur ço s'en vorent fors issir (5).
Li saige Lievre lor diseient
Que folie ert quanqu'il quereient (6)

(1) La Fontaine, liv. II, fab. XIV. *Le lièvre et les Grenouilles.*

AEsop., fab. LVII.

Phædr. append. Burm., f. II. *Lepores vitæ pertæsi.*

Romul. Nilant., lib. II, fab. XXIV. *Lepores et ranæ.*

Le Grand d'Aussy, in-8°, tom. IV, p. 196.

(2) Voyez la note 2 de la fab. XXII.

(3) Lieu plein de sable et pierreux sûr le bord des rivières; place, lieu, endroit.

(4) Demeuroient, de *Stare,*

(5) Pour cela voulurent s'en aller ailleurs.

(6) Que ce qu'ils faisoient étoit une folie.

A issir de la quenoissance (1)
U il èrent nurri d'enfance.
Li Autres ne les vodrent creire,
Tuit ensanle vindrent lur eire (2);
A une mare sunt venu,
Gardent de loin si unt véu
Raines qui furent ensambléez,
De paour d'eaus sunt effréez,
Dedenz l'iave se vunt plunjier.
(b) Dès quel les virent aprismier.
Uns Lièvres les a appelez,
Segnur, fet-il, or esgardez
Par les Reines que vus véez
Qui poor unt; vus purpenssez
Que nus aluns quérant folie (3),
Que nostre grêve avuns guerpie
Pur estre aillurs miex à seurtez,

(1) De vouloir abandonner le lieu qui les avoit vu naître.

(2) Commencèrent leur voyage, se mirent en route, accomplirent leur projet.

(3) Que nous avons fait une sottise lorsque nous avons abandonné notre pays.

Variantes.

(a) Pour che s'en volurent partir.

(b) Ou il les virent au primier.

Jamès teire ne truverez (1)
U l'en ne dute aucune rien,
R'aluns nus en si feruns bien ;
A tant (2) li Lievre returnèrent
En lur cuntrée s'en r'alèrent.

MORALITÉ.

De ce se deivent purpenser (3)
Cil qui se voelent remuer (4),
E lor ancien liu guerpir (5)
(c) Qui lor en puet après venir ;
Jamais pays ne troverunt
N'en cele terre ne venrunt

(c) Qui lor puet apres avenir.
(d) Que tuit i soient sans poor,

Autre version.

Que il i maignent sans paour.

(1) Vous ne trouverez jamais aucun endroit ou vous puissiez jouir d'une tranquillité parfaite.
(2) Alors, sur-le-champ.
(3) Reconnoître.
(4) Changer.
(5) Quitter, abandonner.

(*d*) K'il puissent estre sanz poour,
Ou sanz traveil, u sanz dolour (1).

(1) Me permettra-t-on de dire que la morale qui résulte de la fable de notre femme-poëte, est bien autrement intéressante que celle d'Esope. « Rappelez-vous, dit Le Grand d'Aussy, tom. IV, p. 197, Que Marie vivoit sous un gouvernement féodal, c'est-à-dire dans un état partagé entre un million de petits tyrans; songez que chaque jour elle devoit voir une infinité de personnes, molestées par l'abus du pouvoir, chercher dans d'autres cantons une situation plus douce; relisez après cela sa fable, et vous sentirez combien son allégorie est juste, et la morale qu'elle en tire, ingénieuse. »

FABLE XXXI.

De totes les Bestes è des Oiseax li parlemenz,

alias

Dou Lyon et de l'Aygle (1).

D'un Léon dist qui assambla
Tutes les bestes, è manda
Cil ki aleient sur quatre piez;
E li Aigles i a purchaciez (2)
Tuz les Oisiaus qui èles unt,
E qui volent en l'air à munt (3).

---

(1) Phædr. Append. Burm., f. XVIII.
Romulus Nilant., lib. III, fab. XXVII.
Anon. Nilant., fab. XXXVIII.
Volucres, Quadrupedes et Vespertilio.
Vincent. Bellovacens.

(2) Invité, fait venir, mandé.

(3) C'est ce qu'on appeloit publier le *ban* pour inviter tous les feudataires à venir au secours de leur seigneur. Les feudataires convoquoient à leur tour leurs vassaux, qui, conduits par des baillis, des avoués et des vidames, se rendoient au lieu désigné. Les bannerets amenoient ceux qui devoient former la cavalerie, et les comtes ou vicomtes les milices dont

Grant batailles deveient tenir
Quant ensanle durent venir.
Or la Chauve-Suris les vit,
En son cuer a pensei et dit :
Que reduteit mult cel afère,
Ne sot ausquiex se déust trère (1);
Od celx velt estre qui veincrunt
E qui la greingnur force arunt.
Seur un halt fust s'en est muntée
Pur esgarder cele assamblée ;
Si li fu vis en sun escient (2)
Que Lions aveit plus de gent,
E qu'il ert de gregnur justise,
Od les altres Suriz s'est mise.
Li Aigles fu à-munt volez
Od les Oisiaus k'il ot mandez,
Tant en i out, tant en i vindrent,
Que les Bestes pou de lui tindrent.
Qant la Cauwe-Soris les veit,

---

se composoit l'infanterie. Telle fut, pendant long-temps, en France, la manière de lever les troupes; il n'y en avoit point de réglées, celles-ci datent du règne de Charles VII; cependant Philippe-Auguste et Philippe-le-Bel sont les premiers qui eurent des corps à leur solde.

(1) Elle ne sut de quel côté elle se mettroit. Au surplus la chauve-souris veut passer du côté du plus fort.

(2) Elle pensa en elle-même.

Moult li pesa k'od eaus n'esteit (1).
Des Bestes s'est lors départie ;
Ses piez muça si fist folie,
Mès quant les èles entruvri,
Par devant tuz les descuvri.
Dunc fu la félenie aperte
E sa traïsons descuverte ;
Oisiaus è Bestes la huèrent
(a) Et à Nature s'en clamèrent.
De la Cauve-Suris se vengent
Moult la honissent è blastengent (2) ;
E munstrent li sa felounie,
E cum ele a sa foie-mentie (3).

---

(1) Il lui fit peine de ne pas être avec les oiseaux ; la chauve-souris quitte donc les animaux, mais ayant eu la maladresse de cacher ses pattes, qu'elle fut obligée de découvrir en prenant sa volée.

(2) Blâment et diffament.

(3) Et lui reprochent sa déloyauté, son manque de foi.

Variantes.

(a) A leur Sépaude se clamèrent.

Autre version.

A le Sépeude s'en clamèrent.

(*b*) Lors la Nature lor a juré
Q'ele en fera lur volenté,
Que mult tost les venjera;
Puis la maudist è si ora (1)
Qe jamès en liu ne venist,
Q'Oisiaus ne nul Beste la véist;
Tute clarté li a tolue
Que jamais n'iert par jur véue (2);
Après rova por li hunir (3)
Sa plume oster por descuvrir.

MORALITÉ.

Autresi est dou Trahitor
Qui meseire vers son Seingnor (4)
Cui il devreit honur porter
E loiauté et foi garder.
Se sun Mestre a de lui mestier

(*b*) Le Sépeude lor a juré,

Autre version.

La Serpent bien lor a juré.

(1) Et de plus ordonna.

(2) Qu'on ne la verra de jour.

(3) Puis, pour la punir et pour attester son crime, elle ordonna que la chauve-souris seroit privée de ses plumes.

(4) Qui trahit son seigneur.

Et il le voie aféblier (1)
A sun besung li vieut faillir,
Od les aultres se vient tenir.
Se sun Seinhur vient au-desus
Ne puet lessier sun malvès us (2),
Lors volreit à lui returner,
De tutes parz veult meserrer
Par-tut en est au doi moustrez
Et avilliez è vergundez (3),
S'onur en pert è sun avoir
E reprovier en unt si hoir (4).
A tuz-jurs maiz en est houniz
Come fu la Chauve-Souriz
Qui ne deit mès par jur voler,
Ni ne deit plus en Court parler.

(1) Si son maître a besoin de lui et qu'il le voie être le moins fort, il veut l'abandonner pour se joindre à ses ennemis.

(2) Son crime découvert.

(3) Déshonoré, couvert de honte.

(4) Le reproche s'étend sur tous ses enfants.

FABLE XXXII.

Dou Cerf ki vit ses cornes en l'iaue tantdis que il béveit (1).

Ensi avint c'uns Cers béveit
A une aive (2), car seif aveit.
Garda dedenz, ses cornes vit,
Dunc à sei-meismes aveit dit
Que nule Beste nel' valeit,
Ne si beles cornes n' avoit.
Tant entendi à sei loer
Et à ses cornes remirer (3),
K'il vist venir Chiens mult currant
Que lur Mestre veneit cornant (4).

(1) La Fontaine, liv. VI, fab. IX. *Le Cerf se voyant dans l'eau.*

AEsop., fab. CLXXXIV.

Phædr., lib. I, fab. XII. *Cervus ad fontem.*

Rom. Nil., lib. III, fab. XXIX.

Anon. Nil., fab. LXI.

Vincent. Bellov.

(2) Fontaine, *d'aqua.*

(3) Admirer à plusieurs reprises.

(4) Leur maître, qui chassoit, les rappeloit au son du cor.

Après lui viennent sel' quereient (1),
Pur ce que penre le vuleient.
En bois se met tut esmaiez (2);
Par ses cornes est atachiez,
En un boissun est retenus;
(*a*) Ez-vous les Kiens après venus
E quant il les vit aprouchier
Si se cumence à desrainier (3).

MORALITÉ (4).

Voirs est, fet-il, que li Huns dit
E par essemple et par escrit.
Li plusor voelent ce loer
Que il devreient suvent blasmer.
E ce laissent que il devreient
(*b*) Forment loer se il l'aveient.

(1) *Sel' queroient.* Car ils le cherchoient et vouloient le prendre.

(2) Troublé, effrayé, il rentre dans le bois; par malheur ses cornes se prennent dans un buisson.

(3) Changer d'avis.

(4) J'ai indiqué cette moralité, parce qu'elle se trouve dans les manuscrits, mais il me semble qu'elle doit se lire de suite.

Variantes.

(*a*) Dont sont li chien à li venuz
Et si les vit-il aproimier.

(*b*) Forment tenir se il savoient.

FABLE XXXIII.

De la Fame qui feseit duel de sun Mari, alias *De l'Oume mort è de sa moilier* (1).

D'UN Hume cunte li Escriz (2)

---

(1) La Fontaine, conte de *La Matrone d'Éphèse.*

Rom. Nil., lib. III, fab. XXX. *Fœmina et Miles.*

Le fonds de cette fable est emprunté de Pétrone.

Il se trouve en prose dans le roman des Sept Sages de Rome, ou de Dolopatos en prose, manuscrit du XIII^e^ siècle (Bibl. roy., n° 7974, in-4°, 7534, et N n° 2, fonds de l'église de Paris, f° 62, v° col. 2), et en vers dans les man. n° 7218 et 7615 (voy. la nouvelle édition des Fabliaux, par Barbazan, tom. III, pag. 462; Glossaire de la langue romane, tom. II, p. 153; Acad. des Inscrip., t. XX, p. 352, Mém. du comte de Caylus sur les Fabliaux; tom. XLI, pag. 523, Mém. de M. Dacier sur la *Matrone d'Éphèse*; Eustache des Champs, poëte du XIV^e^ siècle, man. n° 7219, in-f°, au chap. intitulé : *Exemple contre Ceulx qui se fient en amour de Femmes*; enfin, Recueil de fables d'AEsope, Avienus et aultres, traduictes en françoys, par frère Julien (Macho) des Augustins de Lyon, docteur en théolog. Lyon 1484, in-f°, (cité par Gouget, bibl. franc., tom. VI, p. 248.

(2) Les anciennes histoires rapportent qu'un homme étant passé de vie à trépas, fut mis en terre.

(*a*) Qui esteit morz et enfoïz ;
Sa Fame en meneit grant dolur
Deseur sa tumbe nuit è jur.
Près d'iluec aveit un Lairun
Qi ert (1) penduz par mesprisun ;
Par la cuntrée fud criéi,
Qui le Larron aureit ostéi,
Sun juigemens mesmes aureit ;
S'atains esteit, pendus sereit (2).
Uns Chevaliers le despendi
Ses parens ert (3), si l'enfoï.
Lors ne sòt-il cunseil truver
(*b*) Cume il s'en puisse délivrer (4),
Car séu fu (5) de meinte gent
Qu'il le teneit pur sun parent.
Au cémietière va tut dreit

---

(1) Fut.

(2) Et qu'il seroit pendu s'il étoit atteint ; cependant un chevalier de ses parents le détacha du gibet et lui donna la sépulture.

(3) Étoit.

(4) Pourroit se délivrer de l'arrêt et du remplacement.

(5) Car cela fut sçu.

Variantes.

(*a*) Qi morz ère et enseveliz.

(*b*) Com il se péust délivrer.

Où la Preudefame s'esteit (1),
Qui sun Segnur ot tant plorei ;
(c) Cointement (2) dunc li a parlei,
Dist li qu'ele se cunfortast,
Mult sereit liez s'ele l'amast (3).
La Prodefame l'esgarda
Grant joie en fist, si l'otria (4)
K'ele fera sa vulenté ;
Li Chevaliers li a cunté
Que mult li ert mesavenu
Dou Lairon k' il ot despendu ;
Se ne li seit cunseill doner
Fors dou païs l'estuet aler (5).
La Prodefeme respundi
Deffoons mun Barun deci (6),
(d) Puis sel' penduns là où cil fu
Si n'iert jamès aparcéu ;

(c) Commencement a à li parlei.
(d) Si le pendom là u ichil fu;

(1) Se tenoit, demeuroit, *stabat.*
(2) D'une manière aimable; agréablement.
(3) Qu'il seroit trop heureux si elle vouloit l'aimer.
(4) Lui accorda.
(5) Qu'il seroit obligé de quitter le pays.
(6) Déterrons mon mari et pendons-le à la place du voleur, personne ne pourra s'en apercevoir.

Délivrer deit-hum par le Mort
Le Vif dunt l'en atent confort.

MORALITÉ.

Par iceste signifiance
Poons entendre quel créance
Doivent avoir li Mort ès Vis (1)
Tant est li Mondes faus è vis (2).

(1) Vif, vivant, *vivus*.
(2) Vil, méprisable, *vilis*.

FABLE XXXIV.

La compengnie dou Chien au Leu (1).

Uns Leus et uns Chiens s'encuntrèrent,
Parmi (2) un Bos ù il alèrent.
Li Leus a le Kien esgardei,
E puis si a à lui pallei;
Frère, fait-il, mult estes biaus,
E mult est luisanz vostre piaus.
Li Chienz respunt : c'est véritez,
Je menju bien, s'en ai assez (3);
(*a*) E souef giz quant pluet le jor

(1) La Fontaine, liv. I, fab. v. *Le Loup et le Chien.*
Phædr., lib. III, fab. VII. *Canis et lupus.*
Rom. Nil., lib. III, fab. XXXIV, *idem.*
Anon. Nil., fab. XLV.
Vincent. Bellov.
Le Grand d'Aussy, fabliaux, tom. IV, p. 173.

(2) Au milieu.

(3) Je mange à mon appétit et je dors lorsque l'envie m'en prend, ou que le temps est mauvais.

Variantes.

(*a*) Soef gis quant plest, et le jor
Par devant le lit mon sengnor.

Par devant les piez mun Segnor,
Puis chascun jur runger les os,
Dunt je me fas è cras è gros (1).
Se vus volez od mei venir (2),
E vus li voliez obéir
Si cum jeo faz, assez arez
Plus de viande ke ne vodrez;
Si ferai voir, li Leus respunt (3);
Dunt s'acumpengnent, si s'en vunt.
Ains k'à ville fussent venu (4)
Garda li Loz, si a véu
Cum Li Chiens porte sun
E la chaiene vist trainer.
Frère, fet-il, merveille voi
Entur tun col a ne sai coi?
Li Chiens respunt, c'est me chaiene
Dunt l'en me loie en la semeine,
Kar trop suventes fois mordreie
E à plusurs gens meffereie (5)

(1) Ce qui me fait devenir gros et gras.

(2) Venir avec moi.

(3) *Si ferai voir*, ainsi ferai-je vraiement.

(4) Avant que d'arriver à la ville, le loup regarda le chien et remarqua son collier auquel pendoit un reste de chaîne.

(5) Je pourrois faire du mal à ceux que mon maître veut recevoir et bien traiter; pour cela il me tient à l'attache. Mais toute la nuit je rôde autour de la maison pour en écarter les voleurs.

Ke mes Sires velt garendir,
Ce me feit-il loié tenir.
La nuit voiz entur la mésun
Que ni aproisment li Lairun.
Coi, fait li Leus, est-il einsi (1)
(*b*) Q'aler ne pués fors, par inci
Tu remendraz (2), geo m'en irai,
Jà chaiene ne chargerai ;
Miez voil estre Leuz à délivre (3),
Qu'en chaiene ricement vivre.
Qant encor en puis estre à quois (4)
(*c*) Vas à la ville et jeo (5) où bois.
Par la kaiene est départie (6)
Lur amurs è lur cumpaignie.

MORALITÉ.

Par cest essample vus promet

(*b*) Q'aler ne pués fors par merci.
(*c*) Frere, feï-il, merveille vois.

(1) Comment, dit le loup, vous ne pouvez pas sortir lorsque l'envie vous en prend ?
(2) Tu resteras.
(3) J'aime mieux être en liberté dans mes forêts, et souffrir.
(4) Pendant que je peux encore choisir.
(5) *je*, moi, *ego*.
(6) S'en est allée, a fini, s'est terminée.

Qe cil est mult folx qui se met
En sougit o en servitute (1),
Car mauvèse est cele constume;
Qui a sun talent à délivre (2)
Ne laisse en pais nul hume vivre.

(1) En soumission et en servitude

(2) Celui qui connoît le prix de la liberté.

FABLE XXXV.

D'un Homme qui ne voloit fere Oevre (1).

D'un Hume voil ici mustrer
E par essample ramembrer (2) ;
De ses Mains cunte et de ses Piez
E de sun Chief qui ert iriez (3),
Envers (4) sun Ventre k'il purta
(*a*) Por lur gaaing que il gasta

(1) La Fontaine, liv. III, f. II. *Les Membres et l'Estomac.*
AEsop., fab. CCVI.
Titus Livius, lib. II, cap. XXXII.
Romul. Nilant., lib. III, f. XXXV. *Membra et Venter.*
Jean de Sarisbery, *Membris conspirantibus;* Hist. litt. de la France, tom. XIV, p. 117.
Vincent. Bellov. *Speculum historiale.*
Jehan d'Abundance. *La guerre et desbat entre la langue, les membres et le ventre, qui ne veulent rien bailler, ne administrer au ventre et cessent chascun de besoigner.* Lyon, in-4°, sans date et sans nom d'auteur.

(2) Faire ressouvenir.

(3) Fâché, irrité, *iratus.*

(4) Contre.

Variantes.

(*a*) Por son gaaing qui tout gasta.

Qant il ne volst rien traveillier
Se li tolirent (1) le mengier.
Mais kant li Ventres géuna
Hastiwement s'afèbloia (2),
E Mainz è Piez, qu'il ne pooient
Si traviller cum il suloient (3).
Qant le grant fobleté sentirent,
Mengier è boivre au Ventre uffrirent.
Mais trop l'orent fet géuner
Si qu'il ne pooit riens guster;
(*b*) Li Ventres revet au néent
E Mains è Piez tut ensement (4).

MORALITÉ.

Cest essample puet-om véoir
Chascuns Franz-Huns (5) le doit savoir,
Nus ne puet mie aveir honour
Qui hunte fet à sun Sengnour,
Ne li Sires tut ensement

(*b*) Et mains et piez tout ensement,
Se la Nature ne nous ment.

(1) Otèrent, enlevèrent la faculté de rien prendre.
(2) Il fut tellement affoibli.
(3) Ils avoient coutume, *solebant*.
(4) Pareillement, semblablement.
(5) Libre, affranchi.

(*c*) Pur qu'il voille honir sa Gent
Se l'uns à l'altre en ert fallis
Andui en èrent mal-ballis (1).

(*c*) Qui face honte à son serjant
Quant home à l'autre faillis
Chascuns en remaint mal baillis.

(1) Ruinés, maltraités.

FABLE XXXVI.

Dou Singe et dou Wèrpil,

alias

D'un Singe qui manda au Gorpil k' il li prestast de sa Keue (1).

D'uns Singe dist qui demanda
A un Worpil qu'il encuntra
(*a*) Que de sa keuwe li prestast
Se li pléust, ou l'en donast (2).
Avis li fu que trop l'ot grant
(*b*) Car tuz sount couwé si enffant (3).

---

(1) La Fontaine, liv. V, fab. v. *Le Renard qui a la queue coupée.*

AEsop., fab. VII.

Phædr. append. Burm., fab. XXII.

Rom. Nilant., lib. III, f. XXXVI. *Simius et Vulpes.*

Anon. Nilant., fab. XLVI.

(2) On lui en donnât si cela lui plaisoit.

(3) Car vous savez qu'ils ont des queues dès leur plus tendre enfance.

Variantes.

(*a*) Que de se coe li vendist,
Qu'il li donast, ou l'en presist.

Li Werpis demande ke doit,
Que sa coë li requeroit.
Li Singes dist, ce m'est avis
Ne vus en iert niant de pris (1);
Se m'en vulez uns pou douner,
Car el vus nuist à tost aler.
Dist li Gorpis ne vus en caut (2)
Ceste requeste po vuz waut
Jà de me keue ki ert granz
(c) Ne honurerez vos effanz,
En autre regne, n'autre gent (3).
Jel' vus di bien apertement (4)
Mès k'ele fust de tel afaire
Qe jeo ne la peusse retrère (5).

(b) Car tuit ont coë si enfant.

(c) N'arez los, ne li vostre enffanz.

(1) Elle ne peut être d'aucun prix pour vous, et vous devez d'autant plus m'en donner une partie que cette queue vous gêne dans votre marche.

(2) Ne vous inquiétez pas, ne prenez pas tant de soins. Du verbe *caloir (calere)*.

(3) Soit dans un pays, soit dans un autre.

(4) Franchement, ouvertement, *apertè*.

(5) Abandonner, retirer.

MORALITÉ.

Cest essemple pur ce vus di (1)
De l'aver Hume est autresi;
Se il a plus qu'à lui n'estuet (2),
Nel' vïeut sufrir car il ne puet
Q'altres en ait aëse n'onur,
Mix l'aime à perdre chascun jur.

---

(1) Par cet exemple, je vous montre qu'il en est ainsi de l'homme avare.

(2) S'il a plus qu'il ne lui convient, qu'il lui est nécessaire.

FABLE XXXVII.

Dou Lions qui en autre païs volt converser (1).

Dou Lion dist qui waut aler
En autre terre converser (2);
Tutes les Bestes assambla,
E tut sun oirre (3) lur mustra,
Einsinc que deussent Roi coisir (4)

(1) La Fontaine, liv. VII, fab. I. *Les Animaux malades de la peste*, liv. VII, fab. VII. *La Cour du Lion.*

Phædr., lib. IV, f. XIII. *Leo regnans.*

Romul. Nilant., lib. III, fab. XXXVII. *Leo Regnans.*

Anon. Nil., f. XLIX.

Je crois cette fable d'origine orientale, d'autant plus que le fond s'en trouve dans Pidpay, Contes indiens, tom. II, p. 87; dans Sanbader, Fables hébraïques, fab. IX; et dans le Castoiement, manuscrit n° 1830, f° 11, v° col. 2, conte 23, *de Marien qui dist ce c'on li demanda;* imprimé dans le t. II, p. 152 de la nouvelle édition des fabliaux de Barbazan.

Le Grand d'Aussy, Fabliaux, in-8°, tom. III, p. 193 et tom. IV, p. 202.

(2) Dans les XII^e^ et XIII^e^ siècles, ce mot signifioit demeurer, résider, aller, s'établir.

(3) Dessein, projet de voyage.

(4) Il les invitoit également à se choisir un autre roi, car il pensoit ne plus revenir.

Kar ne quidoit mais revenir.
Ni ot Beste qui nel' proiast
Q'uns altre Lions lur baillast;
(a) Il lur respunt que nun fera
Ainques nul nurrir n'en osa.
Vus meismes devez regarder
Qui miauz vus puisse guverner.
Dunc unt alors li Leu choisi,
Car il n'i ot nul si hardi
Qui osast penre selui nun (1),
Tant le teneient si à félun,
Mès az plusors aveit pramis
Que melx les amereit touz-dis (2);
Au Léon vunt, si li unt dit
K' il aveient le Leu eslit.
Il lur respunt, n'en dutez mie

(1) Qui osât prendre le titre de roi, tant le loup étoit craint.

(2) Mais il promit aux animaux qu'il les aimeroit et les protégeroit.

Variantes.

(a) Il lor respont que non fera,
N'en norri nul, car il n'osa,
D'eaus méesmes doivent garder
Qui bien les puisse governer.

Ke cointe Beste avez choisie (1),
Preste et isnele et emprenanz ;
Se de curage et de talanz
Esteit si franz cum il deveit,
Mais d'une cose se crémeit (2)
Qu'il né présist à cunsellier (3)
Le Werpil qui trop seit trichier ;
Andui sunt felun et engrès.
(*b*) Si del' Lous voelez aveir pès
Se li faites seur Sains jurer (4)

(*b*) S'il de lui voelent avoir pès
Faites li faire sairemant
Que jamais jor en son vivant
Il ne doie Bestes adeser.

(1) N'en doutez point, vous avez fait un bon choix.

(2) Avoit peur, craignoit, redoutoit.

(3) Le lion craignoit seulement que le loup ne prît le renard pour l'un de ses conseillers.

(4) Cette coutume de jurer sur les choses saintes, s'introduisit en France, en même temps que la religion chrétienne. Les anciens Francs juroient par leur barbe et par leurs cheveux ; mais après leur conversion, ils ne contractèrent plus d'engagements sans avoir promis solennellement de l'observer, devant des objets sacrés, tels que les reliques des saints, la croix, l'évangile, etc. Nos ancêtres ne pouvoient penser qu'un chrétien pût prendre à témoin d'une fausseté les choses les plus respectables : ils se persuadoient que Dieu ne manqueroit pas de punir le parjure.

Q'il ne deie Bestes adeser (1),
Ne ke jamès à sun vivant
Ne menjust char ne tant ne qant.
Li Leus a vulentiers juré
Plus assez k'il n'unt demandé ;
Maiz quant il fu bien asseurez
Que li Liuns s'en fu alez,
Grant talent ot de char mengier.
Par enging voldra purchacier

L'on ne prêtoit et l'on ne recevoit le serment que dans un lieu saint, soit dans une chapelle ou dans une église. Celui qui s'engageoit devoit être à jeun ; il devoit s'être confessé et avoir communié. Après la messe, l'objet sacré se déposoit sur l'autel, le contractant s'approchoit, se mettoit à genoux, élevant la main pour toucher l'autel et ce qu'on y avoit placé ; alors il prononçoit la formule du serment. Cette manière de jurer s'appeloit *jurare super sacra*, par opposition à celle des ecclésiastiques, *jurare inspectis sacris*, c'est-à-dire jurer en présence des choses saintes, parce que ces derniers ne touchoient point les choses sur lesquelles ils juroient. C'est de là qu'est venue la coutume de lever la main en faisant serment, et pour les prêtres, de la tenir étendue sur la poitrine.

Voyez du Cange, Glossar. ad voc. *Juramentum*, et *Jurare*. Glossaire de la langue romane, aux mots *Jurator*, *jurer de la main*, *sairement* et *serement*. *N. B.* A ce dernier article j'ai rapporté la formule ancienne des serments. On voit une re-

(1) Battre, frapper, assommer, tuer.

Qe les Bestes otreierunt (1)
Sa vulenté, et jugerunt.
Dunt a un Chevroil apelé,
A cunseil li a demandé
Ke par amur il li désist (2)
Voir de s'alaine s'ele puist;
(c) Cil li respunt k' ele puoit

(c) Et il respont que si puist
Qu'à poine soffrir la puist.

présentation de cette cérémonie sur la tapisserie de la reine Mathilde; elle porte cette inscription : *Ubi Harold sacramentum fecit Willelmo duci.*

Perceval ayant été retenu prisonnier dans un château, on lui offre de le mettre en liberté s'il veut jurer de former une entreprise : il refuse d'abord, et fait des objections qui sont combattues avec des raisons si plausibles qu'il se détermine à faire ce qu'on exige de lui.

Issi, fait-il, com vos le dites,
Sui-jo près del' sairement faire.
Un moult précios saintuaire
Li a l'on maintenant fors-trait,
Et il a le sacrement fait
Que il se metera en paine
De querre la lance qui saine.

Roman de Perceval le Gallois. (*Par Chrestiens de Troyes*, f° 176, R° col. 1, fonds de Cange, n° 27, olim 69, ancien fonds 7535 — 5.)

(1) Accorderont tout ce qu'il voudra.

(2) Il le pria de lui dire franchement s'il avait l'haleine forte.

Q'à paines sufrir le pooit (1).
Li Lox en fust mult corruciez
Par (2) les Bestes a envoiez,
A tuz ansamble demanda
K'el juigement chascuns fera
De celui qui dist sun Sengnour
Hunte et ledesce (3) et dehonour;
Cil respundent k'il doit morir.
Li Loz vait le Chevrel sésir,
Si l'a ocis par lur esgart (4),
Puis si (5) menja la meillur part,
E pur sa fèlenie (6) cuvrir
En fait as autres départir (7).
Après icelle sooulée
Une autre Beste a apelée,
Tout autretel li demanda (8),
De s'aleine ke li sambla?
La dolente volt mex mentir

(1) Il la pouvoit supporter.
(2) *Par*, pour, parmi, entre, chez.
(3) Injure, insulte, outrage.
(4) Il le tua d'après leur conseil.
(5) Il en.
(6) Perfidie.
(7) Distribuer.
(8) Il lui fit la même question et lui demanda ce qu'il lui sembloit de son haleine; la malheureuse aima mieux mentir.

Qe pur voir (1) dire mort soufrir;
Dist li a que plus soef oudur (2)
Ne senti unques mès nul jur.
Li Lus a Concile ensemblé (3),
A ses Baruns a demandé
Qu'il deit faire par juigement,
De cheli qui triche et li ment;
Tuit jujent qu'ele seit ocise (4).
Lors a li Leus la Beste prise,
Si la ocise et dépéciée,
Devant eaus tute la mengiée.
Guières après ne demoura (5)
Que li Lox vit et esgarda
Un Singe cras è parcréu (6),
De lui a grant talent éuz,
Mengier le vieut è dévourer.
Un jur li ala demander
De s'alène, s'ele ert puanz,

(1) Vérité.

(2) Celle-ci lui répond que, jusqu'à ce jour, elle ne sentit odeur plus douce.

(3) Parlement ou réunion de sa noblesse; voyez la note de la fable XXII.

(4) Tous jugent qu'elle doit être mise à mort.

(5) Il se passa peu de temps.

(6) Grand, élevé, fort, vigoureux.

Ou s'ele esteit souef oulanz (1).
Li Singes fu mult veziiez (2),
Ne voleit mie estre jugiiez,
Or dist au Leus que molt esteit (3)
Anrimez, si qu'il ne poeit
De li sentir la seie flaireur,
Pur sun grant mal è sa doleur ; 9ᵒ
Entre deus iert, itant li dist.
Ne sout li Los que il féist (4),
(*d*) Car il nel' pooit trère à mort (5)
S'il ne se voleit fère tort.
En sun lit malades se faint,
A tutes les Bestes se plaint
(*e*) Que ne l'aleient point visiter
Qu'il ne cuideit mais trespasser.

(*d*) Car ne le pot jugier à mort.
(*e*) Que eles le vienent visiter,
Que ne l'alaissent remeder,
Le mal le fait molt tourmenter.

(1) Odoriférante, *suave olens.*

(2) Fin, subtil, dissimulé, *versutus.*

(3) Il répondit au loup qu'étant fort enrhumé, il ne pouvoit, à cause de son incommodité, lui dire quelle odeur avait son haleine, que cependant il présumoit qu'elle étoit entre deux, c'est-à-dire, ni douce, ni forte.

(4) Vous ne savez pas comment s'y prit le loup.

(5) Condamner à mort.

Cialx li firent Mires (1) venir
Pur saveir s'il porreit garir ;
Li Mires en sunt tuit esgaré (2)
Qar nient n'unt wéu ne truvé
Qu'il ait eu mal qui li néüst (3),
Se talent (4) de mengier éust.
Je n'ai, fet-il, nul désirrier
Forz de char de Singe mengier,
Mès jeo ne woel Beste adéser (5),
Mun sairement m'estuet garder (6);
Se jeo n'eusse tele raisun
Ke l'otroiassent mi Barun.
Dunt li loent communaument
Q'il le face séurement,
Jà ni deit garder sérement
Cuntre sun cuer è sun talent.
Ne ni poent-il nul garandir
Cuntre sun cors de mal garir.
Qant il oï k'um li loa

(1) Les animaux mandèrent les médecins, pour le guérir de sa maladie. *Voyez la note de la fable suivante*, p. 197.

(2) Ne savent que penser de ce que veut le loup.

(3) *Néüst*, nuise, de *nocere*.

(4) Desir, volonté, besoin.

(5) Toucher, prendre, sacrifier, *adesse*.

(6) D'ailleurs je ne peux, ni ne veux enfreindre mon serment.

Le Singe occist, si le mengua
(f) Puis ne quist-il nul jugement
Ne ne tint vers eaus sairement.

MORALITÉ.

Pur ce, li Saiges mustre bien
Que um ne deit pur nulle rien
Felun Humme fère Segnur
Ne traire le à haute honur ;
Jà ne gardera loiauté (1)
Plus à l'estrange k' au privé
Si se demeine vers sa gent
Cum fist li Leuz de sun seirment.

(f) Puis orent touz lor jugement,
N'en tint onkes à nul sairment.

(1) Il n'agira pas de meilleure foi envers l'étranger qu'envers le citoyen, et les promesses qu'il fit à son peuple, seront gardées comme le serment du loup.

FABLE XXXVIII.

Dou Mire qui seina uns Home (1).

D'un Mire (2) cunte qui saina
Un riche Hume que il garda (3)
En mult très grant enfermetei ;
Puis aveit le sanc cumandei
A se Fille que le gardast,
Ke nulle riens ni adésast (4)
(*a*) Kar par ce sanc bien quenoistreit (5)
Qel enferté ses Père aureit.
La Meschine (6) porta le sanc
En se cambre deseur un banc ;

(1) Le Grand d'Aussy, *Fabliaux* in-8°, tom. IV, p. 215.

(2) Voyez pour cette note à la fin de la fable, p. 197.

(3) Qu'il avoit soigné pendant une très-grande maladie.

(4) Et que personne n'y touchât.

(5) Car il devoit reconnoître par ce sang la maladie du père.

(6) La jeune fille.

Variantes.

(*a*) Par le sanc, ce dist, conoistroit
Qu'ele enfermeté il avoit.

Mès mult li est mesavenu (1),
Car tut le sanc a espandu.
Ne l'osa dire ne mustrer (2),
N'autre cunseil ne sot truver
Mais sei mécsmes fist sainier ;
Icel sanc lesse refreidier,
Tant que li Mires l'ot véu.
Par le sanc a aperchéu
Qe cil ert prains que l'ot laissié (3).
Le riche Hume a si esmaié
Q'il cuideit bien aveir effant ;
Sa Fille fist venir avant,
Tant par destreit, tant par amour (4),
Li fist quenoistre la vérour.
(*b*) Dou sanc li dist q'ele espandi,
E que li autres esteit de li.

(*b*) Son père mit hors de l'errour.

(1) Mais il lui arriva un accident.

(2) Ne l'osant dire, ni confier à personne, ne pouvant, par conséquent, trouver le moyen d'y remédier, elle prit la résolution de se faire saigner.

(3) Que c'est du sang d'une femme enceinte. Il dit au malade qui avoit l'air surpris et troublé, qu'il auroit un enfant de plus.

(4) Tant par reproches que par caresses, il lui fit avouer la vérité.

MORALITÉ.

Autresi vet des Tenchéeurs (1)
Des Lairons è des Boiséeurs (2)
En cui la félenie maint,
Par eaus méismes sunt ataint
Qant melx se gardent si sunt pris,
Si sunt encumbré et ocis.

(1) Grondeurs, querelleurs.

(2) Trompeurs, prévaricateurs, qui sont remplis de mauvaise foi.

NOTE.

Ce mot désignoit un chirurgien, ou médecin non consultant, qui travailloit aussi de la main, du grec μύρον. Les Grecs, au rapport d'Athénée, liv. XIII, appelaient les médecins, les chirurgiens et les apothicaires μυρόπωλοι. Les *Mires* opéroient dans les maladies et dans les blessures; ils parcouroient les villes et crioient dans les rues pour s'annoncer. Ils portoient avec eux une boîte de drogues et de médicaments, ainsi que de la charpie et des bandages pour les plaies. Dans leurs visites, ils étoient ordinairement munis d'un sachet rempli des drogues et des simples les plus usités, pour les administrer à l'instant au malade, s'il en étoit besoin. Dans quelques provinces on les nomme encore *rebouteurs, remboiteurs, rhabilleurs, bailleuls, et radoubeurs* suivant les aventures du baron de Fœneste, tom. I, liv. II, ch. VI, p. 86.

Les *Mires* différoient des *Fisiciens* (du grec Φυσικὸς), en ce

que ces derniers ne soignoient pas les malades; ils consultoient seulement pour les maladies, et jugeoient de leur caractère par les urines. Les arts de la médecine et de la chirurgie étant très-peu avancés à l'époque où Marie écrivoit, la connoissance des urines étoit alors une science fort importante et une partie essentielle de la médecine; c'étoit par cette connoissance qu'on jugeoit de toutes les maladies; préjugé dont l'on retrouve encore des vestiges dans la Belgique et dans quelques parties de la France.

Nous sommes messagiers le roi;
Si nous envoie un *Mire* querre,
Passer devons en Engleterre.....
Et dist la dame, vous n'irez
Pas si loing comme vous pensez,
Car mon mari est, je vous di,
Bons *Mires*, je le vous afi;
Certes il set plus de mécines
Et de vrais jugemens d'orines,
Que onques ne sot Ypocras.

Fabliau du Vilain Mire, man. n° 7218, f° 140, R° col. 1.
Nouvel. édit. des Fabliaux, tom. III, p. 5 et 6.
Le Grand d'Aussy, *Fabliaux*, in-8°, tom. I, pag. 401 et 402.

On ne connoissoit d'autres écrits sur l'art de guérir, faits en France dans le XII^e^ siècle (Hist. litt. de la France, tom. IX, p. 193), qu'un *Commentaire sur la Peste*, et le fameux traité de *Judiciis Urinarum*, par Gilles de Corbeil, chanoine de Paris et médecin de Philippe-Auguste.

L'étude de la médecine pratique et de la chirurgie, surtout celle qui regarde le traitement des plaies, entroit dans l'éducation des jeunes damoiselles de qualité; ces talents leur étoient souvent utiles pour leurs pères, leurs frères ou leurs maris, lorsqu'ils revenoient des tournois ou des com-

bats, mutilés ou estropiés, et enfin pour les chevaliers étrangers qui arrivoient blessés dans un château. (Voy. Ste.-Palaye, *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, 1re partie, p. 15, et note 17, p. 44.)

Enfin ce n'étoient que des femmes qui pratiquoient les accouchements; on les nommoit *ventrières*, nom plus conforme à leurs fonctions, que celui de sage-femme. (Voyez Gloss. de la langue romane, aux mots *Matrone* et *Ventrière*.)

Dans le charmant fabliau d'*Aucassin et Nicolette*, (manuscrit n° 7989-2, f° 77, R° Col. 2, nouvelle édition des *Fabliaux*, tom. I, p. 406 et 407; Le Grand d'Aussy, *Fabliaux*, t. II, p. 201 et 202). L'amant de cette belle, s'étant laissé tomber sur une pierre, se démit l'épaule; alors Nicolette... « Le portasta, et trova qu'il avoit l'espaulle hors du liu. Ele le « mania tant à ses blances mains, et porsaça si com Dix lé « vaut qui les amans aime, qu'ele revint à liu, et puis si « prist des flors et de l'erbe fresce et des fuelles verdes, si le « loia sus au pan de sa cemisse, et il fu tox gari. »

Le chevalier Erec, blessé dans un combat, est invité par le comte Guivret à le suivre dans un de ses châteaux.

Vos i volrai demain mener,
Si feron vos plaies saner;
J'ai deus serors gentes et laies
Qui moult sevent de garir plaies.

Mais Enide ne veut pas se reposer entièrement sur des étrangers, pour avoir soin de son mari.

Son signor désarme et devest;
Si li a ses armes ostées,
Ses plaies li a rebendées,
Que ni laissa altrui tochier.
.....
..... Guivert Erec même;

A lui garir ont moult pene
Ses serors que moult emproia.
Enyde en eles se fia,
Car eles moult l'aseurèrent.
Primes la morte car ostèrent,
Puis i misent solonc m'entente,
A lui garir moult grant entente;
Et celes qui moult en savoient
Sovent ses plaies bien li lavoient,
Et remetent emplastre sus
Cascuns jor une fois ou plus.
Le faisoient mangier et boivre
Si le gardent d'aus et de poivre.
.....
A lui garir misent tel paine
Les puceles qu'ancois qu'on saine
Ne senti ne mal ni dolor;
Lors por revenir sa color
Le comenchièrent à baigner.

Roman d'Erec et d'Enide, *par Chrestien de Troyes*, in-f°, fonds de Cangé, n° 27, olim 69, et ancien fonds 7535 — 5, f° 153, v° col. 1 et 2.

Et cascun jor un orinal
Li portoit por veir s'orine,
Tant quele vit que médecine
Jamais aidier ne li porroit
En cel jor méisme morroit.
Icele orine a aportée
Si la estroitement gardée.
Tant que l'emperere leva
Maintenant devant li ala
Si li dit, se vous comandés,
Sire, tos vos mires mandés
Car madame a s'orine faite

Qui de cest mal moult se dehaite
Sa velt que li mirre le voient
Et que ja devant li ne soient.
L'emperere les mire mande
Cil vinrent loes quelle comande
Li mire vinrent en la sale
L'orine virent pesme et pâle
Si en dient ce que lor samble
Et à ce s'acordent ensamble
Que jamais ne respassera
Ne jamais none ne verra.

Roman de Cliget, *par Chrestien de Troyes*, fonds de Cangé, n° 27, f° 204 v° col. 1.

Perceval, insulté par le sénéchal messire Kex, le Thersite des Romanciers, lui propose le combat; ils courent l'un sur l'autre, et à la première rencontre le chevalier renverse si durement le sénéchal, que dans sa chûte celui-ci se casse le bras.

Et li rois (Artus) qui le coer at tendre
Vers lui, et mervillos corage,
Li envoie un mire moult sage,
Et trois puceles de s'escole,
Qui li renoent la canole;
Et puis li ont son bras lué,
Et rasoldé l'os esmiié;
Puis l'ont el tré le roi porté,
Et si l'ont moult reconforté;
Qu'il dient qu'il garira bien,
Jà ne s'en desconfort de rien.

Roman de Perceval le Galois, *par Chrestien de Troyes*, f° 170, v° col. 2 et 3.

Dans le fabliau de la *Saineresse* (féminin de *saineur*, chirurgien); une femme voulant tromper son mari, fait déguiser son amant à qui elle recommande de venir lorsque son

mari y sera. Le lendemain, les deux époux étant assis tous deux sur un banc auprès du feu, une damoiselle entre avec un sac :

Ventouses porte à véntouser,
Et vait le borgois saluer.

Le mari rend le salut, il invite l'amant déguisé à s'asseoir et à se chauffer, celui-ci le remercie, et s'adressant à la femme, il lui dit :

Dame, vous m'avez ci mandée,
Et m'avez ci fete venir,
Or me dites vostre plesir.
Cele ne fu pas esbahie,
Vous dites voir, ma douce amie,
Montez là sus en cel solier,
Il m'estuet de vostre mestier,
Ne vous poist, dist-ele au borgois,
Quar nous revendrons demanois;
J'ai goute és rains moult merveillouse,
Et por ce que sui si goutouse
M'estuet-il fère un poi saipier.

Fabliau de la Saineresse, manuscrit n° 7218, f° 211, v° col. 2, nouv. édit. des Fabl., tom. III, p. 452 et 453. Le Grand d'Aussy, tom. III, p. 417 et 428.

Enfin dans le roman de *la Violette* ou de *Gérard de Nevers* (édition publiée par Gueulette, p.), ce guerrier ayant été blessé, fut porté dans un château. « Après ce, la damoiselle vint ou chastel, si fist désarmer Gérard; puis le fist « moult souefvement coucher en ung lict. En après.... une « pucelle de léans le prist en cure, sy en pensa tellement « que en peu d'espace en commença fort à amender; tant « le fist assoulagier, que assez competamment le fist mengier et boire; tellement et si bien en pensa la pucelle, que « avant ce que le mois fust passé il fut remis sus et du tout « guéri. »

FABLE XXXIX.

Dou Vilains cui li Escarboz entra en cors ;

alias

Dou Vileins qui se dormeit contre le Soloil adenz (1).

D'UN Vilain dist qui se giseit (2),
Cuntre le Solueill se dormeit,
Adenz s'est mis (3) tuz descuvers
(*a*) E ses pertuiz (4) fust tot uvers ;

(1) La Fontaine, liv. I, fab. x, *la Montagne qui accouche.*

Horat. Arte poet., v. 139.

Phædr., lib. IV, f. XXII. *Mons parturiens.*

Romul. Nil., lib. II, f. XXII ; *idem.*

Rabelais, Pantagruel, liv. III, ch. XXIV, p. 132.

Le Grand d'Aussi, *Fabliaux*, tom. IV, p. 234.

(2) Reposer, du verbe *gesir*, *jacere.*

(3) Couché de son long et le visage contre terre.

(4) Son derrière.

Variantes.

(*a*) Et ses cus si estoit ouvers.

Uns Escharboz dedens entra,
E li Villains s'en esvella.
Grant mal li fist, tant q'à un Mire (1)
L'estut aler cunter è dire ;
Li Mires dist qu'il esteit preins (2),
Lors li fu pis qu'il n'esteit eins (3),
Car li Vileins bien le créoit
(b) E tous li Pueples qui l'ooit,
Dient que c'est sénéfiance.
En paor sunt et en dutance
N'i a celui ki bien nel' croie (4)
Ke grans max à venir en doie ;
Tant ert li folx Pules muaules (5)
(c) En veines choses nun-estaules (6)

(b) Et li faus pules qui l'oy.
(c) Et en tout est petit estaules
Car en doute a petit espoir.

(1) Voyez la note de la fable précédente, p. 197.

(2) Le médecin l'assura que ses douleurs étoient des signes de grossesse.

(3) Auparavant.

(4) Il n'est personne qui ne soit assuré que grands maux doivent arriver, sur-tout parmi le peuple qui joint la sottise à la superstition.

(5) Muable, changeant, *mutabilis*.

(6) Stable, *stabilis*.

Unt lur créance et lur saveir.
Li Vilain gaîtent pur saveir (1)
Par où cil enfez deveit nestre;
Li Escarboz par la fenestre
U il entra s'en est issus
(*d*) Ez-les-vous lors tus décéus.

MORALITÉ.

Par cest essample que vus di
Des nun-sachanz est autresi,
Qui croient à ce qu'estre ne puet,
Vanitez les trait è muet.

(*d*) Enssi les a tous déchéus.

(1) On veilla pour savoir comment cet enfant devoit naître ; mais l'escargot sortant par l'endroit où il étoit entré, fit voir combien le peuple avoit été dans l'erreur.

FABLE XL.

Dou vileins qui vit un autre Hom od sa fame (1).

D'un Vilain cunte qui vaita,
Dedens sun wis si espia (2),
Un autre Hume vit seur sun lit
(a) Od sa Fame feseit déduit.
Halas ! fet-il, q'ai-je wéu !
Dunc a la Fame respundu
Q'avez vus weu biaus duz amis ?
Un autre Humme ce m'est avis
Seur mun lit te tint embraciée ;
Ce dit la Feme curréciée,
Bien sai, fait-el, n'en dute mie (3)

(1) Le Grand d'Aussy, *Fabliaux* tom. IV, p. 221.

(2) Il regarda à travers sa porte (*wis*, porte, entrée d'une maison, *ostium*), et vit sur le lit un homme couché avec sa femme.

(3) Allons, je vois et n'en puis douter que vous retombez dans vos folies ordinaires.

Variantes.

(a) O sa fame fist son délit.

Ce est vustre vielle folie.
Tu viex tenir menchogne à voire
Jel' vi, fait-il, sel' doi bien croire (1):
Foì es, dist-ele, se tu crois
Pur véritei quanques tu vois;
As mains le prent, od li le meine (2)
A une cueve d'iave pleine.
Dedenz l'yawe le fist garder (3)
Puis li cumance à demander
K'il voit dedens; cil li a di (4)
Que soue ymage meisme vi.
(*b*) Pur ce, fet-ele, n'es tu pas
Dans cele cuve à tuz tes dras (5);
Si tu i vois une sanlánche (6)
Tu ne dois pas avoir créanche

(*b*) Por ce, dit-ele, n'i es tu pas.

(1) Mais je l'ai vu, donc le dois-je bien croire; mais, répondit la femme, tu es un fou si tu prends pour vérité ce que tu peux voir.

(2) Le prenant par la main elle le conduit vers une cuve pleine d'eau.

(3) Regarder.

(4) Elle lui demande ce qu'il voyoit dedans: le mari répondit qu'il y voyoit son image.

(5) Habits, vêtements.

(6) Ressemblance, portrait, image, *similitudo*.

En tes ouell (1) qui mentent suvent.
Dist li Vilains, or m'en repent,
Chascuns doit melx creire et saveir
Ce que sa Fame dit pur veir,
Ke ce si mauvès oïl voient
Et qi par wéue le foloient.

MORALITÉ.

Par cest essanple vus devise
Que mult vaut miex sens è cointise,
E bien plus aide à mainte gent
Qe son avoirs ne si parent.

(1) Yeux, *oculi*.

FABLE XLI.

Dou Vilain qui od sa Fame vit aler son Dru (1).

D'un Vilein woil ci recunter
Qui od sa Fame vit aler
Vers la forest sun Dru od li (2),
Après currut, mès cil s'enfui
Si s'est dedenz le bois muciez (3);
Si s'en returne tuz iriez (4),
Sa Fame laidi et blasma (5),
E la Dame li demanda
Pur qu'il palloit ensi vers li (6),
E sun Barun li respundi
Que il ot véu sun Léchéur (7)
Qi li fist hunte et deshonur,

(1) Le Grand d'Aussy, *Fabliaux* in-8°, tom. III, p. 122.

(2) *Dru*, amoureux, amant, galant.

(3) *Muciez*, caché, *d'amicire*.

(4) *Iriez*, en colère, fâché, *iratus*.

(5) Il maltraita et outragea sa femme.

(6) Quelles étoient les raisons qui le faisoient ainsi agir envers elle.

(7) Libertin, galant d'une femme mariée, *luxuriosus*.

(*a*) Aler od li en la forest.
Sire, fait-ele, s'il vus plest,
Pur l'amur Diu dites me voir (1),
Cuidastes vus Hume véoir
Aler od mei, nel' me celez.
Jel' vi, fait-il, en bois entrez;
Lasse! fet-ele, morte sui,
(*b*) Demain murrai u encor hui (2);
A m'Aiulle (3) avint autresi
Et à ma Mère, car jel' vi
Un po devant lur finement (4).
Ce fu séu apertement (5)
K'uns Bachelers (6) les cunduiseit
(*c*) Mais ne sorent ù cil aleit.

(1) Pour l'amour de Dieu, faites-moi la grace de me dire si vous avez cru voir un homme avec moi; je vous en prie, dites-moi la vérité, veuillez ne pas me la déguiser.

(2) *Hui*, aujourd'hui, *hodiè*.

(3) *M'aiulle*, mon aïeule, ma grand'mère.

(4) Mort, *finis*.

(5) Ouvertement, par tout le monde, *apertè*.

(6) Jeune homme, *Baccalaureus*.

Variantes.

(*a*) Jel'vi, fait-il, fouïz s'en est.

(*b*) Je morrai demain ou anqui,
A ma taie tout autresi.

(*c*) Là ou ele èns riens n'avoit.

Or, sai-jeo bien, près est ma fins,
Mandez, Sire, tus mes cuisins,
Si départiruns nustre aveir (1),
N'oze ù siècle plus remaneir (2).
A tute la moie partie (3)
Me metrai en une abbeïe;
Li Vilains l'ot, mercí (4) li crie:
Lessiez ester, fet-il, Amie,
(*d*) Ne partirez de mei ensi,
Mençunge fu quankes jeo vi;
N'oz, fait-ele, plus demurer
De m'âme m'estuet pensser
Enseurke-tut (5) pur la grant hunte
Dunt vus avez fet si grant cunte.
Touz-jurs me sereit repruvé

(*d*) Ne départons le notre ensi
Menchonge fu kankes vos di;
Ni os, fet-ele, mais ester.

(7) Jeune homme, *bacealaureus*.

(1) Nous diviserons notre fortune.

(2) *U siècle*, dans le monde; *remanoir*, rester, demeurer *remanere*.

(3) Avec ce qui me reviendra, je me retirerai dans un couvent.

(4) *Merci*; pardon, *misericordia*.

(5) En sorte que, sur-tout, *insuper*.

Que malement aureie uvré (1),
Se vuz ne jurez sairement (2)
(e) Si que l'orrunt nustre parent
Que ne véistes Hume od mei;
Si m'afiez la vostre fei
Qe vus jamès ne me sivrez,
Ne mais nel' me repruverez (3),
Que mavès gré ne m'en sarez
Ne jà n'el me reproicherez.
Volentiers, Dame, cil respunt;
Au munstier ensamble s'en vunt,
(f) Là, li jura ce que li quist (4)
E plus assez qu'ele ne dist.

MORALITÉ.

Pur ce dist-on en repruvier (5)

(e) Si que le voie tote gent,
Que riens ne féistes o moi.
(f) Là, li jure ce q'ele dist.
Et plus assez qu'ele ne quist.

(1) Fait, travaillé, *d'operari.*
(2) Serment, promesse, de *sacramentum.*
(3) Reprocherez, m'en ferez ressouvenir.
(4) Demanda, exigea, *quæsivit* de *quærere.*
(5) Reproche, blâme, de *reprobare.*

Ke Fames sevent engingnier;
(g) Les mençunges funt voirables (1),
Si unt un art plus que Diables.

(g) Les veziées non vertables
Ont plus un art que li deables.

(1) Choses vraies.

FABLE XLII.

D'un Leus K'uns Venères chaçoit,

alias

Dou Bregier qi garda li Lox (1).

D'un Vénéour (2) vus dis-geo ci
Ki un Leus aveit acoilli.
Parmi un cams (3) s'en fu li Leus
Où uns Berchier séoit tus seus (4),
Par sa franchise li requist
K'il li muçast (5) è si déist
Au Vénéeur qui le siéveit

(1) Phædrus, append. Burm., f. XXIII.

Romul. Nil., lib. IV, fab. XXXVIII, *Lupus, Pastor et Venator.*

Anon. Nil., fab. L.

(2) Chasseur, *venator.*

(3) Champ, *campus.*

(4) Seul, *solus.*

(5) Du verbe *mucer*, cacher, celer, *amicire.*

(*a*) K'au bois s'en ert alez tut dreit.
Li Paistres dist que si fera (1),
Desouz la faude le muça.
Li Venèrres veneit criant
D'ores en autres demendant
Se cil aveit li Leu véu;
Cil li respunt ne sot où fu (2),
Od sa main, li vet ensaignant
Q'aillurs le doie aler querant.
Dementres (3) qu'il li ensegneit
En vers li Louz tuz-jurs gardeit (4),
N'en pooit ses ex (5) remuer
Mès ne purqant l'en fist aler.
Qant il le vit bien eslungié (6)
Si dist au Loz qu'il ot mucié

---

(1) Le berger lui promit ces choses, et le cacha dans l'étable aux brebis.

(2) Celui-ci lui répondit qu'il ne savoit où il étoit, et avec sa main lui enseigna qu'il devoit le chercher ailleurs.

(3) Pendant le temps, tandis que, *interea*.

(4) Il regardoit sans cesse du côté du loup.

(5) *Ex*, yeux, *oculi*.

(6) Quand il vit le chasseur bien éloigné.

Variantes.

(*a*) Q'au boisenet alé estoit.

Ne me seiz-tu ore bun gré
(*b*) Que jeo t'ai si bien délivré.
Li Leuz respundit cointement (1),
Ta langue et tes mains voirement
Doi-jeo, fet-il, bun grei saveir
Mais une rien te di pur veir (2)
S'il aleit à ma volenté
Ti œil sereient jà crevé
Fa laingue et tes meins me garirent (3),
(*c*) Ti ueil à po ne me traïrent.

MORALITÉ.

Ensi sunt-il aucune gent
Qui as autres mustrent semblant
D'eaus covrir è d'eaus tenir chier
Qui les traïssent par derrier.

(*b*) De ce que t'ai ensi délivré.
(*c*) Ti oyl por pou me descouvrirent.

(1) Sagement.
(2) Mais je puis te répondre que si j'étois maître d'une chose, c'est que tes yeux seroient déja crevés.
(3) Garantirent.

FABLE XLIII.

Dou Poon qi pria qu'il chantast miex (1).

Uns Poons fu furment iriez (2)
Vers sei-méisme cureciez
Pur ce que tele voiz n'aveit,
(a) Cum à sa biautei aveneit.
A la Diesse le mustra (3)
E la Dame li demanda
S'il n'ot assez en la biauté
Dunt el l'aveit si aorné;

---

(1) La Fontaine, liv. II, f. XVII, *Le Paon se plaignant à Junon.*

Phædr., lib. III, fab. XVIII, *Pavo ad Junonem.*

(2) Fâché, en colère, *iratus.*

(3) Il s'en plaignit à la déesse.

Variantes.

(a) Come à lui ce dit avenoit.

De pennes l'aveit fait si bel (1)
(*b*) Qe n'aveit fait nul autre oisel.
Le Poons dist qu'il se cremeit (2)
Q'à tuz oisiauz plus vilx esteit
Pur ce que ne sot bel chanter.
Ele respunt lesse m'ester (3),
Bien te deit ta biauté soufire;
Nenil, fet-il, bien le puis dire
(*c*) Qant li Rossegnex (4) q'est petiz
A meillur voiz, j'en sui honniz.

MORALITÉ.

Qui plus cuvoite que ne deit
Sa cuvoitise le deçeit;

(*b*) Qu'il ne veoit nul altre oisel.
(*c*) Quant li roussingnolez petiz.

(1) Elle lui avoit donné des plumes d'une beauté si éclatante, qu'aucun autre oiseau ne pouvoit lui être comparé.

(2) Le paon répondit à la déesse, que sa voix l'effrayoit, qu'il ne pouvoit l'entendre, et que malgré la beauté de son plumage, il se regardoit comme l'oiseau le plus malheureux, puisqu'il ne pouvoit former aucun son agréable.

(3) Laisse-moi tranquille, en repos.

(4) Rossignol.

Pur cet Fable puvez savoer (1)
Que nuz Hum ne puit avoer (2)
Chant è biauté tute valor ;
Pregne ce qu'a pur le meilor.

---

(1) Savoir.
(2) Avoir.

FABLE XLIV.

De la Berbis qui ot Aignelé (1).

Une Brebix ot aingnelé (2),
E li Brégiers li a osté
Son Aingnelet, si l'enporta.
A une Chièvre le bailla
Ki de sun let l'a bien nurri,
En bois le meine avoecques li (3).
(*a*) Qant el le vit créu et grant (4),

(1) Phædr, lib. III, fab. xv, *Canis ad agnum*.
Rom. Nil., lib. II, fab. 23.

(2) Mettre bas; nos pères faisoient presque toujours d'un substantif un infinitif. Ils disoient *aigneler, chater, chaeler* ou *chiener, faoner, oiseler, porceler*, pour l'action de mettre bas, de faire des petits; nous avons conservé le verbe *enfanter*.

(3) Elle.

(4) La chèvre voit l'agneau devenu assez fort pour se passer de ses soins.

Variantes.

(*a*) Puis l'apela et dist ytant
Va deci tot maintenant.

Si l'apela et li dist tant (1) ;
Va-t-en à la Berbis ta mère,
Et au Muton qui est tes père,
Assez t'ai nurri lungement.
Cil respundi mult saigement :
Moi est avis que bien doit estre
Cele mère qui me vient pestre,
Melx que cele qui me purta
(*b*) Qant el de li me desseivra.

MORALITÉ.

Par cest Aignel poez saveir,
Q'amer doit-um è chier aveir
Ciaus qui bien lor funt anfance
Nès deivent metre en ubliance.

(*b*) Et qui de li me deceivra.

(1) Alors.

FABLE XLV.

Coment un Bretons ocist grant conpeignie de Brebis (1).

Jadis avint k'en un pasquis (2)
Ot grans cumpengnies de Berbis.
(*a*) Un Bret (3) s'aleit esbanoier
Parmi le chams od sa Moulier (3).
Les Berbiz sans garde truva,
Une en ocist, si l'empurta;
(*b*) E chascun jur i reveneit
Si les ocioit è porteit.
Les Berbis mult s'en currecièrent,
Entr'aus distrent è cunseillièrent

(1) Anon. Nilant. *Vervces et Lanius.*
Le Grand d'Aussy, *Fabliaux* in-8° tom. IV, p. 248.
(2) paturage.
(3) Quelques manuscrits portent *Loup* au lieu de *Breton*.
(4) Avec sa femme.

Variantes.

(*a*) Uns Brés aloit à sa moillier
Parmi le champ esbanoier.

Que ne se volrunt pas deffendre (1)
Par droite iror se lerunt prendre,
Ne jà ne se desturnerunt
(c) Ne pur rien môt ne li dirunt.
Tant atendirent lor Berchun (2)
Qe ni remest fors un Moutun,
Qui tus seus se vit sans cumpengne
Ne pot tenir que ne s'en plengne.
Grant lasqueté, fet-il, féismes (3),
E mult mavais cunssel préismes,
Qant nus grant cumpaigne estiens

(b) Chascuns jours au camp revenoit
S'es emportoit et ocioit.

Autre version.

Si les emportoit et manjoit
Quant mortes a, s'els emportoit.
(c) Ne por morir, môt ne diront.....
Ni demoura fors lo. mouton.
Qant sol se vit par la campeigne.

(1) Qu'elles ne se défendront nullement et qu'elles se laisseront prendre.

(2) Tant attendirent à prévenir leur gardien, le berger, qu'il ne resta plus qu'un seul mouton.

(3) Nous avons commis une grande lâcheté et pris un bien mauvais conseil.

Et qant nus ne nus deffendiens
Verz chest Homme qui à grant tort
Nus a tus pris è trait à mort.

MORALITÉ.

Pur ce dit-um en reprovier,
Plusour ne sevent damagier
Ne contrester lur anemis
Qu'il ne facent à auz le pis.

FABLE XLVI.

Dou Renclus et dou Villeins (1).

D'un Reclus cunte qui aveit (2)
Un Vilein qui od lui esteit ;
Qant li Renclus de Diu parleit,
Dunc li Vilains li demandeit
Purqu'Adan ot mengié le fruit (3)
Qui l'Umain Pule aveit destruit (4);
E qant il la Pume menja (5)
Pur coi Diex ne li parduna.
Au Recluz furment en pesa
Tant k'une foiz se purpensa,
Que li Vileinz apeisereit,
De la demande qu'il feiseit.
Une grant gate demenda (6)

(1) Le Grand d'Aussy, tom. IV, p. 236.

(2) Un hermite demeuroit avec un vilain.

(3) *Purqu'Adam*, pourquoi Adam, par quelle raison.

(4) *L'umain pule*, toute l'humanité.

(5) Et pourquoi Dieu n'avoit pas pardonné au premier homme d'avoir mangé une pomme.

(6) Ayant demandé une grande jatte, et l'ayant renversée sur une table, il y cacha une souris.

Sur une taule l'adenta,
Une Suriz a desoz mise;
Puis kemanda qu'en nule guise (1)
Au Vileins qu'il ni adesast
Ne que desoz ne regardast,
Car il voit près à un mustier (2)
A oroisun pur Deus proier.
Qant li Renclus s'en fu alez,
Si s'est li Vilainz porpenssez
Que grant merveilles li sanbla
De l'escuele ke il garda;
(a) Ne se pot pas de ce tenir
Que il ne vueille descuvrir,
Pur veir ce ke desoz il a;
Si a véu qant il l'osta
La Suriz qui li escapa;
E kant ses Sires repaira (3)
Mult se curruça durement.

(1) Le villain étant revenu, il lui enjoint de ne pas vouloir regarder dessous.

(3) *Mustier*, église, chapelle, *monasterium*.

(2) L'hermite rentré au logis, fut très-fâché contre le paysan; il demande à ce dernier pourquoi enfreignant la défense qui lui avoit été faite, il avoit levé la jatte.

Variantes.

(a) Ne se pooit mie détenir.

Li demanda par maltalent
Porqoi ot l'esquiele ostée
Ne sa deffense pas gardée.
Li Vilains li respunt après :
Sire, feit-il, geo n'en poi mès ;
Ou li cuers me déust partir
Ou j'alasse tot descuvrir.
E qu'est la Suriz devenue ?
Por-coi ne l'as tu retenue,
Ta folie te fust pardonée ?
(b) Tost, fet-il, me fu eschapée.
Amis, dit-il, laissiez ester
N'aiez mais soing d'Adan blasmer,
Se le fruit de l'arbre menja,
(c) Ke Jhesus-Cris li dévéa.
C'est que Diables li cunseilla,
Par sa Fame qui l'engingna
E li pramist si grant honur
Que pers sereit au Criatur (1).

MORALITÉ.

(d) Porce ne deit nus encorper

(b) Tost, se ne te fust escapée.
(c) Qant nostre sires li véa.
(d) Por ce ne doit nus hons culper
Autrui affaire, n'encolper.

(1) Que pareil eût été au créateur.

Autrui faisance ne blasmer,
Ne metre max séur sun pruisme (1).
Chascuns reprengne sei-méisme,
Tex puet blasmer les fais d'autrui
Qui mielx devreit reprendre lui.

---

(1) *Pruisme*, prochain, *proximus*.

FABLE XLVII.

Dou Vilain qui ora avoir un autre cheval (1).

D'un Vilein cunte ki entra (2)
En un mustier, è si ora;
Un suen Cheval aveit mult chier
Si l'atacha fors dou mustier.
A Diex requist qu'il li aidast (3)
Q'un autel Chevax li dunast;
Tant cum il fist cele orisun
Sun Cheval anblèrent Lairun;
Qant fu hors dou monstier issu
(*a*) Ke vit ses buns Chevax perdu

(1) Le Grand d'Aussy, *Fabliaux* in-8° tom. IV, p. 230.

(2) Un villain étant entré dans une église pour faire sa prière, avoit attaché son cheval à la porte.

(3) Il prioit le Seigneur de lui donner un cheval pareil; pendant qu'il disoit son oraison, des voleurs lui enlevèrent sa monture.

Variantes.

(*a*) Si ot son bon cheval perdu
Airière vint isnelement
Si pria Deus hastiement
Qu'autre cheval ne requèroit
N'autre dou sien mar li donroit.

Au mostier va hastiwement,
E pria Dex dévotement,
Que nul autre riens ne requiert
N'autre Cheval boins ne li ert
Mais face li r'aveir le suen
Car jameis n'avera si buen.

MORALITÉ.

Pur ce ne deit nus Hum proier
(b) De plus aveir qu'il n'a mestier ;
Ce gart que Diex li a prestei,
Se li soufise en loiautei.

(b) Avant de ce qu'il n'a mestier.

FABLE XLVIII.

Dou Vilain qui norri une Choë (1).

D'un Vilein (2) dist ki nurrisseit
Une Kauwe (3) que mult ameit (4);
Tant la nuri qu'ele parla (5);
Uns siens Veisins l'a li tua.
Cil s'en claima à la Justise (6),
Si li cunta en q'ele guise (7)

(1) Prononcez *choue*. Cette fable ne se trouve point dans La Fontaine, ni dans les fabulistes latins.

(2) Voyez la note historique de la fab. III.

(3) Ces mots *choë*, *cawe*, *kauwe* du latin *cauba*, servoient souvent à désigner les différents oiseaux de nuit et une espèce de corneille grise aux bec et pieds rouges; mais ici ils signifient un merle, un geai, ou peut-être un corbeau, ou une pie.

(4) Qu'il aimoit beaucoup.

(5) Il l'instruisit si bien qu'elle apprit à parler.

(6) Le villain s'en plaignit. *Claimer quelqu'un*, c'étoit l'accuser en justice, le poursuivre devant les tribunaux, le sommer à comparoir.

(7) Le villain conta au juge combien cet oiseau l'amusoit et par son chant et par ce qu'il répétoit ce qu'on lui avoit appris.

Icil Oisiax suleit (1) paller
E les mat'nées kanter.
Li Juiges dist qu'il ot meffeit (2),
Celui a fait semenre à pleit (3).
Au jur que cil esteit semuns (4)
Qi deveit fère sun respuns (5)
De cordoan prist une pel (6),
Si la mise soz sun mantel.

---

(1) Avoit coutume de parle.

(2) Que le voisin avoit mal fait, mal agi.

(3) Il le fit citer à son tribunal. C'étoit sur le perron du château, ou sur la *motte* ou mothe, sorte d'élévation artificielle qu'on plaçoit auprès des châteaux, pour marquer la chastellenie, que les seigneurs ou leurs officiers rendoient la justice. Le seigneur y tenoit les *plaids* et les *assises* sous un chêne, ou sous un orme, au pied duquel étoit une grosse pierre qui servoit de siége au juge: les huissiers y faisoient leurs proclamations au nom du seigneur. Dans plusieurs coutumes l'arbre du *perron* ou de la *motte* étoit compris dans la portion des fiefs réservée par préciput au fils aîné. Les jugements qui s'y rendoient étoient appelés *les plaids de la porte*; c'est ainsi que Louis IX rendoit la justice au bas du château de Vincennes; et Joinville fut souvent employé pour remplir ce ministère au nom du roi. *Voyez l'histoire de Saint Louis, par Jehan, sire de Joinville, imp. roy.*, 1761, pag. 13 et 14.

(4) Appelé, cité.

(5) Subir son interrogatoire, répondre à la plainte.

(6) Il prit une peau ou un cuir qu'il cacha sous son man-

L'un des corons laist defors pendre (1),
Que la Justise doie entendre
(a) Qu'il li aporte pur loier,
Ke de sun plet li doie aidier.
Le mantel suvent entruvri (2)
Tant que li Juges entendi.
L'autre Vilein fist apeler

---

teau. *Cordoan* est le cuir apprêté et propre à faire des chaussures: le meilleur se fabriquoit dans la ville de Cordoue en Espagne, *corduba*, et il en retint le nom; de-là on fit *cordubanier* et *cordoanier* pour désigner les tanneurs, les mégissiers et les cordonniers, qui, outre les différentes espèces de souliers, faisoient aussi les bottes (*estivaux*), et les guêtres (*houses*).

(1) Il en laissa pendre un des bouts, afin que le juge pût comprendre qu'il le lui apportoit pour sa récompense, et que par-là il lui devoit faire gagner sa cause. Un manuscrit portoit *chies*, bout, extrémité, commencement, de *caput* au lieu de *coron;* j'ai préféré cette leçon parce que ce mot *coron* qui a la même signification que *chiés, chief*, désigne aussi la matière: *coron* est formé du latin *corium*, d'où l'on a fait le mot *cuivre*.

(2) Il ouvrit si souvent son manteau qu'à la fin le juge le comprit.

Variantes.

(a) Que li juges peust entendre
Qi li portast por son loier.

Qui s'ert venus à lui clamer (1) ;
De la Cawe li demanda
Qe ce esteit qu'ele canta (2)
E qu'el parole ele diseit.
Cil li respunt (3) qu'il ne saveit ;
Qant tu (4), fet-il, riens n'en saveies,
Ne sa parole n'entendeies
(b) Ne niant n'esteit ses jarguns (5),
Tu n'en dois jà aveir respuns.
Cil s'en ala sanz sa droiture (6)
Por le loier dunt cil prist cure (7).

(b) Ne néent estoit sa canchons
N'en dois jà avoir nul respons.

(1) Qui s'étoit venu plaindre à lui.

(2) Ce qu'elle chantoit.

(3) Celui-ci répondit.

(4) Lorsque toi.

(5) Pendant les XII^e^ et XIII^e^ siècles, le mot *jargon* étoit employé pour désigner toute espèce de langage étranger, d'idiome et de patois, enfin pour le chant des oiseaux et le cri des animaux.

(6) Sans qu'on lui rendît justice, qu'on fît droit à sa demande.

(7) A cause du cadeau que la partie adverse fit au juge.

MORALITÉ.

Pur ce ne deit Princes ne Rois
Ses coumandemenz ne ses lois
A Covoitex mettre en baillie (1)
Car sa Justise en est périe.

(1) Aux envieux laisser le soin d'administrer.

FABLE XLIX.

Dou Leu qi cuida de la Lune ce fust un Fourmaige (1).

(a) D'un Los cunte qi une nuit (2)
Esteit alez en sun déduit;
Lez une mare trespassa
È qant dedenz l'aigue esgarda,
L'umbre de la Lune a weu,
Mès ne sot mie ce que ce feu.
Puis s'apensa en sun curaige
Que ce esteit un grant Furmaige (3).
L'aive commenza à laper;
Très-bien quida en sun penser,

(1) La Fontaine, liv. VIII, f. 25. *Les deux Chiens et l'Ane.*
Lockman, fab. XXXVI.
AEsop, fab. 211.

(2) Dans quelques manuscrits cette fable est intitulée: du *Goupil.*

(3) Un loup pendant la nuit étant sorti pour chercher sa nourriture passa près d'une mare; regardant l'eau, il aperçut l'ombre de la lune qui s'y réfléchissoit et il la prit pour un fromage.

(*b*) Que se l'iawe fust un po menre (1),
Que le Fourmage péust penre.
Tant en a beu que il creva
Iluec chaï, puis n'en leva.

MORALITÉ.

Qant Fox espoire outre sun dreit
E outre ce qe faire deit;
D'aveir toutes ses volantez,
Si en est morz et affolez.

---

(1) Que si la quantité d'eau étoit moins considérable.

Variantes.

(*a*) D'un Leu dist ci qu'à mienuit
Jà retornoit à son déduit,
Desor une mer a trespassé
Sur une iawe à esgardé.

(*b*) Que l'aive el marais estoit mendre.

FABLE L.

Dou Leu et dou Corbel (1).

(*a*) D'un Leu cunte ki vint jadiz
Où uns Corbiaus s'esteit assiz
Desour le dos d'une Berbiz ;
Li Lous palla, qi fu maris.
Geo vois, fait-il, mult grant merveille,
(*b*) Li Corbeax siet deseur l'Oeille,
Siet là où siet, dist ce qu'il dit (2)
Fait ce qu'il vieut sanz cuntredit.
(*c*) Nul mal ne creint, ne nule rien,

(1) AEsop., fab. CXV.
Le Grand d'Aussy, *Fabliaux* in-8° tom. IV, p. 186.

(2) Il se repose où il lui plait, il dit tout ce qui lui passe par la tête, il fait toutes ses volontés.

Variantes.

(*a*) D'un lous raconte qui jadis
Vist un corbel qui fu assis.
(*b*) Le corb suz le doz d'une oeille.
(*c*) Mal ne creint-il de nule rien.

Se gi séisse geo sai bien (1)
Qe tutes genz mult me huereient,
De tutes parz m'escriereient (2)
Que geo la volreie mengier,
Ne mi laireient apreismier (3)

MORALITÉ.

Tut ensi est du Trichéeur,
En effroi est, et en péeur,
Jà sa conscience le reprent
Que tuit queneissent sun talent.
Formeńt li poisse dou Loial
(d) Qu'om ne turne lor sens à mal.

(d) Qu'il ne torne ses fais à mal.

(1) Si j'en faisois autant, ces misérables me signaleroient, ils s'écrieroient que je veux manger cette brebis et ne me permettroient pas seulement d'en approcher.

(2) Crieroient après moi.

(3) Approcher, *approximare.*

FABLE LI.

Dou Coc et dou Werpil (1).

D'un Coq recunte qui esteit
Seùr un fémier è si grateit;
Par delez lui vint li Worpis (2)
Qi l'apela par moult beax dis.
Sire, feit-il, mult te voi bel,
Ainc ne vi mais si gent Oisel:
Clere voiz as sor tute rien,
Fors tun père que conui bien;
Unques Oiséax melx ne chanta
(a) Mais il dist miex qant il cligna (3).

(1) Le Grand d'Aussy, tom. IV, p. 223.

Ce sujet est à-peu-près le même que celui de la Fable du *Renard et du Corbeau* de la Fontaine, les détail sen sont différents. Voyez la fable XIV^e^ de ce recueil.

(2) Près de lui vint le renard.

(3) Mais son chant est bien plus harmonieux quand il ferme les yeux.

Variantes.

(a) Mais en chantant les yaus clina.

Si puis-jeo faire, dist li Cos,
Les eles bat, s'a les oex clos,
Chanter cuida plus clèrement,
E li Werpil saut, si le prent (1),
Vers la forest tut dreit s'en va.
Parmi un champ ù il passa
Current après tuit li Pastur,
Lor Chiens li huient tut entur,
Vers le Gourpiz qui le Cox tient,
(*b*) Mal est bailliz se vers eus vient (2).
Va, feit li Cos, si lur escrie
(*c*) Miens est li Coz, n'en aurez mie (3);
Li Goulpis volt parler en halt
E li Coc de sa buche salt;
(*d*) Sor un haut fust s'en est muntez (4),
E li Gopil s'est regardez,
Ez-le-vos mat è corrécié.

(*b*) Mal en jorra se par ci vient.

(*c*) Que je suiz tiens, ne me laiz mie.

(*d*) Deseur un halt arbre est volez.

(1) Le Renard fait un saut, se jette sur le Coq et l'emporte dans le bois.

(2) Il lui arrivera malheur s'il vient de leur côté.

(3) Ce coq m'appartient, vous n'en aurez rien.

(4) Il s'envole sur un arbre fort élevé.

(e) Mult por se tient à farcillié (1),
Mult se tint bien afannoié (2),
Que li Cos l'ot si engingnié.
De mal talent è de droite ire
Cumança la buche à maldire
Qui parole qant se deit tère ;
Li Cox respunt, si deis-geo fère
Maudire l'ueil qui vieut cluignier
(f) Alors que il devreit veillier.

MORALITÉ.

(g) Pur ce le racunte, Segnur,
Ce funt li Fol è maint Plusur ;
Parolent qant deivent cesser
E tèsent qant devreient parler.

(e) Moult por s'en tieni mal conehiez.
(f) Qant se doit garder et gaitier.
(g) Que max ne viegne à son seignor,
Ce font sovent tuit li plusor.

(1) Il se tient pour joué et mistifié d'avoir été dupé par le Coq.

(2) Je pense que ce mot *afannoié* signifie récompensé, payé, salarié, *d'affanatus*.

FABLE LII.

Dou Coulon è dou Gourpill (1).

D'un Coulun cunte que jadis (2)
S'esteit seur une croiz assis ;
Uns Werpis vint desouz sel' vit
En haut parla et se li dit :
Pur coi, fet-il, siez tu lassus (3)
En si grant vent, descens ça jus,
Si siez lez moi en cest arbri.
Ge n'os par fei, cil respundi ;
Pur noient as poour de moi (4),
Si te dirai bien le porcoi.
Geo fui or ainz à un cunté (5)

(1) La Fontaine, liv. II, fab. xv, *du Coq et du Renard.*
AEsop., fab. xxxvi.
Le Grand d'Aussy, tom. IV, p. 226.

(2) Un pigeon se reposoit sur une croix placée au sommet d'un édifice.

(3) Pourquoi te placer si haut; par un si grand vent; descends et viens te mettre à côté de moi dans cet abri.

(4) Tu as peur de moi et c'est bien a tort.

(5) *Or ainz*, il n'y a pas long-temps.

U il ot mult gent assanblé,
U grant Pule fust en esveil (1),
En grant noise et grant trepeill (2),
D'un briez qui vint de par le Roi (3),
Qui cummande par dreite foi,
Qe Beste à autre ne mefface,
N'a nul Oisel, jà Dex ne place (4),
Q'entre'aus ait jamais nule gueire,
(a) La pais vieut par tute sa teire (5).
Enssamble porrunt mais aler (6)
Oisiax è Bestes por joer.
(b) Dunc vois-j'à toi, fait li Coluns (7)
Mès jeo voi là lez ces huissuns,
Deux Chevaliers mult tost errer,
Si funt deus Kiens od ax mener.

(1) *Pule*, pour, *puple*, nation, peuple.

(2) Agitation, inquiétude, trépignement, tressaillement.

(3) A cause d'une ordonnance émanée du roi.

(4) Qu'à Dieu ne plaise.

(5) Pays, province, gouvernement.

(6) Désormais tous les animaux pourront vivre et s'amuser ensemble.

(7) *Lez*, près, à côté, de *latus*.

Variantes.

(a) Paiz velt metre dedenz sa terre

(b) Dont venrai-je fet li coulons.

Dist li Goupix, sunt-il bien près ?
Il chevauchent, fet-il, adès (1);
Melx est qu'en cest bois m'en revoise (2)
Que par ax aie estris ne noise.
Ne sai s'il unt le brief oï
Qui vint dou Roi, gel' vus afi (3),
Ne m'estouroit point remuer (4)
Se il l'éussent oï cunter.

MORALITÉ.

Si vet des Feluns veziiez,
Par ax est maint hum engingniez,
Par parole et par fax sarmun
Cum cil volt fère dou Coulun.

---

(1) Toujours, en venant de notre côté.

(2) Il me convient mieux de retourner dans la forêt que d'avoir une querelle et du bruit avec eux.

(3) Je vous l'assure, le certifie.

(4) *Ne m'estouroit*, il ne me faudroit pas, il ne me conviendroit point.

FABLE LIII.

De l'Aigle et de l'Ostour (1).

Li Aigles fu des Oisiaus Reis
Pur ce qu'il ert pruz è curteis ;
E li Ostors (2) ses Sénéchax (3)
Qui n'ert pas du tout si loiax.
Li Aigles sist par un grant calt (4)
(a) Sor la branque d'un caisne halt,
Li Ostoirs sist plus bas de lui ;
Garda à val, si ot anui
Des Coulons (5) qui en bas voleient
Et à la terre entr'eaus joeient.
Vus joez, fet-il, desoz moi

(1) Le Grand d'Aussy, *Fabliaux et contes*, tom. IV, p. 172.

(2) *Autour*, sorte d'épervier, oiseau de proie.

(3) Voyez la note (2) de la fable XI.

(4) Par la grande chaleur l'aigle s'étoit perché sur a branche d'un gros chêne.

(5) Des pigeons.

Variantes.

(a) Seur un chaisne mult grant et haut.

Véez ci l'Aygles vostre Roi ;
S'il deci esteit remuez
E sur un altre fust volez,
Li giex ireit en autre guise
Ge feroie de vos justise.

MORALITÉ.

Pur ce ne deit Princes vuloir
Sénescal en sun resne avoir,
Ne cunveitox, ne mentéor,
S'il n'en velt feire sun Sengnor.

FABLE LIV.

Dou Chevaĺ qui s'afola un prei.

Uns Chevaus vit herbe qui crut
Dedenz un pré ; mais n'aparçut
La haie dunt ert enclos li prez ;
Au saillir ens s'est eschiflez (1).

MORALITÉ.

Ce funt Plusur, bien le savez ;
Tant cunveitent lur vulentez
Ne voient pas qu'ele aventure
En vient après pesans è dure.

(1) En voulant sauter par-dessus, il s'est meurtri, blessé.

FABLE LV.

De celui qui veut vendre son Bouc avoc sun Cheval.

alias

Dou riches Hons è de son Chevax (1).

Uns riches Huns ce dit esteit
Qui sun Cheval vendre voleit,
Et un sien Bos tut à un priz (2);
Pur vingt solx dist à ses amis
Qe s'aucuns d'aus vuleit duner,
(a) Se nus d'aus les veut achater.
Uns Marchéans le bargaigna (3),
Le Cheval dist qu'il retenra

(1) Le Grand d'Aussy, tom. IV, p. 178.

(2) *Tot en un pris*, en un seul marché, ensemble, d'un même bloc.

(3) Un maquignon marchanda le cheval.

Variantes.

(a) Pour tant le vausit achater.

Mès li Bous ne voleit niant.
Li riches Hons par mal-talent
Dist, qu'andeus les acatereit (1)
Ou anbedeus il les laireit.

MORALITÉ.

Véoir poez dou nun-sachant
Qui prise sun mal autrestant
Cume sun bien tut igaument ;
Ne puet lessier sun fol talent.

(1) Répondit qu'il les acheteroit tous deux, ou qu'il n'auroit ni l'un ni l'autre.

FABLE LVI.

D'un Lox è d'un Escarboz.

alias

Dou Leu cui li Escharboz entra en cul, et prisent entr'elx aatie de bataille à tout lor pooirs d'Amiz (1).

Ci nus racunte ke un Leus (2)
(*a*) En une grave (3) jut tut seus ;
Desouz la kewe à-val li entre (4)
(*b*) Uns Carbos desi en sun ventre.

(1) La Fontaine, liv. II, fable IX, *le Lion et le Moucheron.* AEsop., fab. CXLIX.
Le Grand d'Aussy, *Fabliaux*, in-8°, tom. IV, p. 209.

(2) Un loup s'était couché sur le sable et pendant son sommeil un escarbot se plaçant sous sa queue lui entra dans le fondement.

(3) Lieu sablonneux, bord d'une rivière.

(4) *Kewe*, queue, *cauda*.

Variantes.

(*a*) Just en une granche toz seuz.

(*b*) Uns eschargot jusques au ventre.

Li Lox saut sus, si s'ewella
Moult anguoissousement cria,
Tant se witra et tant salli (1)
Qe li Escharboz s'en issi (2).
Qant li Leus l'esgarda et vit
(c) Mult li turna à grant despit
Halas ! fait-il, dolanz, chétis (3),
Qui dedens mei t'esteies mis ;
Li Ascharboz a respundeu,
Par foi, fet-il, ce est bien seu (4)
Ke geo vail assez miex de tei,
Qant tu demeines tel bouffei (5).
Car assanble ta cumpaignie (6).
(d) E çax qui te sunt en aïe (7)
E jeo rassenblerai ma gent
E mes amis è mes parent.

(c) De tel beste ot moult grant despit.
(d) Trestouz celx qui sont en t'aïe.

(1) A force de se remuer et de sauter, l'escargot sortit.
(2) Sortit, partit, s'en alla.
(3) *Chétis*, malheureux, infortuné, misérable, *captivus*.
(4) Il est bien connu que je vaux mieux que toi.
(5) Orgueil, fierté, bruit, rumeur, vacarme.
(6) Rassemble tes gens et ceux qui peuvent t'aider.
(7) Aide, secours *d'adjuvamentum*.

Demain tenruns une bataille (1)
Enmi cest chans trestut sans faille.
Li Louz l'a ensi otreié,
Pur ses aidanz (2) a enveié
(e) Li Escarboz manda les Eiz (3)
Qu'il n'en i a un seul remeiz,
Ne grosse Mouske, ne Wibet (4),
Ne lunge Wespe, ne Cornet.
Qant il se durent aprismier (5)
Li Leus volst les siens enssengnier ;
Cunssel, ce dist, lor estuet prenre (6)
S'il se woelent vers ax (7) deffenre ;

(e) L'Escharbot a les siens mandez
N'i avoit nul felon remez.

Nota. Au lieu de *felon* on trouve aussi *fourlon, malott.*

(1) *Tenir une bataille*, c'est la présenter.

(2) Amis, compagnons.

(3) L'escarbot invita les abeilles ou mouches à miel, et pas une ne manqua à cet appel, de même que toutes grosses mouches, telles que le taon ou frelon, la longue guêpe, et le Bourdon.

(4) Les manuscrits portent *gibet, guibet, huibet, juinquet, wibet.*

(5) Approcher.

(6) *Estuet prenre*, convient prendre.

(7) *Vers ax*, envers, contre tes ennemis.

Chascun cuvient garder sa kewe (1)
U il ira à male weuwe.
Li Chiers (2) li dist : or nus benduns,
De cele part nus estupuns
Q'il n'i puisse par là entrer ;
Dunc purruns plus séur aler.
Enssi l'unt fait communalment (3),
Bendez se sunt mult fermement.
Mais kant ce vint à l'asenblée,
Une Wespe s'est désseurée (4),
Si puint le Chirf par les costéz (5);
Et il sailli si effréez
Qu'il se mesmit vileinement
Et la bende desrunt è fent.
Ce dist li Lox qui esteit près
Seignur, pur Diex, ni estuns mès (6)
Mult pur nus est mésavenu

---

(1) Il est important de garantir sa queue, celui qui n'aura pas ce soin, deviendra l'objet de la risée commune.

(2) Le cerf.

(3) *Communalment*, d'un commun accord.

(4) Une guêpe s'est eloignée, séparée.

(5) Elle pique si fortement les côtés du cerf qu'il saute de frayeur, se salit vilainement et rompt les rangs.

(6) Ne restons pas davantage.

(*f*) Qant li loien sunt desrumpu ;
Fuions nus en hastiwement
Se nus i demouruns noient (1)
N'i aura jà un seul de nous
Qui sos la coë n'en ait dous.

MORALITÉ.

Cest essanple nus dist de çax
Qui mesprisent les menurs d'ax,
Tant les avilent par lur dis
(*g*) Q'au besong les voit-um hounis.
Car melx se sevent cil aidier
Là ù il unt grègnur mestier
Que ciaus qui les vunt despisant
Qui sunt si lunc è gros è grant.

(*f*) Qar li lien en est rompu.
(*g*) Q'au grant besoing les ont honis.

(1) Si nous restons plus long-temps.

FABLE LVII.

De l'Ostour et dou Roussegnol (1).

Ci nus racunte d'un Ostur (2),
Qui sor un fust se sist un jur
(*a*) U li Rossengnox ot sun nit,
E ses oiseax i ot nurri.
A sei le prist à apeler,
Si li cumanda à chanter.
Sire, feit-il, jeo ne porroie
Tant cum si près de moi vus voie,

(1) Cette fable a quelque ressemblance avec celle de la Fontaine, liv. IX, fab. XVIII, *le Milan et le Rossignol*, qui est tirée d'Hesiod., oper. et dies, v. 201.

AEsop., fab. III.

Phædr. append. Burm., fab. XVIII.

Romul. Nilant., lib. II, fab. XXVIII.

Anonym. Nilantius, fab. XXXIX.

Luscinia, *Accipiter*, *et Auceps*.

(2) Un épervier s'étoit perché sur un arbre où le rossignol avoit bâti son nid.

Variantes.

(*a*) Là où l'oursignols eust son nit.

(*b*) Mais s'il vus plest à remuer (1)
E sus un autre fust munter,
Ge canteroie mult plus bel,
Ce seivent tuit cil autre Oisel.

MORALITÉ.

Autresi est de mainte gent,
Ne puéent pas séurement
Là ù il doutent bien paller,
Si vunt là ù n'estuet duter.

(*b*) Se vos plesoit à remuer.

(1) *A remuer* de quitter la place.

FABLE LVIII.

Dou Corbel qi volt resanbler Poon (1).

D'un Corbeax cunte qui truva
Par un kemin ù il entra,
Plumes è pennes d'un Poon;
Si esgarda tut environ,
Plus se tint vill que nul oisel (2);
Pur ce ke ne se vit si bel,
(*a*) Tutes ses plumes araicha
K'une seule n'en i lessa.
Des pennes au Poon s'atorne
Trestut sun cors bien s'en aorne;
Puis s'assanla od les Poons (3),

(1) La Fontaine, liv. IV, f. IX, *le Geai paré des plumes du Paon.*

AEsop., fab. CI.

Phæd., lib. I, fab. III, *Graculus superbus et Pavo.*

Anonym, Nilaut., fab. XXVI.

(2) Il se tint pour l'oiseau le plus avili.

(3) Puis il fut se mettre en la compagnie des paons.

Variantes.

(*a*) Totes les pennes esracha.

Ne sanla pas lor cumpaignons.
(*b*) A lor èles bien le batirent
E se pis pôrent, pis li firent,
(*c*) Dunt s'en volt as Corbiaus aler
E Corbel revolt resambler;
Mès il l'unt tuit desconéu (4),
Si l'unt sakié et débatu.

MORALITÉ.

Ce puet-on saveir de plusurs
Qui avoir unt è granz hénurs
Encor volreient plus recuellir
Ce qu'il ne puéent retenir;
Ce qu'il coveitent n'unt-il mie
(*d*) Ainz le perdent par lur folie.

(*b*) Des oreilles le débatirent.
(*c*) Puis s'en revot as Cors paller
Si com il saut et rassanler.
(*d*) Ainz le lor perdent par folie.

(1) Mais ne voulant pas le reconnoître, ils l'ont chassé et bien battu.

FABLE LIX.

Dou Lion qui manda le Werpil (1).

Uns Liuns fu mult deshaitiez (2),
De mal souspris et empiriez;
Tutes les Bestes i alèrent,
Entr'aus distrent et esgardèrent
K'um le devreît médichiner
Se nus en seit cunseil truver.
(*a*) Au Verpill dirent li plusor (3),
Qui des Bestes set le retur,
Et as Oisiaus refait parler
Mécine querre et demander.

(1) La Fontaine, liv. VIII, fab. III, *le Lion, le Loup, et le Renard.*

Pidpay, *Contes indiens*, tom. I.

AEsop., fab. LXXII.

Roman du *Nouveau Renard*, manuscrit, n° 7615.

(2) Languissant, taciturne.

(3) Le renard, au rapport des animaux.

Variantes.

(*a*) Au gourpill se tindrent plusor.

Par messaiges l'unt fait semunre (1)
E li Gourpis se vait répunre ;
Lez la sale s'esteit muciez (2)
Car cointes ert è véziiez (3).
Li Lions mult se curreça
Li Leu, sen Prévost, (4) apela,
Demanda li pur-coi ne vint (5).
Li Lox respunt riens nel' detint
Forz l'engrestés de son curaige,
Car g'i envoïai mun messaige;
(*b*) Alez tost, si le faites prendre,
Si le faites ardoir ou pendre (6),

(*b*) Amener le ferai et prendre,
Mais faites le deffaire ou pendre.

(1) *Semondre*, appeler, avertir.

(2) *Muciez*, caché.

(3) Car il est malicieux et subtil.

(4) C'est-à-dire le grand-prévôt de son hôtel; celui qui étoit revêtu de cette charge, devenoit juge ordinaire de la maison du roi, et en cette qualité il devoit connoître et instruire toutes les affaires civiles et criminelles entre les officiers du prince et pour eux, contre ceux qui ne l'étoient pas. Le prévôt de l'hôtel pouvoit aussi informer de tous les crimes pour et contre les gens de la suite du roi.

(5) Le lion demanda au loup, son prévôt, pourquoi le renard ne s'étoit point rendu à ses ordres.

(6) C'étoient les seuls supplices en usage, pour les pairs,

Ou sel' castiez si faitement
K'essanple i prengnent si parent.
Li Golpiz ot qu'il est jugiez
Moult durement s'est esmaiez,
Pas pur pas (1) est avant venuz,
Si que des Bestes bien fu weuz.
Que quiers tu ci, fait li Liuns (2);
E cil li dist en sun respuns (3),
Si m'aïst Dix, beax Sire Rois,
(c) Ne sai que gi féisse anchois

(c) Ge ne sai qui querisse ainçois
Que médicine usse trovée;
Puis ai cherkié mainte contrée,
Loins j'oï vo comandement,
En Salerne fui-ge noient;
Si vos ont halt home mandé
Que oïrent de vostre enferté.

le bûcher et la potence. Le châtiment monastique étoit la flagellation soit avec des verges, soit avec des cordes nouées. Ne voit-on pas le foible Louis-le-Débonnaire, Raimond-le-vieux, comte de Toulouse, Henri II, roi d'Angleterre être fustigés par le clergé. Le pénitent étoit nud jusqu'à la ceinture, avec une corde au cou et des verges à la main, qui servoient à son supplice. Les *amendes* dites *honorables* tirent leur origine de cette punition.

(1) Doucement, gravement, à pas comptés.

(2) Que viens-tu chercher ici, dit le lion.

(3) Le renard répondit.

Q'éusse méchine truvée,
Puis ai esté mainte jurnée
Que j'oï vustre mandement;
En Salerne (1) fui veirement,
Si vus unt li Mire (2) mandéi
Qu'il sevent vustre enfermetéi;
C'uns Los seit escurchiez tuz vis (3)
Si seit li sanz è la pel mis
Sor vostre pis (4) dusq'à demein,
(*d*) Lors vus sentirez trestut sein (5).
Li Leus prisent ki illuec fu,
Vif l'escurchent, caut l'unt tenu;
Au Lyon unt la pel bailliée;
(*e*) Li Lox s'en veit à grant haskiée (6)
Asséir fors de la mèsun

(*d*) De vostre mal vos rendra sein.
(*e*) Et il s'en fu à grant haschiée.

(1) A l'école de Salerne.

(2) Les médecins. Voy. sur ce mot la note dans la fable XXXVIII.

(3) Vif, vivant.

(4) Sur votre poitrine.

(5) Sain, guéri.

(6) Après avoir été dépouillé de sa peau, le loup s'enfuit promptement.

Là vinrent moskés è tohun (1)
(f) Sel' dépoingnent mòlt malement.
Li Hopirs vint moult cointement
Si li demanda qu'il faiseit
Que sanz pel iluèques estéit ;
Tes membres voi mult démangier
Une autre féiz te chasteier (2)
K'autrui ne voilles mal jugier
Qui seur toi puit répérier.

MORALITÉ.

Tel purcache le mal d'autrui
A qui ce meisme vient seur lui ;
Si cum li Lous fist dou Goupil
Qu'il voleit mettre à grant eissil.

(f) Qui le poindoient mauvèsement
Et li werpis vint cointement,
Si li demandent que il fist
Qui sanz sa pel iluec s'assist.
Tes gans, fait-il, voi dépichiés.
Por autre foiz sois castiez
Que autrui ne doie mal tenir,
Et que sur toie doie revenir.

(1) Les mouches et les guêpes qui l'assaillent le font cruellement souffrir.

(2) *Chastoier*, instruire, répondre, donner des avis, *castigare*.

FABLE LX.

Dou Gourpil è de l'Ourse (1).

Dun Worpil vus racunte et dit
Qui une Orse truva et vit ;
Forment la proia et requist
Qu'ele soffrit que li fesist (2).
(*a*) Tais, fet-ele, mauvès Goupix,

(1) Le Grand d'Aussi, *Fabliaux*, tom. IV, p. 225.

(2) Qu'elle voulût bien lui accorder ses faveurs ; tais-toi méchant renard, je ne veux point de toi, tu es trop laid, trop mauvais et trop vil.

Variantes.

(*a*) Tu es, fait ele, mavez chétis
Qui tant par es mavais et vis
Si suis, dist-il, tel com ge soil
Si te f.. tray (*), car faire voil ;
Fui, fait-ele, lai moi ester.

(*) C'est la seule fois qu'il se rencontre un mot indécent dans les productions de Marie, et ce mot n'a jamais été écrit par cette femme. Il doit être attribué au copiste du manuscrit du Roi, n° 7615, le seul qui contient cette leçon au sujet de laquelle le président Fauchet a fait une note manuscrite assez déplacée.

Qui es lais, mavaiz, è vix.
Si suis, feit-il, telx cum je sueill (1),
Sel' te ferai, fere le vueill ;
Fui, dist-ele, lesse m'ester (2),
Se jeo t'en oi huimès (3) parler
Tenir te purras à bricun (4)
(b) Geo te batrai d'un grant-bastun
Tant l'a li Goulpis encauchiée (5),
Qe l'Oursse s'est moult currechiée.
Après courout por lui férir (6),
Et il fouï por-il traïr,
Tant qu'il la maine à (7) un buissun ;
Les espines tuit envirun
L'unt atachiée et détirée,
(c) E par le poil l'unt décirée,
Tant qu'el ne pot avant aler,

(b) Je te ferai jà d'un baston.

(c) Et par la pel l'ont enconbrée.

(1) Je suis comme nous avons coutume d'être; mais encore une fois j'exige que tu m'accordes tes faveurs.

(2) *Ester*, demeurer tranquille, rester en repos, *stare*.

(3) *Huimès*, jamais.

(4) *Bricon*, misérable, méchant garnement, mauvais sujet.

(5) Poursuivie.

(6) Elle couroit après lui pour le battre, et le renard fuyoit pour la trahir; la faire tomber dans ses filets.

(7) En, dans, à côté, vers, près.

Ne pur nule rien returner.
Adunc vint li Gurpiz airière
Sur ele salli par derrière.
L'Ourse comanza à crier,
(*d*) Puis si li prist à demander,
Mauvez chétis ke feras tu!
Dunc a li Werpis respundu:
Jeo ferai ce que t'ai proiée (1)
Dunt tu m'avoïes manechiée.

MORALITÉ.

Jce doit estre en remenoir (2)
Qanconques Preudom dist pur voir
Az Veziiez est bien avis
Que lor parole est en tel pris
Cum li engiens (3) de meinte gent
Qui par cunseill ouevrent suvent.

(*d*) Mavaiz goupiz ne m'adeser.
(*e*) Ce dont t'ai, fait-il, proié.

(1) Je ferai ce dont je t'ai priée.
(2) *Remenoir*, subst., ressouvenir, mémoire.
(3) Subtilité, tromperie, détour, fourberie, *ingenium*.

FABLE LXI.

Dou Lion qui manda tutes les Bestes por aveir conseil de s'enfermeté.

alias

Dou Worpil qi menja le cuer dou Cerf que li Lions devoit menjier.

alias

Dou Lyon, dou Chers et du Gourpil.

Uns Lions fu de mal grevez (1)
Si a tuz ses Baruns (2) mandez,
Mires (3) voleit qu'il li quesissent
E de sun mal le garesissent.
Tuit li dient jà ne garra
Se cuer de Chierf mengié n'en a;
Dunt assenblent lor parlement (4),

(1) Attaqué.

(2) Voyez sur *Baron*, Le Grand d'Aussy, *Fabliaux*, in-8°, tom. I, p. 114; *Glossaire de la langue romane*, et *Dictionnaire des François*, au mot *Baron*.

(3) Voy. la note sur la fab. XXXVIII.

(4) Voy. sur *Parlement*, la note de la fab. XXII.

(*a*) Mandent le Cers, n'i vint néent (1),
Qar si parent è si ami
(*b*) L'en aveient devant garenti (2).
Une autre feiz i fu mandez
Et il i vint toz effréez ;
Dunc li distrent que il voroient (3)
Son cuer aveir se il pooient.
Li Chiers l'oï si s'en ala
A grant paine lur escapa ;
La tierze feis le remandèrent
Et il i vint, dunc le tuèrent.
Ains que parfust bien escurchiez (4),
S'est li Worpis tant apruschiez
Que lur a tut le cuer anblé (5),
Si la mengié et déwouré ;
E quant il (6) le vorrent purter
Si n'el porent mie truver,

(1) Qui ne s'y rendit nullement.
(2) Prévenu, préservé, empêché.
(3) Voudroient.
(4) Avant fut achevé d'écorcher.
(5) Volé, dérobé, enlevé.
(6) *Il*, les animaux voulurent prendre le cœur pour porter au lion.

Variantes.

(*a*) Mandés i fu ni vint noient,
(*b*) Si l'en avoient moult bien garni.

(*c*) Entr'aus èn tiegnent mult grant plet (1)
Si demandent ki ot ce fet,
Qui le cuer lor aveit emblé;
(*d*) A tuz en funt hunte et vilté.
Lors les Bestes qui esteient près,
Sorent le Goupil moult engrès (2),
E mult félun è véziié;
Dient qu'il a le cuer mengei.
Dunt unt le Werpil apelei
Si li unt le cuer demandé.
Il lor jura par sairement (3),
Qu'il ne l'aveit wéu nient;
Segnurs, dist-il, j'affierai (4),
Que unkes le cuer ne menjai,
Pior sereie q'autre beste,
L'en me devreit trenchier la teste
S'encuntre le mal mon Sengnour
Eusse fet si grant desounour.

(*c*) Entre ax en mainent un grant plait.

(*d*) A touz ot fait molt grant vilté.

(1) Assemblée, conférence, querelle, dispute, débat. Voy. la note de la fab. XLVIII.

(2) Reconnaissant dans le renard un animal impie, avide.

(3) Voyez sur le *serment* la note de la fable XXXVII.

(4) Je donnerai ma foi.

Or en aluns devant le Rei
Si soiez tuit enssamble od mei
Ge me desrènerai (1) très-bien
Qu'il ne m'en meskrera de rien.
Dunt s'en vunt devant le Liun
Si li mustrèrent leur rèsun ;
Le cuer dient qu'il unt perdu.
Dunc a li Worpis respundu :
Sire, fet-il, ce m'est avis
Qu'il vuelent metre en cest païs
(e) Ce que jà n'iert, ne ains ne fu (2),
Ne unques-mais n'i fu véu.
Qant li Cers fu à Cort mandez
E pur ocire aresonnez (3),
A mult grant paine en eschapa.
(f) Qant tierce feis i repaira (4),
Saichiez qu'il n'aveit point de cuer

(e) Ce que jamais n'iert, ne ni fu ;
N'onques jamais n'en est wéu.

(f) Et qant autrefois repaira.

(1) *Desrener*, prouver son droit en justice, plaider, se défendre, se justifier.

(2) Ce qui jamais ne sera, ce qui jamais n'a été et ce qui ne s'est jamais vu.

(3) Prévenu, sommé.

(4) Revint, retourna.

(*g*) Qar il ni venist à nul fuer (1),
Sanz cuer fu et sanz ramenbrance (2)
Parquoi revint par ubliance.
Mult par seroie desloiaus,
Trop sereie crueus è faus,
Se jeo cuntre vostre santé
Vus éusse le cuer enblé;
Li Liuns respunt voir a dit
S'il éust cuer jà n'i venist,
Bien devuns le Golpil lessier
Qui sains s'en puisse repérier.

MORALITÉ.

Par méesmes cele rèsun
Qant Fox prent Saige à compegnun,
Se nule riens doivent partir
Li Sages seit le mex tenir;
Par parole l'autre déçoit
Sa menchonge pur voire croit.

(*g*) Que jà qui éust à nul feur,
Il n'avoir cuerne remembrance.

(1) *A nul fuer*, nullement, en aucune manière.
(2) Mémoire.

FABLE LXII.

La compengnie dou Leu et dou Hirechon (1).

D'un Leu dist è d'un Hireçun
Ki jadis furent cumpengnun.
Li Hireçons deveit ester (2)
Devant les Kiens è desturber (3),
A lui les deveit fère entendre (4)
Quant li Lox ireit proie prendre ;
E li Leus deveit lui aidier
Kant il en veireit le mestier (5).
Un Aigniel prist le Lous un jur,
Si l'escrièrent li Pastur,
Li Ciens après li vunt braiant (6)
Et il s'en vet au bos fuiant.
Le Hireçuns laist entrepris,
Quant il l'apèle et dit : amis,

(1) Le Graud d'Aussy. tom. IV, p. 211.
(2) Rester, demeurer, *stare*.
(3) Détourner, empêcher, *égarer, disturbare*.
(4) Et les attirer à lui.
(5) Quand il en verroit le besoin, l'occasion.
(6) Le suivent en aboyant.

Par l'amur Diu, viens mei aidier,
Tu ne me deis mie lessier (1);
Li Lous respunt, ajwe tei
(a) Car nul conssell n'atans par mei.
Li Hérichunz li a rové (2)
Or me bèsiez en carité ;
A mes anfanz purras parler,
(b) E par essangnes remembrer (3),
Qu'il sunt or povre et orfenin;
Ke seul me lessaz el kemin
Là où g'estoie entrepris,
Entre mes mortex anemis.
(c) Li Leus besa le Hireçon
E cil s'ahert à sun grenon (4),

(1) Tu ne dois pas m'abandonner.

(2) Prié, supplié, *de rogare.*

(3) Montrer par des marques certaines.

(4) Celui-ci se saisit du poil de ses moustaches, s'attache à ses lèvres, et le pique avec les épines dont son corps est enveloppé, par-tout où il le touche.

Variantes.

(a) Que jà n'aras conseil de moi.
(b) Et par messaiges raconter.
(c) Li Leus aert par le menton
Et li le prent par le grenon
A ses leuvres s'est ens fichiés.

A ses lafres s'est atakiez,
Et od ses brokes afichiez
U il volsist, ù il dengnast;
Au Leu covint qu'il l'enportast (1).
Qant el bos fu od li venuz
Le Hireçons s'est descenduz,
(*d*) Sor un grant caisne s'est muntéz,
Adunc s'est li Loz racordéz (2)
Si li pria qu'il descendist,
Devant les Chiens sel' deffendist.
Li Hirechons respunt à-tant (3),
Amis, fait-il, va t'en avant
Si t'esgoïs de tun Aingnel,
La char en araz è la pel
Se tu te pués des Kiens garir,
E jeo ni ruis nient partir (4);
(*e*) Seul m'éusses orains laissié

(*d*) Deseur un chesne en est montez
Et quant li Leus s'est esgardez.

(*e*) Seul me vosis laissier orains
Mais Diu merci ge sui toz sains.

(1) Le Loup fut bien obligé de l'emporter

(2) Le Loup s'arrêta pour reprendre haleine et pour réfléchir.

(3) Sur-le-champ, aussitôt.

(4) Et je ne veux point avoir ma part.

Mès je t'ai hui bien seurvezié (1).

MORALITÉ.

Ci puet-on véoir dou félun
Qui velt trichier sun conpaingnun ;
Il méismes est encunbrez
Là ù li autre est délivrez.

(1) Mais je t'ai bien attrapé aujourd'hui.

FABLE LXIII.

La Compaignie dou Vilain è dou Serpent (1).

Dou Vilain è de la Sarpent
Nus mustre ci cunfètement (2),
Orent ensamble cumpaignie
E loiauté par foi plévie (3).
La Sarpenz au Vilain proia
E par amurs şi cummanda,
Que let li apurtast suvent
Deus fois le jur par tel cuvent (4),
Qe grant sans li enssengnereit (5)

(1) La Fontaine, liv. V, fab. XII, *La Poule aux œufs d'or;* et liv. X, fab. XII, *Les deux Perroquets, le Roi et son Fils.*
AEsop., fabul. 136 et 191.
Pidpay, tom. III, p. 93.
Phædr. append. Burm., fab. 33, *Pauper et Serpens.*
Anon. Nil., fab. 65.
Le Grand d'Aussy, tom. IV, pag. 231.

(2) Parfaitement, de quelle façon, *confectè.*

(3) Par foi jurée, par serment, par promesse solennelle.

(4) Convention.

(5) Qu'il lui enseigneroit quantité d'actions sages, réfléchies et bien pensées.

E que riche humme le fereit.
(a) Si li mustra dunques le liu
Où el aveit lung-tans manu (1),
Dedenz une pierre chavée (2)
Là ù fait aveit s'arrestée (3).
Li Vilains n'a mie ublié
Qu'il ne li ait du lait porté;
Li Serpens li done mut d'or
Se li ensengna sun trésor;
Sa teire li fist bien arer (4)
Si li enseingna à semer,
Tant li dunna or et argent
Que merveille fu à la gent (5).
Mais bien li dit que tut perdreit
Si tost cum rien li mèffereit,

(1) Demeuré, resté, habité, de *manere.*
(2) Creuse, de *cavea.*
(3) Sa demeure, son domicile.
(4) Labourer, cultiver, *arare.*
(5) Que tout le monde fut surpris.

Variantes.

(a) Si li monstre ou ele fu
Et ou el ot lonc tens géu
Dedens une pierre cavée
Ou ele s'estoit airestée.

De quel heure qu'il avendreit
Que bien è mal feire porreit.
Li Vileins en mèsun ala (1)
La rèsun sa Fame cunta
(b) Qu'il ot oïe de la Serpent;
Et ele dist hastivement
Que se il sun cunseil velt creir
A mult bun chief en purreit trèire (2).
Ocie lou, si fera bien
Puis nel' creindra de nule rien (3).
En doute en est et en merci,
Bien se deit délivrer de li,
N'aura doute de sun meffet;
Le pocon (4) li port plain de let
Puis l'a assis à terre jus,
Si se trait un petit en sus
Qant la Sarpenz venra avant
Sa hache poigne bien tranchant

(b) Que li avoit dit le Serpent,
Ele respont isnelement
S'il en voloit son conssel fère,
Qu'il en porroit à bon chief trère.

(1) Le Vilain retournant dans sa maison.

(2) Terminer d'une manière satisfaisante.

(3) Puis vous ne le craindrez plus.

(4) Petit pôt. Les manuscrits portent : *boucel*, *bousquet* *busquet*.

Si la fière si durement (1),
Qe il ni ait recuvrement.
Li Vilains dist q'insi fera,
Le lait a pris, puis s'en ala,
Le boucel mist devant la pieire
E puis se traist un pou airière.
Lá Serpanz vint, si voleit beivre,
E li Vileins le volt deçeivre (2);
La hache hauce pur férir (3)
Et Elle vit le caup venir
En la pierre se met dedenz
E li Vileins s'en vait dolenz.
Ne demora fors qu'au demain
Toutes les Berbix au Vilain
(c) Furent toutes mortes truvées,
Car li Sarpens les aveit tuées.
Sun enffant ocist el bercuel (4)
Dunt li Vilains ot mult grant duel;
Par maltalent è par dreite ire
A sa Fame cummence à dire,

(c) Furent en la faude trovées
Que li Sarpanz ot acourées.

(1) Frappe-le si fortement qu'il n'en puisse revenir.
(2) Tromper, décevoir.
(3) Frapper.
(4) Il tua son enfant encore au berceau.

Fame, fet-il, cunsselle mei
Cist maus m'est tut venuz par tei;
Tu me dunas cunseil de mal,
E mult félun è desloial.
Elle respunt à sun Barun (1),
Jeo n'en sai cunssel ne raisun
Fors tant que tu voises à li (2)
E li prie pur Diu merci.
Au Vilein est tart qu'il i aut,
Le busquet prist plain de lait caut
Devant le pertuis au Serpent (3)
S'en est venuz duteusement (4)
Sa courpe bat, merci cria (5)
E li Sarpens li demanda
Que il queroit à tut sun lait (6).
Merci, fait-il, de mun meffait.
(*d*) Que nus soions ensi amis
Cum nus avuns esté jadis.

(*d*) Que je resoie vos amis
Si comme j'ai esté toudis.

(1) A son mari.
(2) Excepté que tu ailles vers lui.
(3) *Pertuis*, trou, cachette, de *pertusus*.
(4) Avec crainte.
(5) Il se frappe la poitrine en criant miséricorde.
(6) Ce qu'il pouvoit desirer en apportant son lait.

Nenin, nenil, fait-il, biaus mestre
Ce ne purreit en nul sens estre,
(e) Jamès ne te purreiz amer.
Se tu me viex let aporter
Enssi cum tu avant fesis
(f) Bien t'iert rendu, ce m'est avis (1).
Le lait metras devant mun hus (2)
Puis te trairas un po en sus.
Ne te woel mais véoir si près
Kar jeo ne te crerai jamès ;
Ne sai cument ge te kreroie
Tant cum en ceste pierre voie
Le cop ke ta hache i feri ;
E si resai très bien de fi
Qant le bers veiras devant tei (3)
Où tes anfez fu morz par mei,
Que de mei t'estuet mambrer ;
Tu ne purras mie ublier,

(e) Autrement nous poons amer.

(f) Bien ert tenus gel' te plevis.
Le lait devant mon wis metras
Et puis en sus si te trairas.

(1) Je te ferai du bien, je te le promets.

(2) Ma porte.

(3) Quand tu regarderas le berceau où j'ai fait périr ton fils.

Selunc iceste mesestance,
(g) Tel amur è tel bienwollanche,
Cum entre nus devuns aveir.
Sanz malfaire et sanz malvoleir
Otrei-jeo bien que nus aïons (1)
(h) Si que jamès ne nus voions.

MORALITÉ.

Ensi est suvent avenu,
De plusurs Fames en est sçu,
Qi si cunseillent lur Seignour
Qi plus lur vient à deshounour.
Mainte Feme consselle à feire
(i) Ce dunt miex li vausist retreire (2);
Li sages Hum ne deit entendre
A fole Fame cunseil prendre,
Cume cil fist à sa Vilaine,
Dunt il ot puis travoil e paine;
Moult éust avoir gaaignié
Sel' ne l'eust si desconsellié (3).

(g) Tel hennor et tel remembrance.
(h) Si que nous nous entrevoions.
(i) Dont mainte gent vient à contraire.

(1) Je pense que nous ne devons plus nous voir, et même que nous n'ayons à l'avenir aucune relation ensemble.

(2) Discontinuer, s'abstenir, abandonner, *retrahere*.

(3) Donné de si mauvais conseils.

FABLE LXIV.

Dou Muset ki quist Fame.

alias

Dou Muset qi ne pooit trover Fame à sun talent (1).

Jadis fu si en-orguelliz
Li Musés (2) k'um claime Suriz,
Qu'il ne pooit en sun paraige,
En sun samblant, n'en sun lignaige,
Fame truver cui il présist ;
Jà n'en aura nule ce dist,
S'il ne la troeve à sun talent.

(1) La Fontaine, liv. IX, fab. VII. *La Souris métamorphosée en Fille.*

AEsop., f. 172.

Pidpay, *Le mariage de la Souris*, Contes Indiens, tom. II, p. 385.

(2) Le Musaraigne, *mus araneus*, sorte de petit rat, ou peut-être le mulot.

(*a*) Marier se veut hautement,
Dist qu'au Soloil ira parler,
Sa Fille volra demander,
Pur ce que il esteit mult halz (1),
Et en esté poissanz è chalz (2);
Ne set ce dist en plus haucier,
Si requiert sa Fille à moillier (3).
Lî Solax dist qu'il voist avant (4)
S'en truvera un plus poissant;
La Nue qui l'aombre et cuevre (5),
Ne peut paroir qant soz lui œvre.
Li Musès à la Nue vint
E dist q'à si poissant le tint
Qe sa Fille vient demander.
Ele rueve à-tant aler (6),

(1) Très-élevé, *altus* pour *altissimus.*
(2) Chaud, *calidus.*
(3) Femme, *mulier.*
(4) Qu'il aille plus loin.
(5) La nuée qui l'ombrage et couvre, l'empêche de paroître quand elle est sous lui.
(6) La nuée l'invite à s'en aller sur le champ.

Variantes.

(*a*) La fille au plus haut ellément
Vorra li musès demander,
Au Souleil en ala parler.

E par resun li veut mustrer
Q'ancor puet plus poissant truver.
Ce est li Venz, bien i esgart,
Car quant il vente il l'a départ (1);
Fait li Musès à lui irai
Jà ta Fille mais ne prendrai (2).
Adunc en est alez au Vent,
Si li a dit cunfaitement (3),
La Nue li a envoié,
Si li a dit et enseignié,
(*b*) Q'il esteit de si fort nature
Q'en sa force n'aveit mesure.
Tutes autres riens départeit
Par sun grant Vent les destruieit (4);
Pur ço vuleit sa Fille prendre,
Ne volleit mès aillurs entendre,
Pur ce qu'il ot oï cunter
Qe rien nel' pooit cuntrester (5).
Li Venz respunt : tu as failli

(*b*) Qu'il ert la plus fort criature,
Qe sa force n'en a mesure.

(1) Sépare, éloigne, divise, rompt, de *partiri*.
(2) Car jamais ta fille ne deviendra ma femme.
(3) Parfaitement, de quelle façon, *confecte*.
(4) Détruisoit.
(5) S'opposer, faire résistance.

Fame n'aras tu pas iqui (1);
Plus i a que jeo ne sui,
Qui mult suvent me funt anui (2).
Encuntre moi si fiers se fait
Que ne li caut (3) de mun forfait;
Chou est, fet-il, la Tur de pière
Qi touz-tans est forz et entière,
Unques ne la puis despécier
Ne par venter affebloier (4);
Ainz me reboute (5) si arrière
Que n'ai talent que la requière.
Li Musès respondit à-tant (6)
De ta Fille n'ai-ge talant (7);
(c) Ne doi plus bas Fame coisir
Q'à moi ne doie apartenir,
Fame prendrai à grant honur
Or m'en irai jusqu'à la Tur.

(c) Ne de basse fame choisir.

(1) *Iqui*, ici, en cet endroit, *hic*. Cette expression est encore en usage dans les départements du Rhône, de l'Isère, de l'Ain, etc.

(2) Peine, chagrin, inquiétude, *noxia*.

(3) Que ne lui importe.

(4) M'affoiblir par le grand vent.

(5) Repousse, renvoie.

(6) Sur-le-champ, aussitôt.

(7) Besoin.

Alez i est, sa Fille quist (1);
La Tors l'esgarda, si li dist :
Com as, fait-ele, mal-estéi,
Tu n'as mie bien esgardéi
Qui par force ça t'enveia ;
Il m'est avis qu'il te gaba (2),
Plus fort truveras encor vui (3)
A cui unques ne cuntrestui (4),
Qu'est-ce dunc, li Musès respunt
A dunc plus fort en tut le munt (5) ?
Oïl, fet-ele, la Suriz
Dedens moi gist è fait ses niz.
Il n'a en moi si fort mortier
Q'ele ne puisse trèspercier,
Desoz moi va, parmi moi vient (6),
Nule cose ne la détient.
Li Musez dit cument faveles (7)
Or ai oï fières nuveles,

(1) Chercha, *quæsivit.*

(2) Qu'il se moque de toi.

(3) *Vui*, aujourd'hui, *hodiè.*

(4) A qui jamais je ne fis résistance.

(5) *Mont*, le monde, la terre, *mundum.*

(6) Elle passe sous moi, au milieu, rien ne peut la retenir.

(7) Comme je me suis trompé.

Jà est la Soris ma parente ;
Bien ai perdu tote m'antante,
Geo quidoie si haut munter
(*d*) Or me cunvient à recliner (1)
E returner à ma Nature.
Tès est, dist la Turs, t'aventure,
Va en maisun, è si retien
Que ne woelles pur nule rien
Ta Nature mais desprisier.
Tiex se cuide mut essaucier,
E cuntre sun dreit alever,
Que plus bas cunvient returner.
Mals prisier ne deit nus sun dreit,
Se ce n'est maus quex qe il seit,
Jà ne sauras si lung aler (2),
Qe tu puisses Fame truver
Qi miex soit à tun oês eslite
Que la Sorisete petite.

(*d*) Or voi qu'il m'estuet retorner
Et acliner à ma nature.

(1) Revenir sur mes pas.

(2) Tu n'as pas besoin d'aller si loing, car pour trouver la femme qui te convient le mieux, tu n'as qu'a prendre la petite souris.

MORALITÉ.

Ensi avient as enviox,
As sourquidiez, as orgellox,
Que requièrent qu'il ne devreient
Là returnent où ne volreient.

FABLE LXV.

De l'Escharbot ki cuidoit voler si com li Aigles (1).

D'un Escarbot nus cunte et dit,
E jeo l'ai truvé en escrit,
Qi ot géu en un fémier;
Qant il fu saol de mengier
Fors s'en issi, à-munt garda (2),
E vit l'Aigle cum il vola.
Mult part le tint à orgoillox
En sun cuer fu mult enviox,
As autres Escarboz a dist
(a) Qe Destinée trop leur meffist (3);

(1) La Fontaine, livre I, fable III, *la Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf.*

Phædr., lib. I, fab. 24, *Rana et Bos.*

Anon. Nilant., fab 33, *Rana rupta et Bos.*

Vincent. Bellov. Spec. Hist.

Le Grand d'Aussy, *Fabliaux*, in-8°, tom. IV, p. 187.

(2) Il s'en fut, puis regardant en l'air.

(3) Que la destinée, la nature l'avoit bien maltraité.

Variantes.

(a) Que leur Spaude leur meffit.

L'Aigle aveit fet curteis è bel,
Et il n'estoient ver ne oisel;
Saoul il ne pooient voler,
(b) A géun ne savoient aler.
L'Aigle a esgardé tut entur,
(Qe nus tennomes à segnur)
Si halt vola que nel' vi pas,
E qant il véut si revient bas.
Si est sa voiz et basse et quoie,
N'est pas plus halte de la moie (1);
Autresi est mes cors luisanz
(c) Comme li siens est tant soit granz;
Une chose ai en mun penssé
Ne en yver, ne en esté,
Ne voil mais en femier entrer;
(d) As (2) altres Oiseax vueil voler,
Si viverai com il vivrunt
Et irai là ù il irunt.
Dunc cummença à caanter
Mult laidement, et à crier.

(b) Ne vint ne poéent avaler.
(c) Com est li siens jà soit il granz.
(d) G'irai o les Oisiaus voler.

(1) Elle n'est pas plus forte que ne l'est la mienne.
(2) Avec, comme.

Derrier l'Aigle fist un grant salt,
Car il cuida voler plus halt,
Ainz qu'il fust gaires luinz alez
Esturdis fu et estanchiez (1).
Ne pooit mie hault munter,
N'à sun femier puis assener;
Aveit grant faim, mengier voleit,
Par grant destresce se plengneit.
(e) Ne li chausist se il chéist (2)
Ne se pur ce nus l'eschernist,
Niant plus qu'hum fait au Worpil
Qe les Bestes tienent pur vil.
Or ne m'en chalt que l'en me tiengne
Ver u Oisel, mais que jeo viengne
Dedenz la fiente d'un cheval,
Car de faimai doleur è mal (3).

(e) Ne li caloit s'oiseax l'oïst,
Ne se nus d'ax l'escarnisist.

(1) N'en pouvant plus, atterré *extinctus*.

(2) Peu lui importoit de tomber ou même d'être raillé autant que le Renard.

(3) Sous-entendu, je me meurs.

MORALITÉ.

(*f*) Ensi avient as Sorquidiez
Par eaus méisme sunt jugiez ;
Ce emprenne ki ne pueent faire
S'en unt après hunte et cuntraire.

(*f*) Ensi avient des surcuidiés
Par ax les ai sovent jugiés,
Que emprendent que ne puent fère
Donc les convient venir arrière.

FABLE LXVI.

Dou Léal Hom et dou Trichières,

alias

La Cort des Singes (1).

Uns Emperères nurri jà
Un Singe que furment ama;
E li Singes bien entendoit (2)
Quankes as Humes faire voit.
(a) L'Emperéor se fist servir

(1) *Nota.* Dans plusieurs manuscrits, cette fable est divisée en deux parties; la première est intitulée : *Dou Singe qi vi la Cort de l'Empereor*, alias, *D'un Emperière qui norri un Singe.*

Phædr. append. Burm., fab. 24.

Romul. Nil., lib. IV, f. 4. *Homines duo, fallax, verax et simiæ.*

Anon. Nil., fab. 51.

(2) Retenoit parfaitement tout ce qu'il voyoit faire aux hommes.

Variantes.

(a) Qant l'Emperéeur vit servir.

E les hautes festes tenir (1),
Cum tuz le tindrent à Sengnur,
A la forest se mit un jur (2),
Tuz les Singes fist assembler
Petiz è granz que pout truver.
Sor tuz se fit servir à Roi (3),
Puis les retint anssamble od soi;
De plusurs fist ses Chevaliers
(*b*) E des aucans ses cunsselliers (4),
E les Serjanz de sa maisun (5)
Estauli-t'il chascun par nun.
Dunc prist Fame, si out Effanz,
Si tint festes riches è granz;
Là ù li Singes cunverseient
Funt lur feste cum il soleient,
Pur cuntrester (6) lur anemiz

(*b*) Et des auquans ses escuiers.

(1) C'est-à-dire les *Cours plénières*. V. le Grand d'Aussy, *Fabliaux*, in-8°, tom. I, p. 25, 292, et *Vie privée des Français*, nouvelle édition, tom. III, p. 237.

(2) Il retourne un jour dans les forêts.

(3) C'est-à-dire avec la couronne sur la tête, entouré de ses grands officiers.

(4) Les membres de son conseil, c'est-à-dire de son parlement.

(5) Et les servants de son palais, ses serviteurs familiers, ses domestiques.

(6) S'opposer, résister, tenir contre.

Que il ne facent à iaus le piz.
Doi Humes sunt au bois alé (1),
Mès il esteient lors égaré,
(c) Cuntre leur volenté alèrent
Là ù li Singes cunversèrent,
Et ù il furent assemblé;
Nel' firent mie de lur gré.
Li uns esteit formeñt loyauz,
E l'autre trichieire et fauz;
Qant en lur Cort furent entré,
Des Singes sunt bien apelé (2).
Li leiauz Hum les esgarda,
L'Emperières li demanda
Ke li sanleit de sa magnée (3),
Sel' esteit bele et enssengniée.

(c) Hors de lor chemin s'en alèrent
Là où li Singe conversoient,
Outre lor volenté erroient.

(1) C'est ici que commence la seconde fable. Cette faute, qui appartient aux copistes, a fait porter les fables de Marie au nombre de 204 au lieu de 203 qui lui appartiennent.

(2) Ils furent appelés par les Singes.

(3) Toute la famille, la maison d'un grand seigneur ou d'un souverain. *La magnée privée*, comprenoit les officiers, les domestiques, les valets et même les soldats de sa garde. V. *Glossaire de la langue Romane* au mot *Magnie*.

Li léauz Hum dunc li respunt
Q'avis li est ke Singes sunt ;
De ma Dame et de moi di
E de mun Fill que tu vois ci ,
Ke t'en semble, nel' me celer (1)
Ce ke t'en doit, fet-il, sanler ?
Tu es Singes, el est Singesse ,
Laide , hidouse et félonesse ;
Par toi peus saveir de tun fiz
Ke c'est un Singetiaus petiz (2).
A trichéor sun cunpaignun
Par tute meisme la raisun
Demendèrent de môt en môt ;
Et il lor dit que li sanlot
Q'uncques ne vist plus bele gent
Ne miauz fuissent à sun talent ;
Après lur dit de lur Seignur
Qe bien semblot Emperéur ,
E bien puet estre Rois ses Fiz
Sa Fame semble Empéerriz
Dunc l'unt entre eauz si hunneré ;
De tutes parz l'unt encliné (3);
Le léaul hum unt alors pris ,

(1) Ne me cache nullement ce que tu en penses.

(2) On trouve dans les manuscrits, *Singetel*, *Singeton* diminutifs de Singe, *Simius*.

(3) Salué.

Si l'unt desciré et maumis (1), 60
Pur sen voir dit li firent hunte
Oïez l'essemple de chest cunte.

MORALITÉ.

Ne pot mie od le trichéur
Li loiauz Huns avoir honur
En Cort où l'on voille trichier
E par mensoigne forjugier.

(1) Ils l'ont battu et mis en pièces.

FABLE LXVII.

Dou l'Asne et dou Lion (1).

D'un Asnes dist qu'il encuntra
Un fier Liun, sel' salua;
Dix te saut, Frère, Diex te saut.
Li Liuns vist l'Asne si baut (2),
Si li respunt hastiwement,
Dès quant summes nus si parent.
Dist li Asnes, merveilles voi
Moult prisés autres Bestes poi,
Tu cuides bien è si est faille (3)
Que nus ne te contrevaille.
Vien ore od moi ensun chest munt (4),
Od les Bestes ensemble sunt,

(1) La Fontaine. liv. II, fab. 19. *Le Lion et l'Ane chassant.*
AEsop., fab. 227.
Phædr., lib. I, fab. 11. *Asinus et Leo venantes.*
Romul. Nil, lib. 4, fab. 42.

(2) Hautain, fier, orgueilleux.

(3) Tu es persuadé, et cela est bien faux, qu'aucune bête ne te vaut.

(4) Viens donc avec moi sur cette montagne où les animaux sont assemblés. *En-sun*, au-dessus, sur, *in summum.*

E si te ferai bien véoir
Que tu purras aperchevoir,
Qu'eles arunt paour de mei
Autresi grant cume de tei.
Li Liuns est alez od lui
Sor le munt muntent anbedui;
Desoz le munt en la valée
Ot de Bestes granz assamblée;
Li Asnes prist à recaner (1)
E si laidement à crïer
Ke les Bestes se départirent (2)
Si grant poour unt que s'enfuirent.
(a) Li Asnes dit, vois-tu Amis
Ce ke jeo t'avoie promis?
Li Lions li a respundu
Ce n'est mie par ta vertu (3),
Ne por fierté que tu ne l'as,
Mès pur le cri que tu crias

(a) Li Asnes dit, as tu véu
La poour qu'eles ont éue.

(1) Braire, crier, élever la voix.

(2) Se séparèrent, quittèrent la place.

(3) Ton courage.

(*b*) Qui tant leur sanble espoantables
Que tuit dient que chest à Diables.

MORALITÉ.

Ainsi fet l'orguellois félon
Qui par manache et par tençon,
Espoente la fole gent,
E cuide bien à escient
Que nul nel' doie contrester
Dèz qu'il l'orrunt en haut paller.

(*b*) Maiz por le cri espoantable
Que tuit te tiennent por Diable.

FABLE LXVIII.

Dou Lion Malade et dou Goupil (1).

Uns Liuns fu mult travelliez (2)
E de courre mout anuiez (3),
En une grave (4) fist sun lit
Bien fu malades à sun dit.
Les Bestes fist à sei venir
Car il voleit, ce dist, chesir
(*a*) Qui miex purreit el bos cachier (5)
E sa viande li pourcachier (6).

---

(1) La Fontaine, liv. VI, fab. 14. *Le Lion malade et le Renard.*

AEsop., fab. 137.

Horat. epist. I, lib. 1, v. 72.

(2) Incommodé, tourmenté.

(3) Et bien fatigué de courir.

(4) Il se retira dans une grotte.

(5) Chasser.

(6) Poursuivre, chercher, procurer.

Variantes.

(*a*) Cele qui meinz li peut chacier.

Li unes è àutres si mandeit (1),
Les occieit è dèwoureit ;
Mix les voleit einsi mengier (2)
Qu'après courre et travillier.
Li Gourpix fu aveuc alez
Hors de la grave est arestez,
Des novelles voleit oïr
Ainz qu'il vausist avant venir (3).
Li Lions cil (4) si esgarda,
Iréement li demanda
Purquoi ne volt venir avaunt,
Li Gopilz li respunt à-taunt :
Sire, fet-il, ni ose entrer,
Car n'en vois nule returner
Des Bestes qui ainc y entrèrent
E pur vus véir i alèrent (5).

MORALITÉ.

De Cort à Roi est enssement (6),

(1) Les faisoit venir, puis après les avoir tuées, il les dévoroit.

(2) Il préféroit les manger ainsi plutôt que de les poursuivre et de se fatiguer en courant après elles.

(3) Avant d'approcher de plus près.

(4) Le regarda.

(5) Vinrent.

(6) Pareillement, semblablement.

Tieus y entre légièrement
Mieuz li vaudroit plus loinz ester (1)
(*b*) Por les nuvelles escuter.

(*b*) Et des noveles demander.

(1) Rester, demeurer.

FABLE LXIX.

Dou Leon è dou Vileins (1).

Ci nus racunte du Liun .
K'un Vileins prist à cumpaignun ;
Entre yaus cuntèrent lor paraige (2)
Si parlèrent de lur lingnaige.
Li Lions dit : fix suis à Roi ,
(a) Fist li Vileinz , vien ore od moi.
A un mur sunt andoi venu
Illuc a le Lions wéu
Desuz la pieire une pointure ,
Cum un Vilein par aventure

(1) La Fontaine, liv. III, fab. 10. *Le Lion abattu par l'Homme.*

AEsop., fab. 220.

Phædr. append. Burm., fab. 25.

Romul. Nilant., lib. IV, fab. 44, *Homo et Leo.*

Anon. Nil., fab. 52.

(2) Ils parlèrent de leur race, de leur famille, de leur parenté.

Variantes.

(a) Li Vilains dist vien ça od moi.

Od sa hache oscist un Liun.
Si appela sun cunpaignun :
Qui fist ceste samblanche ci (1),
(*b*) Huns ou Lions, itant me di ?
Ce fu uns Huns, dist li Vileinz,
Od ses engienz et à ses meinz (2).
Dunt a le Liuns respnndu,
C'est à tut pueple cunnéu
Que Huns set taillier è pourtrère (3),
Mès li Lions nel' set pas fère
Ore en iruns enssemble ça ;
Li Vileinz vet, si l'enmena
A un castel de l'Emperor.
Enssi avint qu'à icel jor
Que il aveit jugié en plait (4)
Uns Barun ki li ot meffait ;
Pruvez esteit de traïsun,
(*c*) Sel' fit geter à sun Liun,
Qui lunc-tans ot esté gardez

(*b*) Fit li Lions, car le me di.
(*c*) Sel' fist sakier hors de prison.

(1) Dit moi, si ce fut un homme ou un lion celui qui fit ce tableau.
(2) Avec ses outils (pinceaux) et ses mains.
(3) *Taillier*, sculpter ; *pourtrère*, peindre.
(4) Assemblée, parlement, tribunal.

Dedenz sa cort encaanez (1),
Cil l'ochist tut esne-le-pas (2),
Ainc ne garda armes ne dras.
Le Lions à-tant s'en départ,
E li Vileins cui moult iert tart
Qu'il s'en fuissent d'illec turné
(*d*) En la gastine sunt entré (3).
Parmi les landes trespassèrent
Un autre Liun encuntrèrent;
A chestui dist qu'il fait desroi (4)
Qant maine le Vilein od soi
Qui set la fosse aparailler,
Là ù il purreient trabuskier (5).
Autresi firent si parent
Jà l'ocirra s'il li consent;
(*e*) Li Liuns dist qu'il se gardast
Ne soffrereit qu'hum le tuchast,
Car il est od mei venus là.

(*d*) En la gaudine sont alé.

(*e*) Li Lyon dist qu'il l'escharnist,
Ne soffriroit qu'il l'ochesist,
Por nule riens ni penssast jà,
Li Vileinz moult l'en mercia.

(1) Enchaîné.
(2) Sur-le-champ.
(3) Désert, solitude, lieu inculte.
(4) Faute, indiscrétion, sottise.
(5) Le surprendre, le faire tomber.

Li Vileinz l'ot sel' mercia (1),
Moult par l'en set, ce dit, bun gré;
Li Liuns li ad demandé
Si li sanbloit cum einz out fet,
Dit li Vilainz autrement vet;
Jeo te dis bien, fet li Liuns,
Ainz que nus fuisienz cumpaignuns,
Tu me mustraz une painture
Sor une pierre d'aventure;
Jeo t'ai puis voire euvre mustrée (2),
A descuvert l'as égardée.

MORALITÉ.

Par essample woel aprenre
Que nuz ne deit nient entendre
A Fables qui sunt des mençunges
N'à pointure qni samblent sunges;
C'est à creire dunt en veit l'uevre (3),
Que la vérité en descuevre.

(1) Le Villain l'ayant entendu, le remercia.

(2) Depuis je t'ai montré une chose vraie.

(3) C'est en examinant les choses avec attention que l'on parvient à découvrir la vérité.

FABLE LXX.

Dou Chamel è del Puche (1).

Une Puce, ce dit, munta
Sor un Chameul, sel' chevalcha
Deci à une autre cuntrée;
Dunc s'est la Puche purpencée
Si a mercié le Camoil,
Ki si soef dedens sun poil
L'aveit ensenble od li portée
Jamès sans li ne fuit alée.
Par sun travoil le servireit
Mult volentiers s'ele poveit.
Li Cameus li ad respundu
K'unques de li carkiez ne fu;
Ne ne sout qu'ele fut sor lui
Ne qu'ele li feist nul anui.

(1) La Fontaine, liv. VIII, fab. 15, *Le Rat et l'Éléphant.*
Sanbader, fab. 4.
Phædr. apprend. Burm. et Barbou, *Pulex et Camelus.*
Anon. Nil., fab. 40.
Clément Marot, *Apologue de la Mouche et de l'Éléphant.*
Le Grand d'Aussy, *Fabliaux*, in-8°, tom. IV, p. 184.

MORALITÉ.

Ainsi vet de la puvre gent
(a) Se as Rikes unt aproichement,
Forment les cuident currecier
Damaige faire et mult charger.

(a) Les Riches vont après menant.

FABLE LXXI.

Dou Vileinz qui aveit uns Cheval.

alias

Dou vendeor è del' achepteur d'uns Keval au dire d'uns Hons borgne (1).

D'UN Vassal vus recunte ci
Ki un Ceval aveit nurri.
Tant l'ot gardé que le vout vendre;
Deniers en volt aveir è prendre,
Pur vingt souz, ce dit, le dunra.
Un sien Veisin lé bargeigna (2)
Maiz n'en waut mie tant duner;
Au merchié le cuvient mener.

---

(1) La Fontaine, lib. VIII, fab. 19, *L'avantage de la Science.*

Phædr., lib. IV, fab. 22. *Naufragium Simonidis.*

Le Grand d'Aussy (tom. IV, p. 161, in-8°) prétend que cette fable est l'imitation d'un fabliau plus ancien; il en donne même l'extrait (tom. III, p. 129), mais sans citer aucune preuve de ce qu'il avance.

(2) Marchanda.

Icil ki li Kevaus esteit (1)
Li otria k' il li laireit
(a) A priz que li Huns i metreit
Qui primiez encuntre ax venreit
Dès que il vendreient au marcié;
D'ambedeus parz l'unt otreié (2).
Qant ù markié furent entré
Un Hume borgne unt encuntré
Qui le dextre oill aveit perdu:
Ensanble od ax l'unt retenu,
Si li demandent sun avis,
Que dou Ceval die le pris
Cil lur respunt ke diz souz vaut
(b) S'il est ingniauz è soef saut (3).

---

(1) Celui à qui appartenoit le cheval, accorda qu'il le livreroit au prix qu'y mettroit la première personne qu'ils rencontreroient en allant au marché.

(2) Tous deux s'accordent à cette convention.

(3) S'il est vif à la course et doux à la monture.

Variantes.

(a) Autant comme li Huns diroit
Qui encuntre iauz primiez verroit
Dès que nous venions au marchié;
De totes pars l'ont otrié.

(b) S'il anble bien et isnel salt,
Par foi, beax sire, il n'est pas halt.

Cil qi le Keval barguegna
De la soue part li otroia,
Mais li autres li cuntredist
Car trop l'aveit prisié petit.
Tant l'en a cil dist è parlé
Q'à la Justise en sunt alé (1).
Cil li cunta cument ce fu
E li Vileinz ad respundu
Jà sun Cheval n'ara pur tant
Jà n'en tenra le cunvenant.
Cil mustre bien raisnablement
Que bien li deit tenir covent;
Car par lui ne fu mains prisiez
Ne par l'autre plus aviliez,
Unc nel' conuist, ne ne vit mèz (2).
Li Vilein li a dit aprèz
K' il ne deit tenir sun esgart (3)
Car ne le veit fors d'une part (4),
Pur ce l'aveit demi preisié
Car il n'en vit ke la meitié.

(1) Ils se rendirent au tribunal.

(2) Puisqu'il ne le connoissoit pas et qu'il ne l'avoit jamais vu.

(3) Son marché.

(4) Puisque l'arbitre n'avoit vu son cheval que d'un côté, et par conséquent l'avoit mal estimé.

Ne pot mie d'un oel véoir
Ke li Cevaus deveit valoir.
Cil qui au plet céans estoient (1)
E le Vilain paller oïent
Le turnèrent à gaberie (2),
N'i a un seul qui ne s'en rie.
Od sun Cevax s'en est alez.
Par biau parler s'est délivrez.

MORALITÉ.

Pur çou vus voel issi mustrer,
E ensengnier, è doctriner,
Ke quicunques seit entrepris,
Maine od sei ses buns amis,
Qui li sachent cunssel duner.
Ki bien se deit cuntregarder
Se parler deit devant Justise.
Qu'en sa parole ait tel cointise
Parmi tute sa mespreisun
Qui seit sanblanche de raisun
Li saiges Hums à grant destreit
Turne suvent sun tort à dreit.
A plusurs est si avenuz

(1) Ceux qui assistoient à la séance, au tribunal.
(2) En plaisanterie.

Suventes feis y unt perduz.
Suvent trop croit autrui parole
Qui tut le deçoit et afole.
Li Fouz cuide malhéurté
Qui ne veut estre cunseillé,
Sei méismes suvent déçeit
Car tant ne set qu'il se purveit.

FABLE LXXII.

Dou Lairun et d'une Sorcière (1).

D'un Larrun cunte qui giseit,
Soz uns buissons si se dormeit.
Une Sorchière le truva,
Lez lui s'assist, si l'esvella (2);
Se li commance à cunsellier
Ke tuz-jurz tiengne sun mestier.
Et ele lui moult aidera
En tuz les lius ù il venra.
(*a*) Ne li estut de riens duter (3)

(1) La Fontaine, liv. V, fab. 11. *La Fortune et le jeune Enfant.*

Cette fable paroît être composée d'après celle d'Ésope, fab. 256, et de Romulus Nilantius, lib. III, fab. 31. *Meretrix et Juvenis.*

(2) S'étant assise auprès de lui elle l'éveilla.

(3) Il ne lui convenoit pas de douter qu'il la trouveroit lorsqu'il l'appelleroit à son aide.

Variantes.

(*a*) Jà mar de riens ne doutera
Puisque dirai à moi sera.

Pur qu'il la woele réclamer;
Dunc fu li Lieires sanz poor.
Ensi avint ke par un jor
Fu entrepris à lairechin
Se le truvèrent si Veisin;
Si li dient k'il ert penduz
Qar malement s'est maintenuz.
Cil la Sorchière a dunc mandée
Si l'a à cunseill apelée;
E prie li que li aidast.
Ele respunt ke ne dutast
Asséur fust è tòt en pès,
Qant des forkes estera près (1)
Si l'apiaut li Lierres od sei;
Dame, fet-il, délivrez mei.
Va, dist-ele, ne dute rien
Jou te déliverrai moult bien.
Qant où col li mistrent la hart (2),
Cil s'escria de l'autre part
La tierce feiz à la Sorcière
Que li menbrast par quel manière

(1) Quand il seroit près des fourches patibulaires.

(2) Ce supplice est assez ancien en France, puisque l'on voit sous Pépin, un grand seigneur, Remistang ou Remistain, oncle de Gaifre, duc d'Aquitaine, être condamné à être pendu. (Velly, hist. de France, tom. I, p. 375).

L'asséura soz le buissun.
El li respunt par fax sarmun,
Dusqu'à cele ore t'ai bien aidié,
Et maintenu, et cunsselhié;
(*b*) Mais or ne te puis plus garder
Ne ne te sai cunssel dunner.
Purpense tei que tu feras
Qar jà de mei cunsell n'aras.

MORALITÉ.

Pur ce chasti-jeo tute gent
Qui ne creient Diex leur deffent
En argu (1) ne en sorcherie,
Qar trahis est qui si affie.
Li cors en est mis à escill,
L'arme en vait à grant périll (2).
Geo quit que jamais ci n'aura (3)
Qui en sorcerie croira.

(*b*) Mais or te vois si déméner
Que ne t'en sai conseil doner.

(1) Subtilité, ruse, friponnerie.

(2) L'ame se perd à jamais.

(3) Je pense que celui qui croira à la sorcellerie, n'obtiendra jamais le royaume des cieux.

FABLE LXXIII.

Dou Lox qui jura par serement.

alias

D'uns Leus ki devint prodome (1).

Jadis avint k'un Lox promist
Que char ne mengereit ce dist
Es quarante jurs de quaresme,
(a) A-tant en aveit mis sun esme (2).
En un bos truva un Mutun
Cras è refet sous la toisun ;
Dunc à sei-mesme demanda

---

(1) La Fontaine, liv. x, fab. vi. *Le Loup et les Bergers.*
Idem, liv. xii, fab. ix. *Le Loup et le Renard.*
Pidpay., tom. iii, p. 116 (*Contes Indiens*).
La fable n° 88, *Des dui Lox*, pourroit bien avoir été détachée du même cadre pour en faire un tableau à part.
Le Grand d'Aussy, tom. iv, p. 214.

(2) Il avoit ainsi porté son estimation.

Variantes.

(a) Aitant avoit mis son terme.

K'est-ce, fet-il, que voi-jou là ?
Chest un Mutons, ce m'est avis.
(*b*) Ne fust pur ţou que j'ai pramis,
Que nule char ne mengereie,
De sun costé me refereie.
(*c*) Or ai, fait-il, parlé folie.
Gel' voi tut seus sanz cumpaignie,
Ce m'est avis si jeo nel' gart (1)
Tix i vienra d'aucune part
Qui l'enmenra ensanble od sei,
Si n'en laira noient pur mei.
Geo puis bien prenre le Motun
Se le menjerai cum Saumun.
(*d*) Car li Saumons plus custereit
Que li Moutons ne rendereit.
Dunques prist li Lox le Mutun
Si l'estrangla lès uns buissun
E le menga sanz demurer.

MORALITÉ.

Par cest Flabel vus vueil mustrer

(*b*) Se pour ce nou que j'ai pramis.
(*c*) Faim ai, fait-il, par ma folie,
(*d*) Miex vaut de Saumon à mangier,
Aussi l'à ma bouche plus cier.

(1) Je pense que si je ne le garde pas pour moi, tel autre viendra qui l'emmenera avec lui.

Si vait d'Ome de mavès cuer.
Il ne puet lessier en nul fuer (1)
(e) Sun seurfet ne sa glutonie.
Jà encuntre sa lécherie (2)
Ne Huns ne Fame lékerresse
Ne gardera weu ne promesse.

(e) Son forffait ne sa lécherie
Ne encontre sa gloutrenie.

(1) En aucune manière, nullement.
(2) Gourmandise, gloutonnerie.

FABLE LXXIV.

D'une Singesse et de son Enfant (1).

Une Singesse aleit mustrant
A tutes Bestes sun Enfant,
Si l'en teneïent tuit pur fole
E par sanlant è par parole ;
(a) Tant k'à un Liun le mustra.
Au commencier li demanda
Se il est biax ; cil li a dit
Qu'ains plus leide beste ne vit ;
Porter li reuve en sa meisun
E si recort ceste rèsun.
Chascuns Houpix prise sa couwe (2)
Si s'esmerveille qu'ele est souwe.
Cele s'en vait triste et dolente,
Un Ors encuntre enmi la sente (3) ;

Le Grand d'Aussy, *Fabliaux*, in-8°, tom. IV, p. 189.

(2) Chaque renard prise sa queue, il est glorieux qu'elle lui appartienne.

(3) Au milieu du chemin.

Variantes.

(a) Tant qu'au Lyon l'ala moustrer,
Si li commance à demander
Cis enfès est biax ; ce li a dit.

Li Ors s'estut (1), si l'esgarda
Par cointise l'arèsonna (2).
(*b*) Voi-jéo, fet-il, illec l'Enfant
Dunt les Bestes parolent tant,
Qui tant parest pruz è gentilx ?
Oïl, fet-ele, c'est mes filx.
Baille le ça tant que jel' bès (3),
Qar gel' wol véir de plus près.
Cele li baille et l'Ors le prent
(*c*) Si l'a mengié hastiwement.

MORALITÉ.

Pur ce ne devreit nus mustrer (4)
Sa priveté ne sun penser ;
Car tel cose puet-hum joïr
Qui ne fet mie à tuz plaisir.
Par descuvrance vient grant max
N'est pas li siècles tuz loiax.

(*b*) Si dit à lui veschi l'enfant
Que les bestes vont tant prisant
Il est molt biaus ce m'est avis.
(*c*) A-tant s'enfuit hastivement.

(1) S'arrêta.
(2) Il lui parla en termes apprêtés.
(3) Que je l'embrasse.
(4) J'ai voulu démontrer qu'on ne devoit pas découvrir ses affaires et ses secrets à des étrangers.

FABLE LXXV.

Dou Dragon è d'un Villain (1).

Or vus cunterai d'un Dragun
K'un Vilains prist à compaignun ;
E cil suvent li prometeit
Qe loiaument le servireit.
Li Dragons volut espruvier
(a) Si se purreit en lui fier,
Un Oef li cummande à garder ;
Si li dit qu'il voleit errer (2).
De l'Uef garder mult li pria
E li Vilains li demanda
Pur coi li cummandeit enssi :
E li Draguns li respundi
Que dedenz l'Uef ot enbatu (3)

(1) Le grand d'Aussy, tom. IV, p. 245.
(2) Aller en voyage.
(3) Placé, mis, enfermé.

Variantes.

(a) Comment se pot en lui fier.

(*b*) Tute sa force et sa vertu,
Tut sereit mort s'il fust brisiez (1).
Qant li Draguns fu eslungiez
Si s'est li Vileins purpenssez
Que li Hués n'iert plus gardez ;
Par l'Oues ocirra le Dragun
S'ara sun or tut-à-bandun (2).
E qant li Oës fu despéciez
Si est li Dragons repairiez ;
L'eschaille vit gésir par terre,
Si li cummencha à enquerre (3)
(*c*) Purquoi ot l'Oef si mesgardé (4).
Lors sot-il bien la vérité
Bien aparçut la tricherie ;
Départie est lur cumpaignie (5).

MORALITÉ.

Pur ce nus dit icest sarmun,

(*b*) Trestout son sens et sa vertu.
(*c*) Por l'oef qu'avoit mal gardé
Or sot-il bien sa volenté.

(1) Enfin que le Dragon mourroit aussitôt que l'œuf seroit brisé.
(2) Entièrement.
(3) Lui demander.
(4) Mal gardé, mal conservé.
(5) Et leur société fut rompue.

Q'à trichéour ne à félun
Ne deït-l'en cummander sun or (1);
N'abandunner sun chier thrésor;
En cunvoitex ne en aver
Ne se deit nus Hums affier.

(1) On ne doit confier son or ni ses richesses.

FABLE LXXVI.

Dou Senglier è de l'Asne (1).

(*a*) D'un Sengler cunte k' encuntra
En une voie ù il ala
Un Asnes qi illec s'estut (2) ;
Merveilla sei k'il ne se mut (3)
E qu'il ne li laissa la voie
E que vers lui ne s'assouploie.
A lui se hurta malement,
Bien sai, fet-il, que jou fereie
(*b*) Se mes denz aguisiez aveie.

(1) Phædr., lib. I, fab. XXIX. *Asinus irridens Aprum.* Anon. Nilant., fab. XII.

(2) Qui s'arrêta aussitôt.

(3) Le Sanglier s'étonna fort de ce que l'Ane ne s'étoit pas dérangé, ne lui eût pas laissé entièrement le chemin et qu'il ne lui eût pas fait honnêteté.

(*a*) D'un Cenglier dit qu'il encontra
Enmi un cams ù il ala.
(*b*) Se mes denz aguisier voleie.

MORALITÉ.

Par cest essanple vus asume (1)
K'enssi est de l'orgeleux Hume;
Il cuide bien en sun penser
Ke nus nel' doie cuntrester;
E tant s'afie en sa prowesce (2)
Qu'il méismes se hurte et blesce.

(1) Je vous montre.
(2) Courage, force, orgueil.

FABLE LXXVII.

Dou Taisson (1) *et dou Pors* (2).

(*a*) Ensi avint ke par un an
En un bois ot planté de glan (3),
Les Pors i unt mis è chaciez ;
Li Tessun s'est acumpaigniez
Ensemble od ax a requeunut
Que Porc esteit et estre dut.
Quant li Porc vindrent en mesun
Que faire en vit l'occisiun (4),
Li Taissuns cùmmence à crier
A renoier, et à jurer
Que Tessons fu ; ses piez mucha (5)
Qant od les Pors ù bois ala.

(1) Le Blaireau.

(2) Le Grand d'Aussy, in-8°, tom. IV, p. 183.

(3) Grande abondance de glands.

(4) Qu'il les vit tuer.

(5) Il cacha ses pieds quand il fut question de retourner dans la forêt avec les porcs.

Variantes.

(*a*) Or si avint qu'en un esté
Ot en un bos de glant plenté.

MORALITÉ.

(*b*) Suvent avient des véziez (1)
Qant il cuident estre avenciez,
Autres costumes voelent prenre
(*c*) Dunt plusurs funt à ax entenre.
Mès quant il sunt aparcéuz
Tuz-jurs en sunt plus meseréuz.

(*b*) Cha vient sovent à voisiez.
(*c*) Tant c'à plusors font à entendre.

(1) Gens rusés.

FABLE LXXVIII.

Dou Lou et del Hirechon (1).

Un Leux se fu acumpaigniez (2)
Al Ireçon et acuntiez ;
Or avint que li Lox fu pris,
Au Hireçuns a dit : amis,
Ajue moi se Diex t'aïst (3) ?
Li Hireçuns respunt è dist :
Jou ne te puis néent aidier,
Au saintuaire vai proier
Pur-qoi tu es pris è loiez
Que tu par ax soies aidiez (4).
(a) Jeo quis que tu lor promisis

(1) C'est le sujet de La Fontaine, liv. VI, fab. XVI. *Le Cheval et l'Ane*; liv. VIII, fab. XVII. *L'Ane et le Chien* qui se trouvent dans Ésope, fabul. CXXV, et dans les *Préceptes de santé* de Plutarque, sous le titre *du Chameau et du Bœuf.*

(2) S'associa avec un Hérisson.

(3) Aide-moi pour l'amour de Dieu.

(4) Afin que les Dieux te secourent.

Variantes.

(a) Jou sai ke tu lor porméis
Tel cose ke pas ne tenis ;
Ton vou t'estuet ainz aquitier,
Que nus ne te puet délivrer.

Tel chose que tu ne fesis ;
Tun weu te cunvient aquiter
Ains qu'an te puisse délivrer.

MORALITÉ.

Jà ne te aiderai anchois.
Tex est la custume et la lois
Ce veit-hum sùvent del' bricun (1)
Tant s'atent à sen cumpaignun
K'il méismes est engingniez
E jà par lui n'en iert aidiez.

(1) Trompeur.

FABLE LXXIX.

Dou Leu et d'un Vileins (1).

Un Leus vint à une rivière,
Mès il ne sot en q'el manière
Outre l'aive péust passer (2).
Un Vilein vit illuec ester
En un batel : si l'apela,
Q'oultre le past mult li preia (3).
Li Vileins dist que nun fereit
Se bun loier de lui n'aveit (4);
Geo l'ostrei bien, ce dist li Leus (5),

(1) C'est le sujet du XX^e^. conte du *Castoiement*, *Le Vilain et l'Oiselet*, man. n° 1830, f° 10, v° col. 1, fonds de Saint-Germain, du lai de *l'Oiselet*, man. n^os^ 7218, 7615, M. $\frac{2.1}{3}$ f° 42, r° col. 1, N. 2, fonds de l'église de Paris; imprimé dans la nouvelle édition de Barbazan, tom. II, p. 140 et tom. III, p. 114.

Le Grand d'Aussy, tom. III, p. 113 et tom. IV, p. 238.

(2) Il pourroit traverser l'eau.

(3) Il le pria de le passer de l'autre côté de la rivière.

(4) S'il n'en avoit une bonne récompense.

(5) Je le veux bien, je vous l'accorde.

(*a*) U batel entrent ambedeus (1).
De la terre sunt eslungié,
Li Leus a le Vilein proié
(*b*) Que li désist que il fera:
E li Vileins li cumanda
Qe treiz paroles de saveir
Li déust dire à sun poeir (2).
Jeo vulentiers, li Lox respunt (3);
Adunc dréça la teste à-munt (4).
Bien fait qui bien fait, ce savez (5) ?
Dist li Vileins, c'est véritez.
Qant il orent un poi alez,
Si li a le Vilains rouvé (6)
Qe voir désist; et il retret
Qe mult fait pis qui si ne fet (7).

(1) Tous les deux.
(2) Pouvoir, volonté, choix, plaisir.
(3) Avec plaisir.
(4) En haut *ad montem*.
(5) Bien travaille celui qui fait le bien.
(6) Prié.
(7) Celui qui ne pratique pas le bien agit mal.

Variantes.

(*a*) Li basteax les porte ambedeus.
(*b*) Qu'il lui déist com il fera
Et cil alors li demanda.

Dit li Vileins, or di le tierz ;
Li Lox esteit mult voisierz (1),
N'en voleit mie dire plus,
(c) Ainz que venist à terre sus.
E qant li Leus fu arivez
Au Vilein dist : or entendez ?
Tut est perdu et lunch et près (2)
Qankes l'en fait pur le malvès.
Fait li Vilens, se Dix m'aïst
De trois coses m'avez veir dit,
Purquoi nel' vuleies-tu ainz dire.
Dunc cummença li Lux à rire ;
Ne sai, feit-il, mais je cremeie (3)
Que de la nef getez sereie.

MORALITÉ.

As proudomes et aus loiax
Avient suvent damage et max
De la cumpaingnie as féluns ;
Mauveis en est li guereduns (4).

(c) Devant qu'il fust à terre sus.

(1) Astucieux, rusé, malin *versutus*.

(2) Tout ce que l'on fait pour le méchant, on doit le regarder comme perdu.

(3) Je craignois qu'en me tirant du bateau, tu ne me jetasses dans la rivière.

(4) La récompense.

FABLE LXXX.

Del Ostour ê dou Huans (1).

D'un Ostoir weut racunter ci
(*a*) Qui sus un caisne ot fait son ni,
E li Huans ensanble od lui.
(*b*) Tant s'entramèrent ambedui (2)
Qu'an un ni ensanble pouneient (3)
E lor oisiax ensanble aveient.
Or avint si ke en un an
Li Ostoirs les oues au Huan
Aveit couvez et esquapiz (4)

(1) Le Grand d'Aussy, *Fabliaux et contes* in-8°, tom. IV, pag. 177.

(2) Ils s'aimèrent tant tous deux.

(3) Pondoient.

(4) Les manuscrits portent *eskiepis*, *eschapiz*, *esquapiz*, qui signifient échapper, sortir de peine, d'embarras, soustraire; ces mots ont été employés pour échauffer, tenir

Variantes.

(*a*) Qui sor un fust avoit son ni.

(*b*) Moult s'entr'amoient ambedui.

(*c*) Od les siens Oiselez petiz ;
Puis lor ala querre viande
Si cum Nature cumande.
(*d*) Mès ainz qu'od ax fust repairiez (1)
Esteit ses niz ors è soilliez ;
Kar li Huans l'aveient mau-mis.
Qant li Ostoirs se fu assis
Ses Oiseax laidist è blasma (2),
Par maltalent lur répruva (3)
Que vingt anz ot aire (4) tenue,
Unques si grant descovenue (5)
Si Oisel ne li firent mès.
Icil li respundirent après
Qu'il nes' en doit mie blasmer

(*c*) Avecques ses oisiauz petitz.

(*d*) Mais ainz chaienz soit repairrés.

chaud ou élevé, nourri, enseigné, instruit ; je traduirois ainsi : L'Autour avoit non-seulement couvé les œufs du Chat-Huant, mais il avoit encore élevé ses petits avec les siens.

(1) Mais avant qu'il fut revenu vers eux, son nid étoit tout saly et abymé.

(2) Gronda et maltraita.

(3) Dans sa colère il leur reprocha.

(4) *Aire*, habitation, demeure.

(5) Et que jamais ses oiseaux n'avoient fait des ordures pareilles.

(*e*) Ne nus d'iax n'en deit encourper (1);
Car ce aveient fait lur frère,
Bien est dréiz qu'à sun ni père (2).
L'Ostour respunt vus dites veir
Légière cose est à saveir.
(*f*) De l'uef les puis-jeo bien giter,
E par chalur è par cuver,
Mès tus-diz arunt lur nature,
Maldite seit teus nurreture.

MORALITÉ.

Pur ce dist-um en repruvier

(*e*) Lui méisme doit encolper
Quant lor derrière ot en foire,
Por ce est droiz que lor nis poire (*).
(*f*) De l'uef porai-je bien giter
Et par calour eskieponer (**),
Mais néent fors de lor nature
Maléoit soit tel noreture.

(1) Charger, accuser.
(2) Paroisse, du verbe *perer*, paroître *parere*.

(*) Paroisse.
(**) Fournir, donner, procurer.

(*g*) Que la pume du douz pumier
S'ele chiet sor fueille amer
Jà ne saura tant roveller (1)
Q'au manger ne soit connéue
Desus quel herbe el ert chéue.
Sa nature puet bien guenchir (2)
Mais el n'en puet du tut issir.

(*g*) De la fueille d'un doz pomier
S'on l'ente sur un fust amer
Jà ne sara tant rouveller (*)
Qu'ele ne soit au mors connue (**)
Quant desur tel arbre est créue
Sa nature puet-on cangier
Mais nel puet del tout tolier

(1) Rouler, s'éloigner, changer, rougir, devenir rouge.
(2) S'écarter, changer.

(*) Rougir, devenir rouge.
(**) Morsure, goûter.

FABLE LXXXI.

De l'Aigles, d'un Vostour è de la Grue (1).

Un Aigles fu furment iriez
Vers un Ostoir, è curréciez;
Tuz les Oiseax fist assembler,
Enprès l'Ostoir les fist voler,
Saveir s'il le purreient prendre.
Mès cil nes' waut nëent atendre,
Où crues d'un rochier s'esteit mis.
Li Oisel l'unt entur assis (2),
Puis esgardent ki l'assaurra (3)
E qui avenir i porra (4).
Dunc i unt la Grue envéiée,
Pur sun lung col, l'unt tant preiée.
La Grue lanche sun bec avant
E li Ostours de maintenant
Si l'a par la teste saisie;

(1) Le Grand d'Aussy, *Fabliaux* in-8°, tom. IV, p. 190.
(2) L'ont enfermé et entouré.
(3) L'assaillera, l'attaquera.
(4) Et qui pourra arriver vers lui.

La Grue en fu si esbahie
(a) Quel ne pot tenir sun derrière ;
Tuz les Oisiax fist trère arrière (1)
Qui entur li venuz esteient
E qui bien aidier li vuleient.
Tuz les orda et mau-bailli (2)
E s'en fuient en sus de li.
Qant ele ot sa teste fors-mise (3)
Purpensa soi q'en nule guise
(b) Ne deit où païis arrester ;
Ains passera, ce dist, la mer,
Pur la hunte qu'ele aveit fète,
(c) Qi li sereit tuz-jurs retrète (4).
Qant ele fu en mer entrée
Si a une Miawe (5) encuntrée ;

(1) Reculer, éloigner.
(2) Elle les salit et les couvrit d'ordures.
(3) Quand elle eut retiré sa tête.
(4) Reprochée.
(5) *Maoue, maoue, mauve, mave, moe*, la mouette.

Variantes.

(a) Que li mésavint par derrière.
(b) Ne weut el païs arrester.
(c) Car tous-jors li seroit retraite.

(*d*) E li demanda et enquist
U ele aleit; cele li dist
Qe de sun païs ert fuiie
Si li cunta sa vilenie.
Dunc la Maoue a respundue
Demanda li sel' ert venue (1)
Sans cel ustil qui l'a houni;
E lors la Grue li respoundi
Ainz l'ai, feit-ele, ensanble od mei;
Dunt te loge par dreite fei (2)
Que revoises en ta cuntrée,
Qant de celi n'ès délivrée,
Grengneur mal puet-il aillours fère.
La Grue s'est mise el repeire.

MORALITÉ.

Cest essanple ai pur ce traitié;
Cil qui sunt plain de malvestié

(*d*) Si li a demandé et quist
Et cele li conta et dist.

(1) Si elle étoit partie.

(2) Je te conseille en vérité de retourner dans ton pays.

Suvent en lur cuntrée meffunt,
Puis la guerpisent, si s'en vunt,
Pur noient laissent lor paiis
Aillors unt-ils tele uvre empris.
Lor mauvès cuer deivent changier
E ne mie lor païs laissier.

FABLE LXXXII.

D'un Prestre et du Lox.

alias

D'un Prestre qui mist un Leu à lettre (1).

Par viell essanple mustre ci
(*a*) Que li Leu sunt tuit envielli,
En cele pel ù il sunt né
(*b*) Remainent trestut lur aé.
Qui sur le Leu metreit bun Mestre,
Q'il doctrinast pur fère Prestre,
Sereit-il tuz-jurs Lous cruex,
Fel et engrez, lais et hidex (2).
Uns Prestre vult jadis aprendre (3)

(1) Le Grand d'Aussy, *Fabliaux* in-8°, tom. IV, p. 220.
(2) Trompeur et avide, laid et hideux.
(3) Instruire.

Variantes.

(*a*) Que tuit li Louz sont envielli.
(*b*) La remanront tout lor aié.

Un Leu et faire letre entendre (1).
A, dit li Prestres; A, dist li Leux
Qi mult est fel et engingneux.
B, dist li Prestres, di od mei;
B, dist li Leus, la lettre vei.
C, dit li Prestres, di avant;
C, dist li Lox, a-il dunc tant?
Li Prestres feit, o di par toi.
Li Loz respunt jeo ne sai qoi.
Di ke t'en samble et si espel
Respunt li Lox, Aignel, Aignel.
Li Prestres dist que verté tuche,
Tel en penssé, tel en la buche.

MORALITÉ.

De plusurs le veit-hum suvent;
Ce dunt-il pensent veirement
Est par lur buce cunnéu
Ainçois ke d'autrui seit séu.
La buche munstre le penser,
Tut deit-elle de li parler.

(1) Apprendre à lire.

FABLE LXXXIII.

Dou Champ et de la Sarpent.

Une Sarpent trespasseit jà
Parmi un champ, si se hasta.
Li Chans li dist : regarde tei,
Tu n'enporte nient de mei.

MORALITÉ.

(*a*) Autresi funt li Useriez
Qant il se sunt acumpaigniez ;
Entr'ax se vuelent se gaitier (1),
(*b*) Tant se quident sorvezier (2)
Qe li uns pur l'autre ne perde,

(1) Surveiller.
(2) Tromper, surprendre.

Variantes.

(*a*) Autresi est des vésiez
(*b*) Com li Camps fist du Serpent fier.

Ne tex seurfès sor ax n'aerde (1),
Dunt entr'ax seient encunbrez
Li uns vers l'autre, ne blasmez ;
(c) Nus Hum à eus nule riens prent
Plus que li Chams fist dou Serpent.

(c) Li uns de l'autre riens ne prent.

(1) Ou tel autre poids, fardeau ne tombe sur eux.

FABLE LXXXIV.

D'uns Hums, de l'Arundaille à des Moingniaus (1).

Uns Huns, ce dit, entasseit blé
E l'Arunde l'a esgardé.
Cum li Moinet déhors esteient,
Qui au blé adéser (2) n'oseient,
L'Arundele les apela
K'avant venissent lur rouva (3).
(a) Tant sunt de lui asséurés (4)
K'en la granche si sunt entrés.

---

(1) La Fontaine, liv. I, fab. VIII. *L'Hirondelle et les petits Oiseaux.*

AEsop., fab. 290.

Anon. Nil., fab. 20.

(2) Approcher, toucher.

(3) Les invita.

(4) Les moineaux avoient une si grande confiance dans l'Hirondelle.

Variantes.

(a) Ele les a asséurés.

Du blé mangièrent durement (1)
Dunt li Vileins fu moult dolent ;
Adunc jura k'il les prenreit
E que ses huis estupereit (2).
L'Aronde les en a garni (3)
Ki le cunseill celui oï ;
Les Moinel se sunt desturnés
(b) Wit jurs entiers n'i sunt entrés.
Li Vilains dist à sun Sargant
Que merveille li sanle grant,
Que li Moingniaus sunt devenu :
E li Varlet a respundu
(c) Que l'Arundelle l'aveit feit
Que il s'esteient enssi retreit ;
Mais s'il vuleit sun cunssel creire
Tel parule direit pur veire
Dunt l'Arundeille décevreit (4),
E li Moingnels li remanreit (5).

(b) Deus jors tos plains ni sont entrés.
(c) Que ch'avoit li Aronde fait.

(1) Beaucoup, en quantité.
(2) Et qu'il boucheroit toutes les ouvertures.
(3) Prévenus, avertis.
(4) Tromperoit.
(5) Reviendroient.

En halt pallast qu'ele l'oïst,
L'asséurast è pramisist,
Que jamais Oisel ne pranreit
(d) E que riens ne lor forfereit.
Li Vileins dist ceste parole :
E li Arunde ki fu fole,
(e) As Moissuns l'ala tost cunter,
Si les fist en la granche entrer.
Li Vilains a ses angins faiz,
Les Moinaus prist et à mort traiz ;
Dunques crièrent à l'Arondele
Que lur a dit male novele.
(f) Ele respunt : cil me menti
E je vus menti autresi.

MORALITÉ.

Pur ce di cum est en escrit
Maintes foiz est truvé è dit,
De maint Hume ki mentir velt

(d) Ne jamais mal ne lor feroit.
(e) L'ala as moneax reconter
Ses fist en la granche rentrer.
(f) Si m'eust dit voir et jou vous
Or est li mal torné seur vous.

Pur celui ki mentir li selt;
Nus saiges Huns ne devreit croire
Parole s'ele n'esteit voire.
Tex croit mensunge en sun curaige,
Qi li aturne à grant damaige;
Si fist l'Arunde le Vilain
Qui les Moigniaux prist lendemain.

FABLE LXXXV.

Li Bués et li Vileins (1).

Ci vus racunte en ceste Fable
C'uns Vileins traist fors de s'estable (2)
Od ses Bués le fiens que il fitent ;
Li Bués par tençun l'assaillirent.
Si reprouchèrent au Vilain ;
La bune cervoise et le pain (3),
Que par lur traveil ot éu.
Mais malement lur a rendu
K'à grant hunte les démena ;
Li Vileins si lur demanda
Pur ce esteit ke lur fist faire
Le fiens de l'estable fors-traire ;
Dist li Vilains vus le semastes
E la mèsun en encunbrastes :
Li Buef dient c'est véritez ;
Dunc s'est li Vileinz purpensez,

(1) Le Grand d'Aussy, *Fabliaux* in-8°, tom. IV, p. 229.

(2) Qu'un paysan retiroit hors de son étable, le fumier produit par ses bœufs.

(3) *Cervoise*, bière.

Si lur respunt ke hors le traient
(a) Bien est dreit que le mal en aient.

MORALITÉ.

Ensi vet dou malvais Sergant (1)
(b) Qi tute jur va repruchant
Sun grant servise à sun Ségnur;
Ne se prent garde à l'ennur,
Ne des biens, ne du gueredun (2),
Qu'il a éus en sa maisun;
De çou qu'il meffet è mesprent
Ne li puet survenir noient,
Qant sun travail velt réprimer
De sun meffait li deit menbrer.

(1) Serviteur, domestique, ouvrier, apprenti. *Serviens.*
(2) De la récompense, des cadeaux.

Variantes.

(a) Et que toute le paine en aient.
(b) Qui tot adès va reprovant.

FABLE LXXXVI.

De la Mosche et d'une Eé (1).

Une Mouskes et uns Ez tencèrent (2)
Et ansamble se currecèrent.
La Mousque dist que mielz valeit
E qu'en tel leu aler poeit
U cele ne s'oseit véoir,
Deseur le Roi pooit séoir,
E qantkes li Es purchaceit (3)

(1) La Fontaine, liv. IV, fab. III. *La Mouche et la Fourmi.*
Idem, liv. VII, fab. IX. *Le Coche et la Mouche.*
Phædr., lib. IV, fab. XXIII. *Formica et Musca.*
Idem, lib. III, *Musca et Mula.*
Lockman, fab. XIII.
AEsop., fab. CCXVII.
Anon. Nilant., fab. XXVII.
Le Grand d'Aussy, *Fabliaux* in-8°, tom. IV, p. 169.

(2) Une Mouche et une Abeille s'étant prises de querelle, se mirent à disputer.

(3) Et lorsque l'Abeille, avoit cherché, ramassé et travaillé son miel, on le lui enlevoit, puis on la tuoit et jetoit hors de sa ruche.

(*a*) Et atraoit è traveilleit
Li ert tolus è si est tuée
(*b*) E de se maisun fors-boutée (1).
(*c*) Geo et mi cumpaignuns menguns
De tun miel tant cum nus vuluns.
Li Ez respunt, tu as dit veir
Mais il est légier (2) à saveir
Qui plus est vilz ke jeo ne sui ?
Qar en tuz lius faiz-tu anui.
Siez là ù siez, vas là ù vas,
Jà par tun fait honur n'aras.
Geo sui par le mien fait amée
E moult chièrement hunerée.

(1) Ce discours de la Mouche à l'Abeille prouve qu'on ne savoit extraire des ruches le miel et la cire qu'en y faisant périr, au moyen de la fumée, l'essaim tout entier. L'art de châtrer les ruches n'étoit pas encore inventé ; il fut trouvé dans le Gâtinois, et c'est de-là qu'il s'est répandu en France. Voyez sur les Abeilles les différents traités de Manuel, Lombard, Ducarne de Blangy, etc.; mon édition de la *Vie privée des François*, tom. II, p. 205—207.

(2) Facile à croire.

Variantes.

(*a*) Et conqueroit et arréoit.
(*b*) C'est bien le vérité provée.
(*c*) Méesme quant poons menguons.

MORALITÉ.

Einsi est du pavre félun
(*d*) Qant il a le bien à-bandun (1),
Vers les meillours trop se derroie (2),
E de parole se nobloie ;
Par grant desdaig les contralie
E s'aucuns est li bien li die
La vérité de sun affaire
En plaine curt le fera traire (3).

(*d*) Qant le bien a en abandon.

(1) En abondance, avec profusion.
(2) S'égare, sort des bornes.
(3) Sortir.

FABLE LXXXVII.

D'un Escouffles è dou Jais.

Uns Escuffles jut en sun lit (1),
Malades fu si cum il dit.
Un Gais ot sun ni près de lui
A cui ot fait suvent anui.
Li Escofles se purpensa (2),
Que sa mère i envoira ;
Si le fera requeire pardun
E que pur lui face orisun.
Mère, fet-il, car i alez,
Q'il prie pur mei li requerez (3).
Geo, fet-ele, cument irai,
Ne sai cument li preierai.
Mainte foiz as soillié sun ni
E de ses Oiseax as melti (4).

(1) Un Milan étoit couché dans son aire pour cause de maladie.

(2) Réfléchit.

(3) Invitez-le à prier pour moi.

(4) Tués, châtiés, de *multare*.

MORALITÉ.

Ensi va de la fole gent
Là ù il unt méffait suvent,
(*a*) Woelent aler merci crier,
Ainz qu'il le voeillent amender.

(*a*) Ne voelent pas merci crier
Ne ne le degnent amander:

FABLE LXXXVIII.

Des dui Lox (1).

Doi Leus fors d'un bos s'encuntrèrent,
Là s'arresturent, si pallèrent,
(*a*) Que nus Huns nès osoit atendre (2),

---

(1) La Fontaine, liv. X, fab. VI. *Le Loup et les Bergers.*
Idem, liv. XII, fab. IX. *Le Loup et le Renard.*
Cette fable est sans doute imitée de Pilpay, voyez la fable LXXIII : *Dou Lox qui jura par serment ;* elle a quelque rapport avec le fabliau de *La Confession du Renard*, manuscrit n° 7218, dont le Grand d'Aussy a donné la traduction, *Fabliaux* in-8°, tom. I^er^, p. 383. Voyez pour cette fable, le même ouvrage, tom. IV, p. 207.

(2) *Atendre*, voir, rencontrer; ce verbe signifioit aussi attendre, écouter. Dans la Champagne, entre Nogent-sur-Seine et Troyes, on se sert communément du verbe *écouter*, dans la signification d'*attendre*. Traversant le pont de Nogent, j'y rencontrai le receveur des droits réunis, qui étoit seul; lui ayant demandé ce qu'il faisoit; il me répondit : *J'écoute M. un tel* qui doit me conduire à Villenoxe où nous avons affaire.

Variantes.

(*a*) Nus hum ne les osast atendre
Car il se sevent bien défendre.

Jà ne volsissent-ils rien prendre.
Ce dit li uns, kar essaions
A bien faire se nus poons,
Par coi nus éussions hennur,
(*b*) Car cascuns a de nus paur (1).
Li autres dit : or oï mervelles
Qant tu tel cuse me cunselles;
Di dunc ù nus purions aler,
Gel' te sai bien, fait-cil, mustrer.
Vez-là ces chans ù la gent soient (2)
Qui ces jarbes cueillent è loient,
Alumes-i ; si lur aiduns
E les garbes ensanle metuns.
Bien avez dit, cil li respunt ;
Deci au cans venuz en sunt.
Le blé cuillírent è purtèrent,
Mais li Vileins les escrièrent (3).
Li uns des Leus a haut pallé
Sun cumpaignun a apellé ;
Vez, fait-il, cum il nus escrient,
Mal nus vuelent, è pis nus dient.

(*b*) Et que nus n'ait de nus poor.

(1) Tout le monde a peur de nous.

(2) Vois ces champs où les moissonneurs coupent le bled.

(3) Crièrent après eux.

Nustre bienfaiz ne valt noient
Plus qe li max vers ceste gent.
Hastiument al bos r'aluns
Si feruns si cum nus suluns (1).
(c) Iluec woèrent è prumistrent
Jamais ne ferunt bien ce distrent.

MORALITÉ.

Ce veit-hum suvent dou Félun
Ki a mult petit d'aquoisun ;
(d) Laisse le bien que il cunmence
Se il ne veit en sa présence
Le loier qu'il en velt avoir (2),
A mal aturne sun espoir.

(c) Il s'en turnent et si s'enfuient
Jamais ne ferunt bien ce dient.
(d) Délaisse çou ke il cumenche.

(1) Nous avons coutume.
(2) La récompense, le salaire qu'il en veut avoir.

FABLE LXXXIX.

Dou Gourpiz è dou Lox (1).

Un Horpix è un Lox tenchièrent (2),
E ensanble se currecièrent,
Si que nus nès pot acorder,
Ne lur raisun à bien turner.
(*a*) Ne purquant de ceste occisiun (3)
Alèrent devant le Liun ;
La parole li unt moustrée
(*b*) E la vérité racuntée.
Li Liuns dist q'avis li fu

(1) La Fontaine, liv. II, f. III. *Le Loup plaidant contre le Renard par-devant le Singe.*

Phædr., lib. I, fab. X. *Lupus et Vulpis, judice Simio.*

Anon. Nilant., fab. XXXIX.

(2) Ce début est le même que celui de la fable LXXXVI.

(3) Néanmoins ce fut à cette occasion qu'ils se rendirent par-devant le Lion.

Variantes.

(*a*) Ne pourquant pòr cheste raison
(*b*) Et l'uevre tote recordée

Ke li Lux aveit tort éu,
E li Goupix aveit raisun;
Mais tant i ot de mesprisun (1)
(c) Ainsi cum li esteit avis,
Tut ait li Lox ainsi mespris.
Sa mençungne est mix convenauble
E plus ressanle chose estauble (2),
Que du Horpil la véritez,
Nus d'ax n'en doit estre blamez.

MORALITÉ.

Ainsi deit faire li buns Sire
Il ne deit pas jugier ne dire
Se li Hume qui de lui tienent
Iriéement à sa curt viennent.
Ne deit si devers l'un parler
Q'à l'autre n'en deie peser,
Mès adrécier à sun pooir
E li refaire remanoir.

(c) Si com au Leu estoit avis;
Tout ainsi a le Leus mespris.

(1) Le procès étoit tellement embrouillé.
(2) Stable, établie, *stabilis*.

FABLE XC.

De la Chèvre et ses Chevriaux (1).

Une Kièvre vuleit aler
Là ù pasture pust truver;
Ses Chevrax apela od li,
Si lur preia et deffendi,
Que il ne lèssassent por murir,
Ensanble od ax Bestes venir,
Par parole, ne par preière,
Deci ke revenist arrière.
Qant ele fu au Bos venue
E li Lox l'ot dedenz véue,
As Chevreus vait, si lur rouva (2)
Que l'uis uvrissent; è parla
A tel voiz cum la Chièvre aveit.
E li Chevreax li respundeit,

(1) La Fontaine, liv. IV, fab. xv. *Le Loup, la Chèvre et le Chevreau.*

AEsop., fabul. 138.

Phædr. append. Burm., fab. xxxii. *Hœdus et Lupus.*

Anon. Nil., fab. lxi.

(2) Il lès pria d'ouvrir la porte.

Que la voiz de sa mère oï,
Mès sun cors néent ne coisi.
(*a*) Vai-t'en arrière, fait-il, lière (1)
Bien sai ke tu n'es pas ma mère.
Se li Chavriax l'eust acueilli,
Dedenz sè mesun recueilli,
Mengié l'éust è dewouré.

MORALITÉ.

Pur ce castie le sené (2)
Q'il ne doie mal cunseil creire,
(*b*) Ne parole qui ne seit veire.
Plusurs sevent cunseillier
Mais tuit conseus n'unt pas mestier (3);
Li félun è li desloial
Dunent toudis cunseil de mal.

---

(1) Voleur, larron de *latro*.

(2) C'est pour cela que j'invite l'homme doué d'un esprit juste.

(3) Mais ils n'ont pas habitude de le faire.

Variantes.

(*a*) Va t'en, fait-il, va t'en fors leire.

(*b*) Ne menchoigne dire por voire.

FABLE XCI.

D'un Mesureour (1).

Ci cunte d'un Mesuréour
Qui Terre mesuroit un jour;
Durement maldist sa Mesure,
Kar ne puet par nul avanture
A li, ce dist, dreit mesurer.
(*a*) La Parche dit, lai mei ester (2),
Geo ne faz par mei nule rien,
Tu me gietes ce set-um bien.
Mès tu ès plains de tricherie
(*b*) Sur mei turnes ta félounie.

(1) Le Grand d'Aussy, *Fabliaux* in-8°, tom. IV, p. 176.
(2) Laisse-moi en repos.

Variantes.

(*a*) La verge dist laissième ester.
(*b*) Sur moi tornes ta vilenie

MORALITÉ.

Ainsi funt li nun-droiturier
Qant l'en aparçoit lor mestier ;
(c) Les autres vuelent encunbrer ,
E lor méffez sor ax turner.

(c) Autrui si vuelent encourper
Et sor autrui meffez geter.

FABLE XCII.

De la Biche et sun Foon (1).

Une Bisse chastieit jà (2)
Un sien Foon qu'ele mena
(*a*) Cum se deveit des Ciens garder,
E des Vénéours desturner ;
Del' Leu que il ne l'encuntrast
(*b*) Qu'il ne l'océist è menguast.
Si cum aleient ainsi parlant
Si unt wéu un Hum errant ;
Arc purteit, sajette, bouzuns (3).

---

(1) La Fontaine, liv. VI, fab. v. *Le Cochet, le Chat et le Souriceau.*

Le Grand d'Aussy, *Fabliaux* in-8°, tom. IV, p. 179.

(2) La Biche instruisoit son fils qu'elle menoit avec elle.

(3) Il portoit un arc, de petites flèches et des grosses. Le *bouzon* ou *boujon* étoit une grosse flèche à tête quarrée.

Variantes.

(*a*) Ke il se dut des Kiens garder.

(*b*) Qui ne l'ochesist et manjuat.

Sa Mère apela li Fauns
(c) Demanda li qui chius Hum fu ?
La Bisse li a respundu
C'est cil dunt plus te dois crémoir (1)
(d) E graignur pavor puès avoir (2).
Mès or l'esgarde bien de près
Se tu l'encuntreies jamès
Ke de lui te saces garder (3).
Moi n'estuet pas, fet-il, duter (4)
Il ne nus velt faire nul mal ;
De l'autre part de sun Cheval
Est descenduz, si s'est muchiez (5),
E de nus veir est esmaïez (6).
(e) Nenil, biaus fix, n'i a noient
Ainz esgarde hardiément

(1) *Crémoir*, appréhender, craindre, redouter, *tremere*.
(2) Tu dois avoir grand peur de lui.
(3) Garantir.
(4) Il n'est pas besoin de le craindre.
(5) Caché.
(6) Content.

(c) Demande lui quel chose fu.
(d) Et dont tu dois grant peur avoir
(e) Mon Dieu, biaus filz, ne vas avant
Ains gaite nos molt traitrement.

S'il va sun fust apparèillant (1).
Un grant mail a el chief devant (2)
Se il le fait vers nus venir
(*f*) Le mal en purrons bien sentir ;
Mix est que nus nus enfuiuns.
(*g*) Dunc li respundi li Foouns,
Ne fuirai pas devant qu'il traie,
Qu'ele aventure ke g'en aie (3).

MORALITÉ.

En répruvier dist-hum suvent
Qe Fox ne crieut desi qu'il prent ;
Qant Fox ne ve.t creire le saige
(*h*) Suvent en puet aveir damaige.

(*f*) Biens en porrions le mort sentir.
(*g*) Si respondi li siens Favons.
(*h*) Si li pert c'est par son ostraige.

(1) S'il veut apprêter son arc.

(2) Une grande baguette est placée devant sa tête, c'est-à-dire l'arc et la flèche.

(3) Et quelque chose qui m'en arrive.

FABLE XCIII.

Dou Corbel (1).

Ci vus racunte d'un Corbel
Ki enseigneit un sien Oisel;
Si ne deveit nul Hum atendre
K'il volsist encunbrer ne prendre.
S'Ome véist bessier à terre (2),
Prenre bastun, ou pierre querre,
(a) Dunc s'en devreit aillurs voler,
Qe cil ne le puist encumbrer.
Se jou n'el voi, fet-il, beiissier,
N'entre ses mains riens manoier (3)
Doi-jou me dunques remuer?

(1) Le Grand d'Aussy, *Fabliaux* in-8°, tom. IV, p. 181.

(2) S'il voyoit un homme s'abaisser pour ramasser un bâton ou une pierre.

(3) N'avoir rien entre ses mains.

Variantes.

(a) Anchois alast aillors aler,
Qu'il ne peust prendre, n'encombrer.

(*b*) Li Corb respunt : lais-me ester (1),
Jeo ne te deis mie ensengnier
Car tu n'en as noient mestier (2).
Vole par toi et si t'aïe (3),
Or n'ai mès doute de ta vie ;
A mes autres Oiseax irai,
A mun pooir lur aiderai.

MORALITÉ.

Par cest essanple nus dit tant,
Qant Hum a nurri sun enfant
Qu'il le veit saige et veisié,
Le cuer en a joiant et lié ;
A sun cunssel le deit lessier
E puis les autres cunseillier.

(*b*) Li Corbeax dit : lai-moi m'ester.
Vole partout.

(1) Laisse-moi en repos.
(2) Aucunement besoin.
(3) Vole tout seul et aide-toi.

FABLE XCIV.

Dou Bués et dou Leu (1).

(*a*) Par viel essanple truis escrit
Cum Ysopes racunte et dit,
K'un Bués entra en une lande
U il aleit querre sa viande (2).
Garda, si vit un Leus venir,
Ne pot desturner ne guencir (3);

(1) Dans le manuscrit n° 7615, cette fable, imitée de Pidpaï, est intitulée : *D'un Bouc et d'un Leu.*

La Fontaine, liv. IX, fab. x. *Le Loup et le Chien maigre.*

AEsop., fab. xxxv. C'est à-peu-près le sujet du fabliau *du Lou et de l'Oue*, man. n° 7218.

Barbazan, tom. III, p. 53. Voyez aussi la fable LXXII, *dou Leu et d'un Vilein.*

(2) Chercher sa nourriture.

(3) Voyant qu'il ne pouvoit retourner sur ses pas ni se sauver sur les côtés, il s'arrêta.

Variantes.

(*a*) En essample trovons escrit
Que Esopes le conte et dit

En-mi la lande s'arrestut :
Li Leus demanda ke çou dut
K'il s'ert en cele lande mis
E ki l'aveit là dedenz quis.
(*b*) Li Bous respunt : jou vus foï (1)
Tant cum jeo peu; or sai de fi
Jeo ne puis mais aler avant (2),
Pur ce vus sui alez querant.
(*c*) Le Lox redit jeo t'arai quis
Par tus les lius de cest païs,
Ce m'est avis, un an entier:
Moult avoie grant desirrier
De ta char mengier, qui est saine,
Tu n'ès mie carchiés de laine.
Or m'avez, fait li Bués, truvé;
Si vus requier, par carité,
Qu'aucune merci et pardun
Aiez de vustre cunpaignun.
Li Lux li dit, qant il l'oï,
Geo n'arai jà de toi merci,

(*b*) Li Leus respont ge vos sivi
Tant com jou poi, or sai de fi
Ge ne poi mès-fouïr avant.
(*c*) Li Lox respont je t'ai requis

(1) Je vous fuis autant que je peux.
(2) Que je ne puis aller plus loin.

Kar ne te puis trives duner (1)
Ke je t'envoïe vif r'aler.
(*d*) Dist li Bues terme ne requier
Fors-tant que Diu puisse proier,
Beau Sire, pur moi et pur toi
Sur ce tertre là que jeo voi.
Tutes les Bestes qui l'orrunt,
Qui as bos et as viles sunt
(*e*) Ferunt à Diex ceste prière:
Li Lox l'ostreie en tel manière.
(*f*) Fors de la lande ensanle s'en vunt
Ambedui vienent au pié del munt;
Li Bués en est desor muntez,
Li Lox fu toz asséurez,
Desoz remaint, si atendi (2);
Li Bous leva en halt son cri,
Si durement aveit crié

(*d*) Je ne quier terme li Bués dit
Fors tant que j'aie por toi dit
Une messe et l'autre por moi
Sor ce haut tertre que jou voi.
(*e*) Feront por vos ceste proière.
(*f*) Hors de la Lande tos deus en vont
Ensamble dusques au pié du mont.

(1) Car je ne puis t'accorder de répit.
(2) Il resta au bas.

Que li Pastur i sunt alé (1).
E cil qui près du munt esteient
Et as viles d'entur maneient,
Le Lou virent, si l'escrièrent:
De tutes parz les Kiens huèrent (2).
Le Lox unt pris è desciré,
E cil a le Buef apelé :
(g) Frère, fet-il, bien sai et voi
Malement as proié pur moi ;
Bien poi entendre par le cri
Que c'ert proière d'anemi.
Mult est mavaise ta prière,
Mult est mavaise tel manière,
Mult est mavaise ta proumesse,
Unques mais n'oï pior messe.
(h) Sire, dit li Bous, par ma fei
Tot autresi proiai pur tei,
Cum vus volsistes pur mei faire,
Kar estes fel è de put-aire;

(g) Frère, dit-il, en moie foi
(h) Par foi, sire, ce dit li Bués
Autresi priai à vostre oués.

(1) Voyez sur *aller à cri* la note de la fable XVII.
(2) Ils appelèrent les chiens de tous côtés.

(*i*) Jà ne poi-geo merci avoir
Que jeo vesquisse dusqu'au soir,
Pur ce m'estuet de moi penser
(*k*) E vus laissier entribouler (1).

MORALITÉ.

Suvent veit-l'en de mainte gent,
Ki quident tut à escient (2),
(*l*) Que autre deie pur aus parler,
E lur messaige bien porter. 7ᵛᵒ
Si parolent le plus por ax
Si laissent et oblient çax..... (3).

(*i*) A vous ne peus merchi avoir.
(*k*) Et vos lessier et oublier.
(*l*) Q'entr'ax doie por ax parler.

(1) Affliger, désoler, tourmenter, harceler.
(2) Qui pensent entièrement à leur connaissance.
(3) La fin de la moralité ne se trouve pas dans les manuscrits.

FABLE XCV.

La Contralieuse.

alias

D'un Homme ki estriva à se Fame.

alias

Dou Vilain et de sa Femme (1).

(*a*) Un Vileins prist Feme à espuse
Qui moult esteit cuntraliuse.
Un jur furent ensanle alé
Pur ax déduire par un pré (2);
Li Vileins à sa Fame dit

---

(1) Le Grand d'Aussi, *Fabliaux* in-8°, tom. IV, p. 161, prétend que cette fable et la suivante sont des imitations de fabliaux plus anciens. Il en a donné la traduction tome II, p. 334.

(2) pour s'amuser dans une prairie.

Variantes.

(*a*) Un Vilains ot fame espousée
Qui durement ert reborsée.

C'unques mais de ses elz ne vit
Nul pré faukié si igaument (1) :
Cele respunt hastiwement,
Ainz fu od les forces tranciez.
(*b*) Dist li Vileinz ainz fu fauciez;
Ainz est, fist la Feme, tonduz,
Dunc s'est li Vileins irascuz (2).
Tu es, fet-il, fole pruvée
(*c*) Cest pré est à la fauz copée :
Mès tu es si angresse et fole (3)
Q'avant vels metre ta parole
La moie velz faire remaindre
Par angrestié la vels estaindre.
(*d*) Li Vilains l'a à-val gitée (4)
Si li a la langue cupée,
Puis demanda k'avis li fu

(*b*) Et cil respont ains est faukiez
Ainz fu, dist la fame, tonduz.
(*c*) Ceste herbe fu à fauc coupée.
(*d*) Cil l'a à la terre gitée
Et la langue li a copée.

(1) Aucun pré si également fauché.
(2) Mis en colère.
(3) Si méchante et si folle.
(4) Le paysan a jeté sa femme par terre et lui a coupé la langue.

E qu'el en avoit entendu ?
Se li prez fu od fax fauchiez (1)
(e) U s'il fu od forces tranchiez ?
La Vielle né pot pas paller
A ses doiz li prist à mounstrer
Qu'as forces l'aveit-hum trenchié
(f) Que fax ne l'aveit pas fauchié.

MORALITÉ.

Par cest essanple voel mustrer
Bien le puet l'en suvent pruver
(g) Se Fox parole une folie,
Et autre vient qui sens li die,
Li Fous n'el creit ains s'en aïre
Là ù set bien que c'est li pire.
Velt sa mençunge metre avant,
Nus n'el fereit du tut taisant.

(e) Ou à forces estoit trenchiez.
(f) Et ke fauc ne l'avoit saié.
(g) Que s'uns faus dist une folie,.
Et autre vient qui un sens die,
Ne l'en croit pas, ainz s'en aïre.

(1) Si le pré avoit été fauché avec une faux, ou si l'on s'étoit servi de forces.

FABLE XCVI.

Autre dou Vileins et de sa Fame.

alias

D'un Hume qui aveit une Fame tencheresse (1).

(*a*) D'un Vilein cunte qui aveit
Une Fame ke mult cremeit (2) ;
Qar el esteit mult felenesse (3)

---

(1) La Fontaine, liv. III, fab. XVI. *La femme noyée.*

Les Instructions du chevalier de la Tour-Landry à ses filles. Voyez Académie des inscriptions, tom. XX, Mémoire par Caylus.

Le Grand d'Aussy, *Fabliaux* in-8°, tom. II, p. 330 ; tom. IV, p. 161.

(2) Craignoit.

(3) Car elle étoit fausse, méchante et hargneuse.

Variantes.

(*a*) D'un home conte qui avoit
Une feme que molt haoit,
Car ele estoit moult tenceresse
De male guise felenesse.

De male part è trikeresse.
Ainsi avint que par un jur
Menoit ses Humes en labur ;
Dunc proièrent cil au Vilain
(*b*) Que lur dounast cervoise et pain (1)
Dunques purreient-ils miex uvrer (2) ;
A sa Feme les rueve aler
. Et lui proier ke lor dounast
Qar pis sereit s'il i alast.
Cil l'unt à la Fame préié,
Puis li unt dit è cunseillié
Qe ses Sires pas n'el voleit.
Dunc respundit que leur dunreit
Mais gardaissent qu'il n'en éust
Ne ne menjast, ne ne béust ;
Or alaissent fauchier lur prez
Ele lur purtereit assez.
Cil s'en alèrent lieément (3),
Ele les suit hastiwement,
Viande et boivre lur purta

(*b*) Que lour donast et pain et vin
S'en porroient-ils miex laborer.

(1) De la bière et du pain.
(2) Travailler avec plus de zèle.
(3) Joyeusement.

Que haitié fuissent les rova.
Ansanblè assistrent au mangier ;
(c) Pensez, fet-ele, d'esploitier (1).
Si feruns nus, fait ses Baruns,
E grant merciz qant nus l'avuns.
Qant ele vit sun Sengnur lié
Moult ot le cuer tristre et irié ;
De sun Baron se trest arrière (2),
Cil la sivi vers la rivière.
Tant cum ele se traist en-sus,
(d) Et el s'en fuit de plus en plus,
Tant ke li piez li escapa
En l'aigue chiet, si affunda (3).
Li Serjant saillirent après (4)
A-val l'aiwe keurent adès (5)
Pur li tenir qu'el ne passast,
E que li floz ne l'enpurtast.
Li Vilein lur a escrié

(c) Pensez, dist-ele, du hastier.

(d) Et cil la suit de plus en plus.

(1) De bien travailler.

(2) Elle se retire d'auprès de son mari qui la suivit du côté de la rivière.

(3) Elle tomba dans l'eau où elle enfonça.

(4) Les ouvriers coururent après.

(5) Sur le champ ils courent au-dessous de l'endroit où elle étoit tombée.

(*e*) Qu'il ne sunt mie bien alé :
Contremunt la cuvient-il querre (1),
Que là, la porrunt bien troverre ;
Là, la quièrent, si ferunt bien
Tant ert encuntre tute rien.
A-val l'aige n'est pas alée
Cuntre la radur est turnée,
A sa mort ne fist-ele mie
Ce que ne volt faire à sa vie.

(*e*) Qui ne se sent mie bien lié,
Contre l'aive la devez querre ;
Là le porrez trover à terre
Là le quisent si dirent bien
Que contrestoit tant à tout bien.

Autre version.

Là le querez, si ferez bien,
Qu'ele ert encontre toute rien.

Qu'aval l'iawe s'est avalée
Contre le radour est montée.
Che que ne waut faire à sa vie
A sa mort ne fist-ele mie.

(1) Il faut la chercher en remontant, ce n'est que là ou vous pourrez la trouver.

MORALITÉ.

Ainsi avient, plusur estrivent (1)
Vers lur Seignur, tant cum il vivent;
Ne vuelent savoir ne sentir
Quels max lur en peut avenir,
(f) Lor richesse turne à vivant;
Qant il se vunt aperchevant,
E s'il leur turne à mal-talent,
Il s'en vengent plus asprement.

(f) Lor riote tiennent avant.

Ou bien

Leur veu tienent d'or-en-avant.

(1) Disputent, querellent, contrarient.

FABLE XCVII.

Dou Lièvre et dou Cers (1).

Uns Lièvres vit un Cerf ester (2)
Ses cornes prist à esgarder,
Mult li senla bele sa teste;
Plus se tint vix que nule beste,
Quant autresi n'esteit cornuz,
E qu'il esteit si poi créuz.
A la Divesse ala paller (3),
Si li cumence à demander
Pur-coi ne l'ot si huneré,
E de cornes si aturné
Cume li Cers k'il ot véu.
La Destinée a respundu :
(*a*) Tais toi, fet-ele, lai ester,

(1) Le Grand d'Aussy, *Fabliaux* in-8°, tom. IV, p. 195.

(2) Reposer, demeurer en place, *stare*.

(3) Les manuscrits donnent pour leçon, *la Destinée*, *la Sapaude* ou *Spaude*.

Variantes.

(*a*) Vas fol, dist-ele, lai ester.

Tu nès purreies guverner (1);
Si ferai bien, il li respunt.
Dunt eut cornes el chief à-munt (2),
Mais nès pooit mie porter,
(b) Ne ne pooit à tot aler;
Qar plus aveit q'il ne déust
E qu'à sa grandur n'estéut (3).

MORALITÉ.

Par cest essample woel mustrer
(c) Que li rique hume et li aver
(d) Vuelent tuz-jurs trop cuveitier,
E si se vuelent eshaucier;
Tant enprennent par lor ustraige
Que lor honur turne à damaige.

(b) Car ne savoit du tot aler.
(c) *Li convoitox.*
(d) *Tant, tot.*

(1) Tu ne pourrois en faire usage.
(2) Au-dessus de la tête.
(3) Qu'il ne convenoit.

FABLE XCVIII.

Dou Goupis et de uns Chaz (1).

Un Horpils è un Cas alèrent
(*a*) Parmi un champ; si purpallèrent
Que il sereient cumpaignun;
Dunc s'assanblèrent soz un buissun.
Le Chat au Gourpil demanda
Par quiex engiens se deffendra (2)
Là ù il serunt entrepris;
Li Goupix li respunt : amis,
Des engins sai-geo mult, jou crei,
(*b*) E plain un sac en ai od mei;
Mès je ne veill le sac uvrir
Deci que cil deivent faillir.

(1) La Fontaine, liv. IX, fab. XIV. *Le Chat et le Renard.*

(2) Par quelles ruses il pourroit se défendre quand ils seroient attaqués, poursuivis.

Variantes.

(*a*) Parmi un camp se porpensèrent.
(*b*) Car pleine bouce en ai o moi
Mais jou ne voel la bouce ovrir.

Li Caz respunt par brief sarmun
(c) Nus ne summes mie conpaingnun (1)
Qar geo ne sai fors c'un engin
Ce sevent bien tuit mi veisin.
Là ù il vunt einssi pallant
Deus Chiens virent venir curant;
Li Gorpilz vers le Chat s'escrie :
Or ai-jou mestier de t'aïe (2).
Li Chaz respunt si ajue toi,
N'ai k'un engig, il est od moi;
Dunt salli li Chaz sor l'espine (3);
Li Kien sessisent par l'esquine
Le Horpil, s'el vunt descirant;
(d) Li Caz li escrie maintenant :
Compains, fet-il, pur-coi t'ublies,
Pur-coi tut tun sac ne deslies,
Tu l'espargnes trop lungement,
Li Chien te hastent dûrement,

(c) Nos ne serons pas compaignon.
(d) Li Chaz li a escrié tant,
Compains, dist-il, porcoi t'oblies
Que tot ton sens tot ne desplies.

(1) Nous ne pouvons pas être compagnons.
(2) J'ai besoin de ton secours.
(3) Le chat alors saute sur un arbre.

Pur-qoi n'as tun sac desploié ?
Geo l'ai, fet-il, trop espargnié,
Or te di bien, mix amereie
Tun seul engieng se jou l'aveie,
Que çax dont g'ai ma pance pleine;
Je te voi délivré de paine.
Bien me deit, fait li Caz, membrer
De çou ke g'ai oï cunter.
Alors est ateins li Gopiz
Ja-çoit-il cuintes par ses diz.

MORALITÉ.

Du Mentéor avient suvent
(e) Jà parolt-il raisnablement,
Que puet li Saiges entreprendre
S'il velt à sa parole entendre.
(f) Du loial Hume est mielz créue
Une parole et entendue
E plus profite en un grant plait
Que qanques li Mentièrres fait.

(e) Tout paraut-il raisnaulement.
(f) Mais du loial est mix venue.

FABLE XCIX.

D'un Lous è d'un Coulon

Uns Lox esgarda un Culun (1)
Ki queilleit desoz un buissun
Rainsiax dunt voleit sun nis fère ;
Li Leus parla, ne se pot tère.
Mult te voi, fet-il, traveillier
(a) Maint rain cuillir è purchacier (2)
Jà n'en iert mieudre ta mesuns;
Dunt li respundi le Couluns :
(b) Suvent te voi Brebis cueillir
Aingniax è Mutons retenir ;
Se n'en iez néent avanciez ,

(1) Un renard regarda un pigeon qui, près d'un buisson, ramassoit des pétites branches pour faire son nid.

(2) Maint rameau cueillir et chercher; mais pour cela ton habitation n'en sera pas plus agréable.

Variantes.

(a) Cueillir meirain et porchassier.

(b) Et je te voi, fet-il, cueillir.

Ne plus rices, ne plus prisiez.

MORALITÉ.

Ainsi vet-il des Robéeurs,
Des Lairons è des Trichéeurs,
Qant il emblent autrui avoir;
Moult en puet-om suvent véoir
Qui n'en sunt guires amandé
Touz-jours vivent en povreté.

FABLE C.

De uns riches Hons.

Uns rices Hums voleit aler
Outre une marce cunverser (1) ;
(a) A Dieu pria qu'il ne dutast (2)
K'à sauveté dreit le menast,
Ne voleit guères demurer.
Qant airière volt returner
A Dius proia dou revenir
Qu'il n'el lessast néent périr.
Ainz qu'il se fust apercéuz,
Dedenz la mer s'est enbatuz (3)
Lors pria Diex qu'il maint à teire (4)

(1) Se rendre dans un autre pays.

(2) Il pria Dieu de le détourner du danger et de le conduire sain et sauf.

(3) Il s'est embarqué.

(4) Il pria Dieu de le conduire à terre.

Variantes.

(a) A Dieu pria qu'il li menast
A sauveté, qu'il ne doutast.

(*b*) Ne li volt autre cose queire.
Cum plus cummança à crier
E plus ala sa nef par mer ;
Quant il vit que Deus ne feseit
La proière k'il requereit ,
Si qu'à teire ne pot venir ,
Dist li qu'il face sun plésir.
Après cèst môt tost arriva ,
Là ù il volt è desirra.

MORALITÉ.

Li Sages deit resnablement (1)
Prier à Dieu omnipotent
Que de lui face sun plésir ;
De ce li puet grant bien venir.
Car miex set Diex que li estuet ,
Que ses cuers qui cange et muet.

(*b*) N'autre cose ne li vilt queire.

(1) Raisonnablement , avec raison

FABLE CI.

Dou Chevalier et d'un viel Home (1).

D'un Chevalier voel ci cunter,
(*a*) E par essemple remenbrer
Ki un viel Hum encuntra jà
Ensemble od li s'acunpaigna,
Pur ce que mult le vit menbré (2)
E qu'en maint liu aveit esté.
Li vuleit cunseil demander
En quel teire purreit aler
(*b*) Quant il méismes rien n'aveit (3).
E li Vilains li respouneit

(1) Le Grand d'Aussy, *Fabliaux* in-8°, tom. IV, p. 185.

(2) Parce qu'il connut que cet homme avoit beaucoup retenu, et qu'il avoit voyagé pendant long-temps.

(3) Que rien ne le fixoit dans l'endroit où il résidoit.

Variantes.

(*a*) Par essemple et démoustrer.
(*b*) Que garir ne se pooit chi
Et li prodom li respondi.

Qu'en la teire voist cunverser
Où la Gent le veulent amer.
E se jeo, fet-il, ne la truis ?
Conselliez moi quel part jou puis
Aler è séjurner lunc-temps.
(c) Li Produm respunt par grant sens,
Va dunc, fet-il, è si me crei
Où gens aient paor de tei.
E se terre ne puis truver
U l'um ne me voelle duter ?
Dunques li respundi li viex hum,
Va là où pas ne te dute Hum (1).
E se jeo ne la puis venir
Quel part irai teire tenir ?
Va là où nul hume ne voies (2),
Que nus ne sace où tu soies.

MORALITÉ.

Par cest essenple vus veult semundre

(c) Cil li respondi par grant sens.

(1) Allez alors où l'on ne vous craindra pas.

(2) Rendez-vous donc dans le pays où vous ne trouverez personne, et où vous serez sûr que personne ne vous trouvera.

(*d*) Qu'ensi deit-l'en à Fol respundre;
Qui plus parolle ke il ne deit
Si ot suvent ke ne vudreit (1).

(*d*) Que si doit-on à fol respondre.

(1) Il entend souvent ce qu'il ne voudroit pas.

FABLE CII.

Du Chat, du Mulet et de la Souriz.

alias

Du Cat ki se fist Vesque.

Uns Cas séoit deseur un four
(*a*) Où gueitié aveit tute jour
Vit le Mousket è la Suriz (1);
Si les apelà par biaux diz,
Puis dist que leur évesque fu,
E que mal cunseill unt créu,
Que sa bénéiçun n'aveient:
E les Suriz li responneient (2)
Qu'assez vuelent-il miex murir
Que desous ses ungles venir.

(1) *Mousket*, la Musaragne, sorte de petit rat. *Mus araneus*, ou peut-être le Mulot.

(2) Lui répondirent.

Variantes.

(*a*) Gaitié i ot trestoute jour.

Les Suriz s'enturnent fuiant
E le Chat les vet enchauçant (1);
En la paroi se sunt fichiéez (2)
Miex i vuelent estre muciéez
E quant i porrunt hors issir (3)
Pur sa bénéichun oïr,
Si qu'il ne puissent jur véoir
Que od leur évesque remanoir (4).
Mult criement sa bénéiçun
Car el le tienent à félun.

MORALITÉ.

Par cest essemple vus devise
Nus ne se deit metre en justise
De celi qui mal li veult fère :
Returner deit en autre terre.

(1) Les poursuit vivement.
(2) Elles se sont placées dans un trou de la muraille.
(3) Sortir, *exire*.
(4) Demeurer.

FABLE CIII.

D'une Femme et de sa Géline.

Une fame se séoit jà,
Devant sun wis si esgarda (1)
Cument sa Géline grateit,
E cum sa viande pourchaçeit (2).
Moult se traveillet tute jur;
(a) A li parla par grant amur.
Bele, fet-el, lessez ester
Ke tu ne voelles plus gratter;
Cascun jur te dunrai frument
Plaingne une granche à talent (3).
La Géline li respundi
Ke dis tu? Va, qu'ai-je oï?
Cuides-tu que j'aim miex tun blé

(1) *Huis* porte, entrée, *ostium* d'où le mot *Huissier*.
(2) Cherchoit sa nourriture.
(3) A votre volonté.

Variantes.

(a) Ele l'apela par amor.

Ke çou que j'ai tuz-jurs usé ?
Nanil, nanil, fet la Géline,
Se devant mei esteit la mine (1)
Tuz-jurs plaine, jà ne leroie
Ne por ce ne me targeroie,
Que ne quesisse tuz-jurs plus,
Selunc ma nature et mun us.

MORALITÉ.

Par essemple vus veult mustrer
Que plusurs genz puéent truver
Manière en ce qu'il unt mestier.
Mès il ne puéent pas changier,
La nature et leur usage,
Touz-jurs avive en leur curage.

(1) Sorte de mesure de capacité pour les grains et pour les liquides.

CONCLUSION.

Au finement de cest escrit (1).
K'en Romanz ai turné et dit,
Me numerai par remembraunce ;
Marie ai num, si sui de Fraunce.
Puet bien estre ke Clers plusur
Si prenreient sor eus mun labur ;
Ne voil ke nus sor lui le die
Cil uvre mal qui sei ublie.
Pur amur le cumte Willaume (2),
Le plus vaillant de cest royaume,
M'entremis de cest livre feire
E de l'Angleiz en Roman treire (3).
Ysopet apeluns ce livre
Qu'il traveilla et fist escrire ;
De Griu en Latin le turna.
Li rois Henris qui moult l'ama (4)
Le translata puis en Engleiz

(1) En terminant cet ouvrage.
(2) Le comte Guillaume Longue-Épée.
(3) De le traduire de l'anglois en françois.
(4) Voyez la dissertation sur Marie, tom. I^er, p.

E jeo l'ai rimé en Françeiz,
Si cum gel' truvai premièrement.
Or prie à Dieu omnipotent
Que tel œuvre me laist enprendre,
Avant que puisse l'ame rendre.
La-suz en Paradiz tut dreit
Dites *amen* ke Deus l'ottreit.

NOTICE

SUR

LE PURGATOIRE

DE

SAINT-PATRICE.

La fable du Purgatoire de Saint-Patrice, suivant les savants bollandistes, prit naissance vers le commencement du XII^e^ siècle, et fut l'ouvrage d'un moine nommé Henri (1). Deux autres religieux Anglois ont également décrit les cérémonies qui avoient lieu dans la caverne de l'Irlande. L'un est le moine de Saltrey qui fit hommage de son travail à l'abbé de son monastère, l'autre est un

(1) *Acta sanctorum. Vita sancti Patricii.*

moine de l'ordre de Cîteaux, dans le duché de Lancastre. Ce dernier ce nommoit Jocelin et florissoit vers la fin du XII^e^ siècle (1). Ces deux derniers textes latins se trouvent souvent dans les grandes bibliothèques (2). Un trouverre Anglo-Normand, qui ne se nomme pas, mais qui étoit contemporain de Marie, s'est emparé du sujet de ce conte et l'a mis en vers françois (3). Le Grand d'Aussy l'a traduit en prose (4) d'après la version de Marie.

Ce poëme a été depuis mis en vers an-

---

(1) *Catalogue des manuscrits de Cambis*, p. 420.

(2) Cette fable a été adoptée par l'historien Mathieu Paris sous l'année 1153. On la trouve également dans quelques bréviaires anciens, puis dans le roman de *Guérin-Mesquin*, lequel fait partie de la Bibliothèque bleue.

(3) Man. *bibliothèque Harléïène*, n° 273. Cette version qui renferme à-peu-près 700 vers, n'existe point parmi les manuscrits de la bibliothèque du Roi.

(4) *Fabliaux* in-8°, tom. IV, p. 71.

glois, sous le titre d'*Owaine miles* (1), à cause du héros qui descend dans la fameuse caverne du patron de l'Irlande.

Cet *Owaine* que les manuscrits d'Angleterre appellent *Ouen, Oven, Euen, Owein, Owen*, est messire Yvain, fils du roi Urien, l'un des vassaux du roi Arthur, et l'un des plus vaillants chevaliers de la Table-Ronde, dont notre célèbre Chrestiens-de-Troyes a rimé les aventures dans le roman du *Chevalier au Lion* (2), sans cependant parler de son voyage en Enfer et en Paradis.

Le Purgatoire de Saint-Patrice, fut ainsi nommé, parce que celui qui le visitoit en sortoit purgé de ses péchés. Ce trou étoit à deux lieues de Dungal, dans une petite île située au milieu d'un lac que forme le Derg.

---

(1) *Bibliothèque Cottonième*, Caligula A. II. Voyez Ritson, *Ancient engleish metrical romanceës*, tom. III, p. 225.

(2) Man. du roi, fonds de Cangé, n° 27, *olim* 69, et ancien fonds n° 7535—5.

Le pape Alexandre VI ordonna sa destruction ; Henri VIII s'étant séparé de l'église romaine, le fit combler en partie ; et enfin, Jacques Ier acheva l'ouvrage de l'un de ses prédécesseurs. Cependant les catholiques du pays ont toujours conservé une grande dévotion pour ce lieu, et y vont encore en pélerinage.

Rien ne ressemble plus à la descente d'Énée aux enfers, que la descente d'Yvain au purgatoire. Des deux côtés on y rencontre des Limbes, un Tartare, un Élysée. Nul doute que le moine auteur n'ait pris dans Virgile l'idée de sa fiction et qu'il ait adapté les fables de l'antiquité à sa religion.

Quelques savants, et particulièrement Warburton, ont prétendu que ce voyage d'Énée aux enfers n'étoit qu'une allégorie de l'initiation aux mystères d'Éleusis.

Les épreuves périlleuses que devoit subir l'initié, se retrouvent également dans le Purgatoire de Saint-Patrice.

Sans rejeter entièrement cette opinion,

le Grand-d'Aussy pense que la description de l'antre de Trophonius a servi de modèle à l'auteur du moyen âge, pour composer la sienne. Pour entrer dans l'un et dans l'autre, il falloit s'y préparer par des purifications et par des prières; on y étoit conduit de même par des prêtres. Enfin quand on en étoit sorti, il falloit écrire tout ce qu'on avoit vu ou entendu, et ces dépositions étoient précieusement conservées dans le temple.

Il est à présumer que le moine auquel on doit la description du Purgatoire de Saint-Patrice, aura pris le fonds de son idée dans l'ouvrage de Pausanias; qu'il aura emprunté à Virgile de quoi embellir sa fiction; puis il aura profité de ce qu'il avoit trouvé chez les deux écrivains de l'antiquité, pour y coudre une histoire capable de donner à son ouvrage une forme dramatique, et le rendre plus intéressant par le merveilleux qu'il y a introduit.

Marie prévient qu'elle a traduit ce poëme à la prière d'un homme prudent et sage, dont elle a reçu des bienfaits. Le peu de

détails que nous avons sur la vie privée de cette femme illustre, ne permet pas de pouvoir découvrir le nom de la personne à laquelle elle a fait cet hommage; on voit seulement par le début du poëte, qu'elle étoit au nombre de ses protecteurs et l'un de ses amis.

Gautier de Metz, auteur d'un poëme intitulé : *l'Image du monde* (1) fait mention des merveilles du Purgatoire de Saint-Patrice (2); il fait connoître le sort de ceux qui avoient entrepris d'y descendre et qui

---

(1) *Bibliothèque du Roi*, man. n° 7534, 7595 et 7989 ² de l'ancien fonds; M. n° 18, N., n° 5, fonds de l'église de Paris. Voy. *Notices des manuscrits*, tome V; *Glossaire de la langue Romane*, tom. II, p. 761. *Catalogue de la Vallière*, tom. I^er^, p. 62, et tom. II, n° 2721.

(2) Le poëte s'exprime en ces mots :

En Irlande si est un Leus
Ke jur et nuit art cume feus,
K'um apele le Purgatore
Seinz-Patriz, è est teus encore

avoient eu le bonheur d'en sortir. Il est à présumer que Gautier de Metz n'avoit aucune connoissance des originaux latins publiés par les moines de Saltrey, Henri et Josselin, ainsi que des traductions françoises du trouverre anonyme et de Marie. Dans tous les cas, cette dernière version

---

Ke s'il i vunt aukunes genz
Ki ne seient bien repentanz,
Tantost est raviz è perduz,
K'um ne set k'il est devenuz.
S'il est cunfez è repentenz
Si va è passe meinz turmenz,
E s'espurge de ses péchiez;
Kant plus en a, plus li est griez.
Ki de cel liu revenuz est
Nule riens jamès ne li plest
En cest siècle, ne jamès jur
Ne rira mès, adez en plur;
E gémissent les maus ki sunt
E les pechiez ke les genz funt.

L'Image du Monde, man. n°. 7989 ² fol. 143, v°. col. 1, et man., fonds de l'église de Paris N. n° 5, fol. 72, r° col. 2.

doit avoir été publiée avant l'année 1245. Gautier écrivit peu de temps après son Traité, et ne le fit paroître qu'en 1265 (1).

---

(1) Dans le man. M. n° 18, fonds de l'église de Paris, l'auteur termine par les vers suivants :

Ci finist l'Image du monde....
En l'an de l'incarnation,
Ot-on à l'Aparition
Mil deus cenz quarante cinq ans
En primiers troveiz cist Romanz
Et en escris cis livres droit
Qant li miliaires corroit
L'an mil deus centz sixante et cinq.

LE PURGATOIRE

DE

SAINT-PATRICE. (1)

Al non de Deu qui od nus seit,
E qui sa grace nus en-veit,
Voil en Romanz mettre en escrit
Si cum li Livres le nus dit;
En remembrance è en mémoire
Des grans peines del' purgatoire (2),
K'à Seint Patriz volt desmustrer (3),
Le Liu où l'om i deit entrer.

Uns Prudom m'ad piéça requise
Pur ço m'en sui ore entremise,
De mettre mei en cel labur,

(1) Cette pièce ne se trouve que dans le manuscrit du fonds de l'église de Paris, N., n° 5, fol. 102, r°; elle est intitulée : *Ci parout des peines que sunt en Purgatoire.*

(2) Man. *Des peines del' Purgatoire.*

(3) *D'els mustrer.*

Pur révérence, è pur s'onur.
E si lui plest, è il le voille,
K'en ses bien-faiz tuz-jurs m'acoille,
Dirai-ço ke j'en ai oï;
Beau-pière, or entendez ici.
Jà seit iço ke jo désir
De faire à grant profit venir,
Plusurs genz è els amender,
E servir Deu plus, è duter.
Jà de ço ne m'entremesisse,
N'en estudie ne me mésisse,
Si ne fust pur vostre prière,
K'en mun quer è duce et chière,
Poi en ai oï è véu,
Par-ço-ke j'en ai entendu;
Ai-jo vers Deu greignur amur,
De Deu servir mun créatur
Par-quei jo vodrai à ovrir
Ceste escripture è descovrir.

Mulz essamples nus met avant
Seint Grégoire, en sermunant
Des espiriz qui sunt es cors,
E des autres qui sunt defors,
E des choses qui sunt nuisables (1),
Horribles, è espuvantables,

(1) Man. *Musables* et à la rime *espuntables.*

Pur espunter les corages
Des pécheurs, è des nun-sages,
Des tristesces k'il averunt,
E les almes bien sufferunt (1);
E pur mettre en cumpunciun,
E en greigneur dévociun,
Cès qui volent à Deu pleisir,
E le sueu regne deservir.
Pur ço plus ententivement,
Pur amender la simple gent,
Voil desclore ceste escripture,
E mettre, pur Deu, peine è cure.

Seignurs al éïssue del' cors
Quant les almes se issent fors,
Li bon Angle i sunt en présent:
Li mal vienent tut ensement (2)
Li bon Angle, c'en est la sume,
Receivent l'alme del Produme;
En joie è en repos la mettent,
E li Diable si s'entremettent
De males almes turmenter,
E en péril od els mené;
Solunc (3) ço k'eles unt ovré,

(1) Man. *E les almes sufferunt.*
(2) Man. *Li mal vienent ensement.*
(3) Man. *Solum.*

Lur ert ilueke guerdoné ;
Unkor nus dit apertement (1),
Ke plusurs almes veirement,
Enz ke des cors puissent partir
Veient ke lur ert à venir.
Plusurs par révélaciun
D'autres è par avisiun,
Ou par juré dreite conscience
Solum ço ke il unt licence.
Plusurs des almes, veirement,
Veient devant lur finement
Avisiuns, è sunt ravies,
Puis repeirent as cors en vies ;
E mustrent ço ke unt véu
Ou de turment ou de salu.
Ço ke les Bons deivent aver,
E ke li Mal deivent crémer,
Il veient espiritelment,
Ço ke semble corporelment.
Il veient ewe è punz-levez,
Feu, è maisuns, è bois, è prez,
E Homes de divers semblanz,
Ou neirs ou blancs aparissanz.
Autres choses veient plusurs

(1) Unkore.

Semblanz à joie u à dolurs,
Puis lur est avis ke treis sunt
Par mains, par piez là ù peine unt,
Puis sunt penduz è flaélez,
E en ord liu après jettez;
Autres mals suffrent veirement
Qui ne se descorde nient,
Al cunte ke cunter voluns
E ke nus comencé avuns.

Plusurs coveitent à saveir
Des almes, ci nus dit pur veir
Coment eles eissent des cors,
E où vunt quant eles sunt hors.
Pur ço ke nus, certeinement,
Ne savons nul avéiement :
Devom plus cremer è doter,
Ke enquerre ne demander,
Qui sereit li fols ni desvez,
Hors de sun sen è afolez,
Qui alast là où ne sust
Quels mals à-venir li dust;
Del alme est-il tut autresi,
Nus ne savons nient ici :
Puis k'ele est hors del cors traite
C'est solunc l'ovre k'ele ad faite.
Meis male mort ne dutum mie,

Ne vient pas après bone vie
Ne pur ele nus sumes certeins,
Ke solunc l'oure unt, plus u meins,
Des peines del' Purgatorie (1);
Mès cil qui attendent glorie
Povent bien à tormenz venir (2)
E travail è peines suffrir.
Cil qui sunt ici dreiturier (3)
E qui meins i volent péchier
Pur aver permenable vie,
Là passerunt, ne dotuns mie,
Pur estre espurgez de lur mals,
Puis s'en istrunt si serrunt sals.

Ici vus musteruns des peines (4)
Ke de tute dolur sunt pleines:
Aparillées sunt è tels
Cum fuissent en lius corporels.
Tels est de Deu la purvéance
Les greignurs turmenz sanz dutance
Sunt plus parfunz è plus custus
E li autres sunt meins grevus.

(1) Man. Espurgatoire.
(2) Povent à tormenz venir.
(3) Icil.
(4) Mustruns.

Pur ço atendent la merçi
E n'èrent pas del' tut péri ;

Autresi est d'Enfer li lius
Desu est terre parfunz, è Cius,
Si cum chartre est ténébruse
A cels qui n'éïssent périlluse.
En terre ad-il un parewis
Vers Orient où Deu l'ad mis ;
U les almes sunt amenées,
Quant de peine sunt délivrées.
Jci trovum en nostre escrit,
K' iluec demuèrent à délit;
Ailliurs nus dit seint Augustins,
Qui prodome fud è bon devins,
Ce plusurs almes sunt gardées,
Par divers lius è escunsées,
Ou en repos ou en dolur,
Solunc lur œvre è lur labur.
Issi serrunt dèsk'à là sise
Ke Deus vendrat à grant juise :
Seinz Grégoires dit autresi
En ses livres, k'avons oï,
Des nun corporels espiriz,
Qui poent estre ars è bruiz
El siècle del' feu corporel.
Aillurs trovons nus autretel

Ke les almes qui sunt eslites,
A Deu è par lur bien parfites,
Vont el turment de Purgatorie,
Après cel mal irrunt en glorie.
Les unes sunt en gref turment
Plus ke les autres veirement;
Icist turment sunt esconsé,
A la gent ne sunt pas mustré,
Pur ço k'il sunt espiritel,
E ke li home sunt mortel,
Ne purquant par révélaciuns
Véïent è par avisiuns
Plusurs des almes meinz granz signes
Solunc iço k'eles sunt dignes,
Quant eles sunt des cors ravies,
Par Deu revenent à lur vies;
E dient bien par la mustrance
De cel espérite substance,
Ke semblable est à corporel,
Co k'il véïent espéritel.
E si nus dit ke hom mortel
Unt ço véu è corporel
Si cume en forme è en semblance
De Home corporel sustance.
Qui crerreit ço véréiment
Si n'en éust démustrement
Ceste chose estre vérité,

Ke nus avoms ici mustré,
Si j'ai bien éu en mémoire,
Ço ke j'ai oï en l'estoire,
Jo vus dirrai veraïement,
En ordre le commencement.

Seignurs, entendez la raisun :
Un seint hum fud, Patriz out nun,
Mult fud religius è bel
Pur la parole Deu mustrer.
Alad en prédicaciun
En Yrlande od dévociun;
Il fud li secunz qui là mist
La Lei Deu è tenir la fist.
Deu fist pur lui vertuz è signes
E miracles, kar il ert dignes;
Mult s'entremist dévotement
De mettre en ceus entendement
Qui èrent de fole créance
Ke jetté fuissent hors de rance;
Lur bestial cors nun estables
Voleit faire à Deu covenables,
E mult l'espoentat sovent
Par l'enfernal encumbrement,
Des peines ke ci averunt,
Qui en Jhesu-crist ne crerrunt.
E mult sovent lur récitat

Des granz joies k'il lur mustrat
Où tuz cil deivent parvenir,
K'il volent amer è servir;
De ço les fist-il entendanz
Par ço ke il fuissent créanz.

Quant el pais avait esté
Seinz Patris, è de Deu mustré
Encontre la Pasche est venuz
Uns Home à li veuz è chanuz.
En confessiun li conut
K' unkes le cors-Deu ne reçut;
Por ço ke moines ert è prestre
Lui volt tut regéhir sun estre.
Confès se fist, ne célat mie
Einz lui cuntat tute sa vie;
Por ço k'il volt procheinement
Reçeivre è plus dignement
Le cors nostre seignur Jhesu,
K'il n'aveit unkes reçéu.
Por ço k'il ne saveit comprendre
Sun language, ne rien entendre,
Il fist un Latinier venir
Pur lui mustrer è à ovrir.
Ço ke li velz Hom li diseit,
E dunt il se regéiseit.
Tute dist sa cunfessiun

Ni parlad rien de occisiun :
N'ert pas péchié, ço lui ert vis,
Si il aveit Home occis

Seinz Patriz lui ad mult enquiz
Se il en aveit nul occis ;
Il respundi cink en ai morz,
Quelke ço est ou dreiz ou torz,
E mulz navrez ; mès ne sai mie
S'il returnereient puis à vie ;
Ne quidai pas, bien le sachez,
Ke ço fust dampnables péchez.
Li Seinz-Deu lui mustra è dist
Ke ço ert encontre Jhesu-Crist
E ke mult en aveit perdu
Sun Créatur è offendu.
Li veuz Hom lui criad merci!
Sire, dist-il, pur Deu vus pri,
Ma pénitence me chargez,
Ore avez oï mes péchiez.
Il lui chargea mult bonement,
E la receut dévotement.
En cel païs est-il en us
Ke cil qui meffunt tut le plus,
Quant il vienent en grand aage,
Qui sunt plus fiers en lur corage,
De grief pénitence suffrir,

Pur la Deu grace déservir.
Cest essample lur volt mustrer
Li seinz-Deu pur els afraier.

Qant Seinz-Patriz aveit parlé
A la cel gent, è démustré
Que Deu la grand puissance veire
Ni aveit nul qui volsist creire
S'il ne mustrat certeinement
K'il véïssent apertement
Les joïes dunt il ad mustré
E les peines dunt ad parlé
S'il le véïssent mielz crerreient
Ke ço que dire les oreient.
Seinz-Patriz li Bons-eurez
Fud bien de Deu, è mult privez;
Nuit è jur fud en oreisuns,
En veilles, è en afflicciuns,
En jéunes è en tristur,
Pur requerre Nostre Seignur,
Del pueple k'en éust merci,
E k'il n'en fussent tuz péri.
En celle entente k'il esteit
Des oréïsuns k'il feseit,
Jhesu-crist lui vint en présent,
Si cum il aveit fait sovent;
Un tixte de évangeilles plein

Lui donát è mist en sa mein,
E un bastun k'il dust porter
Quant il al pueple dut sermoner :
Uncor sunt el païs gardé
Pur reliques en grant cherté.
Pur ço ke le bastun dona
Deu à sun serf è comanda
Apele l'um icel bastun
Le bastun-Deu k'en fist le dun.
Itels choses deit cil aveir
Ki eveske est deit purseir
Ço nus mustre Malachias
En sa vie nel' dutez pas.

Après cest fait Deus amena
Seinz-Patriz è si li mustra
En un désert un lius gastez,
Qui de gent n'ert pas habitez,
Une fosse tute runde
Si ert dedenz grant et parfunde;
E sachez k'ele esteit obscure
Espuntable à démesure.
Puis lui dist k'iluek ert l'entrée
De Purgatoire et trovée,
E qui fust de ferme créance,
E éust en Deu espérance,
E fust confés de ses péchiez,

E en après acommuniez.
E purreit ci dedenz entrer,
E s'il i purreit demurer,
Un jur è une nuit entière,
E par ci revenir arère,
Tut serreit netz de ses péchiez,
E de ses meffaiz espurgiez,
De quant k'il out fait en sa vie;
E si verreiz, ni faudreit mie,
E les peines, et les dolurs,
E tuz les turmenz de pécheurs,
E les granz joïes des Esliz,
Verreit s'il fust en Deu parfiz.
Si tost cum Deu li out ço dit,
Ke devant sa face s'esvanit;
Li Seinz remist tut repleniz,
E de la grace-Deu garniz.
Mult fud haitiez de sun seignur
Ke il aveit véu le jur,
E de la fose veirement
K'il poeit mustrer à la gent;
Pur ço quida ke li plusur
Bien serreïent hors de l'errur.
En cel liu fist une abbeie
Où il mist gent de bone vie;
Chanoignes ruilez i ad mis
Si lur ad bien lur ordre apris.

El cimitire veirement
Est la fose vers Orient (1);
De mur l'enclost, portes i fist,
E bone ferméure i mist,
Pur ço k'um ni puet entrer
Si par lui nun ne là aler.
La clef comanda al Priur,
Si défendit ke nuit ne jur
N'entrast nuls Hom si par lui nun
E par tuz cels de la maisun.

El tens Seint-Patriz par licence
Pristrent li plusur pénitence,
Quant il esteient bien absolu
Si vindrent là où lius fu.
Enz entrèrent séurement
Mult sufrirent peine è turment,
E mult virent horible mal,
De la dure peine enfernal,
Après icele grant tristesce,

(1) Ceci tient à l'ancienne coutume de placer les autels et les chœurs des églises à l'Orient. C'est sous le règne de Louis XIV et vers le milieu du XVII^e^ siècle que les architectes ont négligé cette coutume. A Paris, la seule église de Saint-Benoit n'étoit pas tournée vers l'Orient, aussi le peuple l'avoit-il appelé Saint-Benoit le *bestourné*.

Virent grant joie è grant léesce ;
A k'il voleient cunter è dire
Fist seinz Patriz iluek escrire.
De ço furent la gent créanz,
Ke seinz Patriz esteit disanz ;
Par cels qui estéient venu
De cel liu où orent véu
E les joies, è les dolurs,
Solunc les ovres de plusurs,
Por ço k'iluek sunt espurgiez
Cil ki entrent, de lur péchiez ;
Ad nun cil lius Purgatoire
Qui tuz-jurs ert en mémoire,
E pur ço ke Deu demustra
A seint Patris è enseigna
Primes cel liuz issi diz
L'Espurgatoire seint Patriz.
Rigles ad nun là où fud mise
Li lius è fundée l'iglise.
Après cest fait ke jo vus di
Cist seinz Patriz s'alme rendi
Mult seintement à Jhesu-Crist,
Qui en sa gloire od lui la mist.
Après lui out en la maisun
Uns Home de grant religiun,
De bon estre è de seinte vie
Si fud Priurs del' Abbeie ;

De grant aage esteit forment
Si velz fud k'il n'out k'une dent.
Tut n'aient li veil maladie
Tant cum il sunt en ceste vie ;
Si dit seint Grégoires ki fèble
Sunt par lur veillesce è endèble.
Ici nus dit de cest Priur
K'il fist faire près del' dortur
E habitacle où il mansist,
K'il à ses frères ne nuisist.
Ne ne grevast pur sa fieblesce
Ses aages ne sa veillesce,
Li Chanoine de la maisun
Le mistrent sovent à raisun.
Beau-pière, pur Deu, dites nus,
Cum bien volez vivre entre nus ?
Li seinz Priurs lur respundi
Mielz amereie aillurs k'ici.
Ici ai-jo peine è dolurs ;
Joie è deliz aurai aillurs.
Icist frère qui à lui vindrent
La voiz oïrent è retindrent
Des Angles-Deu à lui parlanz
Lui è sa dent bénéïssanz.
Frère, tu es béneurez,
E cel dent que vus avez,
Ke unkes viande ne mascha,

Ne ne senti, ne n'atucha,
Qui al quer venist à délit
Où tu éussès nul profit.
En ta viande n'out-il el
Fors ewe freide, pain, è sel;
Tost après ço morust icist
S'alme rendi à Jhésu-Crist.

Seignurs si cum dit li Escriz
Plusurs genz el tens Seint-Patriz
E en autres tems autresi
Issi cum nus avums oï,
Dedenz l'Espurgatoire entrèrent
E puis après s'en returnèrent.
E meinz, è nuit mult retenuz
Qui furent périz è perduz;
Cels ke revindrent le cuntèrent,
Li Chanoine tut embrevèrent,
Pur édifier autre gent
E k'il ne dutassent néent.
E si nus, dist-il, aukes plus
Ke ço fud custumes è us,
Cil qui einz voleïent entrer
E l'Espurgatoire espruver
A l'Eveske durent aler,
E lur confessiun mustrer;
E c'après la confessiun,

Lur fereit l'Eveske sermun.
Seignurs, pur Deu, ni entrez pas
De là aler n'est mie gas ;
Mulz en i ad de retenuz
Ke jameis n'en èrent véuz.
Mais quant verreit certeinement
Ces tenir lur purposement,
Par lettres bien les enverreit
Al Priur ; si lur mandereit
K'il preist de els è garde è cure,
E meist en la fose obscure.
Quant estéïent à lui venuz,
Cil les avereit recéuz,
De lesser cel purpensement,
Les énortereit bonement,
E k'il pénitence préissent,
E en cel siècle la féissent.
Quant il nès purreit tresturner,
K'il n'i volsissent pas entrer,
Dedenz l'iglise les mettreit,
E quinze jurs les i tendreit
En jeunes è en oreisuns,
En veilles è en affliciuns ;
Puis mandereit Clers du païs
E partie de ses Amis.

Matin freit-l'um messe chanter (1),
E cels dèsqu' al' autel mener
Pur estre jà communiez,
E bénescuz è seigniez;
L'ewe bénéïte sur hels
Jetèrent li Clers è cels.
Od processiun è od chant,
Si custume esteit devant,
A la porte dreit mènereient
Si l'ovreïent è défermeient;
Là sermunereit li Priurs,
Si li mustereit les dolurs
Ke dedenz cel liu trovereient,
E ke jameis ne revendreient,
S'il n'éussent ferme créance
En Deu, è verreie espérance.
E si dit k'al tens seinz Patriz
En i aveit-il des périz;
Cil qui s'avéïent purposé
E enz estéïent affermé,
E ne volstrent pur lui partir,
Il lur irreit la porte ovrir;
Cil fereient la croiz sur els
E entereient devant cels,

(1) Man. Matin freit *l'ume*, pour : au matin feroit-on.

Puis clorreient après els l'entrée
En l'iglise de Deu amée.
Irreient tut li dret arrère
E ferreient pur els préière,
El demain. vendreient oïr
Li quels empurreit revenir.
Si aucuns en fust revenuz
Mult à joie serreit recéuz,
Puis demurreit el Deu servise
Pleinement quinzeine en iglise,
Puis contereit de s'aventure
E serreit mise en escripture;
E cil qui n'en fust revenuz
Bien saveïent k'il fust perduz.

El tens le Rei Estefne dit,
Si cum nus trovum en escrit,
K'en Yrlande esteit un produm,
Chevaliers fud, Owens out num,
De qui nus volums ci parler
E la dreite estoire mustrer.
A l'Eveske de cel païs
Où li Purgatoires est mis,
Vint Owens à confessiun
De ses péchiez querre pardun;
Kar mult aveit sovent ovré
Contre Deu en grant cruelté.

L'Eveskes oït ço k'il dist
E coment il se régéhist :
Mult le blasma k'il out esté
En tel ovre è demoré ;
Par ses péchiez out irascu
Sun Créatur et offendu.
Li Chevaliers pur ses péchiez
Fud mult tristes è esmaiez ;
Pense ke digne pénitence
Fera solum la Deu-consence.
L'Eveskes li voleit doner
Solum ço k'il l'oït parler
Pénitence de ses péchiez
Dunt il pust estre alégiez ;
Li Chevaliers lui dist brefment :
Sire Eveske, n'en voil néent
E légièrement espenir,
Ne tel pénitence suffrir ;
Trop ai forfait à mun Seignur,
E offendu mun Créatur.
Por ço eslis, par Deu licence,
La plus griève pénitence ;
Al Espurgatoire en irrai
Seint Patriz, è là enterai
Ke jo seie de mes péchiez
E délivres è espurgiez.
Li Eveskes l'amonesta

De ço lesser ke il pensa,
N'est pas à aler covenable
Là où conversent tut li Diable.
Hom set bien ke mulz i entrèrent
Ke unke puis ne returnèrent,
Nule pour de peine aver
Ne puet sun corage mover.
Li Eveskes vit sun corage
Si l'en orat k'à moniage
Si mesist entre bone gent,
Ou od Chanoignes en covent;
Puis purreit-il plus seurement
Faire le suen purposement.
Il lui respunt ke nun fera
Jà nul habit n'en recevra
Fors tel cume l'avoit éu
De-ci k'il ait cel liu véu.

Quant l'Eveske si fermement
Vit k'il veut son purpensement,
Al Priur de cel liu manda
Par escrit k'il lui envéia,
Ke cel Chevalier recuillist
Al Purgatoire è le mesist,
Issi cum-il faire deveit
E cume la custume esteit.
Li Chevaliers vint al Priur

Il le reçut par grant amur,
E mult lui dist è sermona
K'il leissast ço ke il pensa;
Ha! trop ai grant oppressiun
D'aler en tel perdiciun.
Tant ert fervenz en sun désir
Ne l'en puet li Priurs partir;
Od lui l'amenad en l'iglise
Si cume costume est assise
Quinze jurs li fist demurer,
Orer, è veiller, è juner.
Quant il out esté quinze dis
Si manda les Clers del' païs;
Matin lui firent messe oïr
E escuter tut à leisir,
Puis reçut od dévociun
Le cors Deu od bénéïçun;
L'ewe bénéite jettèrent
Desur lui, après l'amenèrent
Od létanie, od oreisun,
E od bele processiun,
El liu où il deveit entrer,
Forment le hasta de aler.

Li Priurs ad l'us deffermé:
Devant tuz ad dit è parlé
Al Chevalier; si lui mustra

L'entrée, è puis le sermona.
Amis, certes si tu créeies
Nos conseilz, jà ni entréies;
Bien poz-ci ta vie amender,
E Deu servir è honurer;
Mult i sunt entréz è perdu
Ne sout-hom k'il sunt devenu.
Kar n'orent pas ferme créance,
Bone fei, ne dreite espérance;
Ne porent suffrir les turmenz,
Pur ço remistrent-il dedens;
Par les grands turmenz ke il virent
Deu oblièrent è perdirent.
Si vus sur ço vôlez entrer
Ke vus m'oïez ici cunter,
Primes vus ferai ci oïr
Tut ço ke vus est à venir.
Li Chevalers li respundi:
J'i enterai, en Deu m'afi,
Pur mes péchiez espenir
E ke jo puisse à Deu venir.
Li Priurs dist: entendez, Sire,
Ço que vus voil mustrer è dire.

El nun de Deu que vus créiez
En ceste fosse vus mettrez,
Par le crois de la terre irez,

Tant k'en un grant champ entrerez.
Une grant sale i troverez
Bien overé, si enterez :
Mult sont d'ovraigne qui la fist
E qui si feitement l'asist.
Dedenz la maisun vus serrez
Tant de bons messages aurez,
De part Deu à vus parlerunt
E si vus reconforterunt ;
Si vus enseignerunt assez
Iço que vus faire devez.
Après ço s'en départirunt
E à Deu vus comanderunt ;
Hastivement aurez après
Cruels messages è malvès,
Ço nus unt dit è conéu,
Icil qui de là sunt venu.
Nus le véïmes en escrit
Issi cum jo l'ai à vus dit.
Li Ber mustra mult bel semblant :
E devant tuz dist en oant,
K'il n'out dute de cel péril,
Qui les autres mist en eissil.
Kar la force de la dolur,
Des péchïez dunt il a pour,
Despit k'il nès voleit oïr,
Ne sun purpensement guerpir.

Li grant méfait de ses péchiez
Dunt ses cors ert pleins è chargiez,
Ne reduta mie à suffrir
Peine è turment pur Deu pleisir.
Cil qui devant fud bien armez
D'armes de fer è aturnez,
E qui aveit grand hardement,
En estur pur veincre la gent;
Or s'ert armez en tel mesure
Dunt li Diables n'éust cure.
De fei è de bone espérance,
E de justise è de créance;
Par icestes vertuz sans faille
Veincra le Diable en bataille
Il dist à tuz: préez pur mei,
Puis fist la croiz par devant sei;
Hardièment od bon semblant,
En la fosse se mist avant.
La porte ad li Priurs fermée
Si se départent del' entrée,
Vont s'en od la processiun
El muster, è funt oreisun
Ke Deus eit pité è merci
Del Chevalier dunt jo vus di.

Li Chevalers pas ne s'éfreie
Parmi la fosse tient sa veie;

Ore hanterat ne dutez mie
Novele è forte chevalerie,
Merveille est k'il est asseur,
Cum il plus va, plus est obscur;
Tute pert humaine véue,
Autre clarté lui est venue:
Petite fud, mais ne-purqant
Par cele tint la veie avant,
Tant ad erré par desuz terre
K'il vint al champ k'il alout querre;
Une maisun vit bele è grant
Dunt il oït parler devant.
Tel lumère ad iluek trovée
Cum est d'yvern en la vesprée;
Icest paleis aveit en sei
Entur une entière parei
Fait à piliers è à arches,
A vousurs è à wandiches;
Cloistre ressemblout envirun
Cum à gent de religiun.
Li Chevaliers s'esmerveilla
Del'ovraigne k'il esguarda;
Quant le palais out esguardé
Dehors, è tut entur alé,
Hastivement dedenz entra,
Assez è plus s'esmerveilla,
De ço k'il a dedenz véu,

A-tant s'assist loant Jhesu.
Ses oilz turnat è sus, è jus,
Merveillat sei kar ne pout plus,
Ne cuida pas, c'en est la summe,
Ke cil ovre fust de main hume.

Il ni aveit guères esté
Quant en la sale sunt entré
Quinze persones simplement
Rés è tunduz novelement;
Blancs vestemenz orent vestuz,
De par Deu lur distrent saluz.
Lez-lui s'asistrent envirun
En semblance de religiun;
Tuit se turent: li uns parla
Mestre è Priurs d'els ressembla,
Al Chevaler dist ducement:
Béneit seit Deu omnipotent
Qui ad si bon purposement
Mis en tun quer, è hardement;
Tun purpos è ta volenté
Parface-il par sa bunté,
E si te guart par sun plaisir
K'arère puisses revenir.
Ci venez pur vus espurgier
De vos péchiez è alégier
Barnilment t'estuet cuntenir

Où ici t'estuvrat périr.
Cors è alme en perdiciun
Lairas sans fin de raançun,
Ferme créance aies en tei
Retien ço que tu oz de mei.
Un àndreit quant nus en irruns
En cest païs sul te lerruns;
Grant multitudine verras
Des Diables; nel' dute pas,
Qui grant turmenz te musterunt,
De greignurs te manaçurunt.
Si en lur cunseil vus metez
E li creire les en volez,
Il promettrunt véirement
Ke hors vus merrunt salvement,
A l'entrée dunt vus venistes
Quant dedens cest clos vus mesistes.
Si vus quiderunt engigner
De ço vus voil bien acointer;
Si vus créez lur fauz sermun
Si irrez en perdiciun.
Si par manace ou par turment,
Ou par malveis blandissement,
Estes esmaiez u bien veneuz
Finablement estes perduz.
S'en Deu avez ferme créance,
En ses nums è en sa puissance,

E ne séiez espuvantez
Des manaces que vuz orrez,
E les pramesses non vérables,
Ne créez ? K'il sunt décevables !
Mès despisez els è lur diz
Si serrez tensez è guariz;
Puis serrez de tuz voz péchiez
E délivres è espurgiez,
Les granz turmenz è la dolur,
Où sunt livré li péchéur,
Pur les ovres d'iniquité,
Où il se furent aturné;
Verrez apertement ici
E les granz joies autresi,
E les repos è la dulçur,
Où cil conversent sanz dolur,
Qui Deu servirent è amèrent,
E en bones oevres finèrent;
E aiez tuz-jurs en mémoire
Deu qui est sires et reis de gloire.
Quant il vus mettrunt en turment
Jhesu-crist réclamez sovent;
Par l'apel de cel nun puissant
Serrez délivres maintenant
En quel liu que séiez menez,
E quel turment ke vus sentez,
Le nun Jhesu-crist apelez,

Gardez ke vus nel' obliez.
Délivre serrez par cel nun
Par la Deu grace le savun ;
Ne povuns plus od vus ci-estre,
Comandum vus al Rei célestre.

Après cele bénéeiçun
S'en départirent li Barun.
Li Chevalers remis, sutis,
Apparillez, è ententis
De novele bataille emprendre,
Por-qu' à Deu puisse l'alme rendre.
Cil se combati mult sovent
Par prouesce contre la gent ;
Apresté s'est è covenables
De combattre contre Diables,
Bonement en Deu espérant,
Atent liquel vendrunt avant.
Des armes s'est-il bien armez
E bien garniz è aturnez ;
Hauberc de justise out vestu,
Par quel le cors out defendu
Del' engin de ses anemis,
E l'escu de fiance out pris.
Haume out fait de créance
L'autre arméure d'espérance ;
Espeie ad del Seint Espirit,

Si cum li livres le nus dit.
C'est la parole Jhesu-crist
Ki de sun nun nomer l'aprist.
Mult lui fud cil Seint Nun eidables
K'il rescust sovent des Diables
K'il ne fust périz ne tenuz
Ne par leur grant turment vencuz.
La pitié de sun bon seignur
Nel' déçut pas en sa tristur.
Nun, feit-ele, nuli k'il eimt
Ne sa grant bosoig la recleimt ;
Issi armez cum jo vus di,
Li Chevalers suls attendi,
Les batailles espuntables,
K'il fera encontre Diables.

Il ni avoit guères esté,
Quant ad oï è escuté,
Une tel noise è uns tels criz,
Cum si li munz fust esturmiz ;
Ke si tut li home del' munt,
Oisel, è bestes ke i sunt,
A une voiz criassent tuit,
Ni éust mie tant greignur bruit ;
Si ne fust de Deu la vertuz,
De laquele il se ert vestuz,
E les conforz k'il out éuz,

Des seinz Baruns k'aveit véuz ,
Hors del' sen fust afolez ,
Chauz à-val è estimez ,
Après la grant noise è le sun ,
Entrèrent tuit en la maisun ,
Od hidus embruïssemenz ,
Sur lui réchimèrent lur denz.
De sur tute autre créature
Esteit horrible lur figure ;
Trestut issi déffigurez
L'unt par grant eschar saluez ,
E quant il l'aveient salué
Par reproche unt à lui parlé.

Li Home qui nus sunt servant
E en notre oevre demorant ,
Venent à nus après lur fin ,
E sunt à nus de tut enclin.
E vus , estes tut vifs venuz ,
Bien devez estre reçéuz ,
Greignur louer, greignur mérite
Deveiz aveir , k'avez eslite
Nostre estre è nostre compaignie ,
E venistes à notre envie ,
Grant grace devum rendre à vus ,
Ke vifs estes venuz à nus.
Autrement auruns nus grant tort

Quant vus n'atendistes la mort;
Ça vus venistes espenir
Voz péchiez par turment suffrir.
Ci aurez vus asez dolur,
Méserie, turmenz, è tristur,
Pur ço ke servi nus avez,
Si noz conseilz crère volez,
A la porte sein vus menruns
Où entrastes hors vus mettruns.
Lung-tens purrez el siècle vivre,
E vos déliz faire à délivre,
Si melz amez à remaner,
K'arière aler è joie aver,
Cruels peines è griefs turmenz,
Aurez od nus finablement.

Issi faiterèment parlouent
Li Diable è amonestouent
Li Chevaler k'à els turnast,
E sun purposement laissast;
K'il volsist à els consentir
Ou par manace ou par blandir.
Mais li Chevaler Jhesu-Crist
N'out pour è ne ne se frémist;
Ne blandissement, ne manace
Nel' deçeit ke lur pleisir face:
En pais se sist n'out pour de els;

Ne volt un mot parler à els;
Il virent bien k'il les despist
Hidus semblant chescun li fist.

Un feu firent de maintenant,
En la maison merveilles grant :
Piez è meins lui lient forment
El feu le jettent erralment ;
Od crocs de fer enz le butèrent,
Hidusement sur lui crièrent.
Li Chevalers en sa dolur
Apellat le nun del' Seiguur;
Si Enemi qui od lui sunt,
S'efforcèrent k'el' feu parfunt
Le péussent entre els tenir,
E tut sun cors arder et bruir.
Quant icel grant turment senti
A Jhesu-crist criat merci ;
Icil nuns l'ad bien defendu
Del' premier turment où il fu.

Après cele invocaciun
K'il fist de cel seintisme nun,
Fust délivres, li feu esteint,
E icist grant turmenz remeint.
Quant li Chevalers ad véu
De Deu la force è la vertu,

En lui s'afie fermement,
E atent plus séurement
Les turmenz où il deit entrer,
E ço ke il deit trespasser.
Les Diables despit sans faille,
E lur turmenz, è lur bataille;
En une waste régiun
Le meinent hors de la maisun,
Dunt la terre ert neire è obscure;
Ni vit nule autre créature,
Fors les Diables ki le menèrent,
E ki tut entur lui crièrent.
Là out un freid vent è serri,
Ke lui parcout le cors parmi;
Il nel' poeit nient oïr
Cest turment li covint suffrir.
Desques là l'unt trait è mené
Où li soleil neist en esté,
A la fin del siècle le meinent,
Ço lui fud vis par-tut le peinent.
Par une véie grant è lée
Le trestrent en une valée,
Cele part dunt li soleilz surt,
En yver quant li jur sunt curt.

D'autre part vers le su, à destre,
Lui mustrèrent perillus estre

Où il le meinent ; ad oï
Grefs pleintes, è dolurs, è cri ;
E cum plus alat aprimant
Plus oï pleinte è dolur grant.
En un grant champ l'unt puis mené
Plein dè misère è d'amarté ;
Li Chevalers ne pout véer
La grandur del champ, ne savéer.
De tute manière de gent
Vit pleins cist champ veraiement,
A la terre tuz estenduz
Envers ; et si estéient nuz.
Od clous de fer è meins è piez
A la terre sunt enfichiez ;
Pur l'anguisse de lur dolur
Mangèrent la terre à tristur.
Sovent diseient où haut crï :
« Esparniez nus, merci, merci. »
Ni aveit nul qui s'aleggast
Ne qui de riens les esparniast ;
Li Diables entr'els alouent
Sis batéïent è turmentouent.
Al Chevalier dient sovent :
« Vus sufferez icest turment,
« S'à nus ne vus voillez tenir
« E à nos conseils obéir,
« Se vus voillez certeinement

« Laisser vostre purposement,
« Hors vus remerruns seinement,
« N'i aurez nul blémissement;
« S'od nus remanez finement
« Tuz-jurs aurez peine è turment. »
Il retint bien en sun pensé
Cum Deu l'aveit einz délivré,
Nule rien ne lur respundi,
Einz les despist; è sis haï
E vers la terre le metteient,
Tut nu si cum li autre esteient,
E sis voleient cloufichier,
Mès il membra al Chevalier
Del' nun Deu ki l'out délivré,
Si ad Jhesu-Crist réclamé.
Cil turmenz ne lui pout nuisir
Li nuns Deu les fist départir.

D'iluek le traïstrent è menèrent,
Dedenz un autre champ entrèrent
Où greignurs turmenz ad véu
K'en cel dunt il esteit eisseu.
De chascun âge de la gent
Out en cel champ diversement;
A la terre furent culché
Cume li autre è cloufiché.
Tels esteit la diversetez

De cels qu'en cel champ ad trovez,
E des autres k'il vit devant,
Sur les ventres èrent gésant;
Les autres géséïent envers
Cloufichez à la terre od fers.
Dedenz cest champ où est venuz
Plusurs de ces i ad véuz
Qui adenz estéïent gisanz;
Sur els véeit draguns ardanz,
Qui les poigneient è turmentouent,
Od denz ardanz les dévourouent.
Plusurs i vit qui èrent ceint
E de serpenz ardanz estreint,
E par les cols è par les braz,
Mult i aveit dolereus láz;
Od lur langues qui mult sunt fuines
Percent lur cors è lur pétrines
Od l'aguesce si traient fors
Ço lui ert vis les quers des cors.
Crapouz i vit merveilles granz
Ço lui ert vis trestuz ardanz
Sur les piz des asquanz séient
Od lur becs que horribles aveient.
A grant force èrent ententis
De traire les quers des chaitis;
Cil qui èrent ici tenuz,
Ès granz turmenz k'il ad véuz,

Ne finèrent de doluser
De grefment pleindre è de plurer.
Li Diables sur els cureient
E flaëloent è si bateient;
Chaitis est cil qui en tel peine
Par ses péchiez se traite è meine.
Il ne poeit nient véer,
La grandur del' champ ne savéer,
Fors de tant k'il i fud entrez
E lée, de travers fud menez.
Le Chevalier unt apelée
Li Diable è à lui parlée:
Tuz ces turmenz que vus véez,
Aurez si vus ne nus créez.
Il les despit, cil s'entremettent,
Cum il en ces turmenz le mettent;
Il apelad le nun Jhesu,
Par cel apel délivrés fu.

Iluek l'unt treit, si sunt alé
Al terz champ où il l'unt mené
Plein de misérie è dolur,
E de criément è de plur;
De tute manière de hée
I aveit gent trop grant plentée;
E jurent adenz è envers
Fichiez en terre, od clous de fers
Ardanz, des chiefs deci k'as piez

Par tuz les membres sunt fichiez
Si espès, ke nuls ni mettreit
Sun dei k'a clou ni tuchereit.
Ensi très grant anguisse esteient
K'avis unkes crier poeient
Fors cume gent qui fuissent morz
Tant estéïent lur turmenz forz
Nus estéïent è li freiz venz
Les turmentout è hors è enz ;
E li Diable si les bateient
Ke nule pitié n'en avoient :
Allas ! ke nuls deit déservir
Ke tele peine deit suffrir ;
Après unt li Diable dit
Al Chevalier sans nul respit,
« Itels peines suffrirez vus
« Se vus ne consentez à nus ;
« E lessez ço k'avez empris
« Ou turmentez serrez tut vis. »
Il desdeigna è si despist,
Lur conseilz è nient ne fist.
Il le voleient ferme lier
E à la terre cloufichier
Si cum estéïent li peiné,
Qui là furent ; il ad nomé
Le nun Jhesu-Crist durement
Si fud délivrés erraument.

Tant l'unt trait è saché entr'eus
Qu'el quart champ le menèrent odeus,
Tute manière de tormenz,
Là vit le Chivaliers dedenz.
Par les piez estéient pendanz
Plusurs od chaënes ardanz
E par les mains è par les braz
Li plusur en dolereus laz.
E si avéit mult de ceus
Qui pendirent par les cheveus;
Li plusur les testes à-val
Pendirent en flame enfernal
Faite de sulphre qui ne funt.
Par les gambes liez à-munt
Li un pendeient cruelement
Od crocs ardanz diversement
Par oilz, par nés, è par oreilles,
De ceus i aveit-il merveilles;
Par col, par bouche, è par menton,
E par les mameles, ço truvon,
Par génitailles, par aillurs,
E par les jouës les plusurs.
Ceus vit li Chevalers pendanz
El feu qui est tuz-jurs ardanz,
En forneises de souphre espris;
En vit ascans qui èrent mis,
Asquans en vit ars è bruiz

Qui sur graïl èrent rostiz;
Asquans en vit mis en espeiz
E rostis od souphre è od peiz.
Li Diable les rostisseient
Divers métaus sur eus fundeient,
Li autre Diable teneient
Maces de fer sis débateient.
Tute manière de torment
Vit sire Oweins en présent;
De ses compaignuns ad véuz
Plusurs k'il a reconéuz,
Qui el siècle aveient esté,
Mès malement orent ovré.
Nul n'i purreit mustrer ne dire
Les plurs, è les criz, n'en escrire.
Cist champs n'ert mie solement
Pleins de la tormentée gent,
Ainz ert des Diables plusurs
Qui en esteïent tormenturs,
Entr'eus le pristrent, s'il voleient
Tormenter, mès il ne poeient
Le non Jhesu-Crist réclama
Par icel non se délivra.
Mult est cist nons duz à nomer
Par qui on puet se délivrer.
Iluec le menèrent avant
Un torment vit merveilles grant,

Une rouë ardante è fuine
De-suz ert la flame souphrine;
A la rouë si rai sunt mis,
Od crocs de fer ardant asis,
Fichiez furent espèssement;
Sur ces crocs pendéient la gent.
L'une meitiez en terre esteit,
E l'autre en l'eir que tote ardeit;
Li chaitif qui de-sus pendeient
En la flame souphrine ardeient,
Qui de la terre veneit sus,
Si oscure ne poeit plus.
E li Diable apertement
Lui mostrèrent icel torment,
E lui dient tut en apert,
Que sil' à eus ne se convert,
Cest torment lui estot suffrir
E de-sur la rouë venir.
Enz ke de de-sus vus encrouns
Apertement vus mosterouns,
Cum feit torment cil chaitif sunt,
Qui à la rouë pendu sunt.
Li Diable alèrent avant
Icele rouë avironant,
Li un del' une part esteient,
Li autre encontre qui tenoient
Grant pels de fer trestut ardant

De la terre furent levanz.
Icele rouë encontre-munt
Iceus li mustrent que i sunt;
Plusurs unt d'autre manière
Qui la reboutouent arière,
Tant la tournouent cruelement,
E tant alout isnelement,
Que nuls ne poeit cels porveir
Qui penduz i èrent véir.
Pur la flame ne pur l'ignelesce,
En grant miserie è en grant tristesce
Furent icil qui là esteient
E qui cel torment susteneient.
Li Chevaliers ont entre eus pris
Si l'ont de-sur la rouë mis,
Contre-munt le firent lever,
Mais quant il deveit avaler,
Si ad nomé le non Jhesu,
Tout errament délivrés fu.

D'Iluec le traistrent maintenant
Sil' menèrent entre-eus avant,
Tant k'il vit loinz une maisun
Fumose è de tro grant façun;
Tant fud lée è de tel longor
Nuls ne pot choisir la grandor.
Là le treistrent hidusement

Loinz ert de cel herbergement
Quant la chalur senti si grant
Qu'il ne poeit aler avant
Il s'arestut ; cil le hatèrent.
Purquoi tarjout lui demandèrent ?
Ço est un bains que vus véez,
Voillez ou non, là enz irrez.
Baignez serrez od ceus qui sunt
E qui ces bainz déserviz unt ;
Mult ad de ceux dedenz oïz
E granz dolurs è granz ploriz.
Quant en la maison fud venuz
Mulz i ad durs tormenz véuz ;
Li pavement de la maison
Fui plain de foses environ
Durement lées è parfundes ;
Si esteient de-suz tutes rundes
Si près d'autre chascun esteit
Que vis onques veie i pareit.
Ices choses dont nus parlum,
Esteient pleines ço nus trovum ;
De chascun est li cor boillant
E de chascun métal ardant.
Grant multitudine de gent
I ad véu diversement,
De toute manière de hée,
Iluek esteient tormentée.

Tuz furent plungé li auquant
En cel métal chaut è ardant,
E teus i out de-ci c'as piz
E teus i ad desk'as numbriz;
Teus as quisses, teus as genuz,
Grevouse peine i out à tuz;
Teuz as gambes, è teus as piez
El métal estéïent fichiez.
Teus i tenéïent l'une main,
Teus ambedui de dolur plain
A une voiz tuz s'escrioient,
E si pleignoient, è dolusoient;
Li Diables mult cruelement
Lui dient k'en icel torment
Serra jà mis è tormentez
S'il pas ne fait lur volentez
En un des baigns le vunt plunger.
Dunc remembra au Chevaler
Del non Jhesu k'il apela
De cel torment le délivra.

D'iluec le mainent où il sunt
Tant k'il vindrent à un grant munt;
De chascun âge de la gent
Trova iluec asemblement.
Sur les ortilz des piez esteient,
Curbes è nuz grant peine aveient,

Si grant pueple out de-sur cel munt
Que s'il n'éust plus gent el munt,
Ço li ert vis bien suffireit
Icist pueples ke il véeit;
Si cume gent mort attendanz
Vers aquilon èrent tornanz.
Li Chevaliers s'esmerveilla
De cele gent qu'il esguarda,
Kar il estéïent autresi,
Cum s'il demandassent merci.
Uns Diables lui demanda
Pur-quei de ceus s'esmerveilla
Qu'il vit atendre od tel pour,
En peine, è en tel labour.
Autretel vus estot suffrir
Se à nus vus volez tenir.
Li Chevaliers mot ne respunt;
Lever le quident sur le munt.
Quant devers aquilon revint
Uns venz qui grant tempeste tint
Qui tuz ensemble les leva
Horriblement, puis sis jeta
En un flove freit et puant;
D'autre part le munt guaimentant
En cel torment, è en cel cri,
Ert li Chevalers autresi.
Là lur covint grant freid suffrir,

Cum il voléïent sus venir
Li Diable les rebotouent
Od crocs de fer ens les plunjouent.
Li Chevaliers se remembra,
Le non Jhesu-Crist réclama;
De l'autre part fust en estant
De-sur la rive maintenant.

Puis sunt li Diable venu
A lui; s'il traistrent vers le su
Tant k'il vit une flame oscure,
Sulphrine è puant sans mesure.
De chascun âge de la gent
Vit lever od l'embrasement
Homes ardanz cum estenceles
Qui hors del feu eissent noveles.
En l'air montoient, puis chaïrent
Arière el feu, dunt eissirent
En liu ardent, è en puur,
E en tristesce, è en dolur.
Cum cest liu durent aprimier
Si parlèrent al Chevalier.
Véez vus icest pui flambant?
Ce est l'entré d'enfer ardant.
Ici est nostre mansiuns
Finablement ça enz serruns;
Pur ço ke servi nus avez

Ensemble od nus ça enz serrez,
E tuit cil qui nus servirunt
Tous-jurs sans fin ci remeindrunt.
Si dedenz cest pui vus metez
E cors è alme périrez
Ça ens vus estoura venir
S'à nus ne volez obéir.
Se mieuz amez à returner
Arère vus ferons mener
Sein è sauf sans blémissement,
Si porrez vivre longement.
Tant s'afia en Jhesu-Crist,
Que lur conseil è eus despist;
Dedenz saillent li Adverser
Od eus traient le Chevaler.
Tant fud de cel torment hastez
Por poi k'il ne s'ert obliez
De nomer le non sun Seignur
Puis le noma par grant dolur.
Quant Jhésu-Crist out réclamé,
La force del' feu l'ad levé
Od les autres en l'air en haut,
Mult ot iluec perillus saut.
De-juste cel pui avalout
Une pièce suls i estout,
Mult s'esmerveilla où il fu,
Diable sunt à lui venu

Que lui èrent desconéuz
Autres que cil k'il out véuz.
Au Chevalier parlèrent ci :
Estes-vus ore suls ici ?
Nostre cumpagnon vus mentirent
Quant pur veir entendre vus firent
Que l'entré d'enfer fud ici,
Sachez bien k'il vus ont menti
De ço sunt-il bien costumer ;
Por ço ke il volent engigner
La gent par mençonge è atrère
Quant il par veir nel' poent fère.
Ci n'est mie la dreite entrée
D'enfer k'il vus orent mustrée,
Mès sachez bien la vus merruns
Le dreit enfers vus mosteruns.

Tant le traïstrent k'il levèrent
A une ewe k'il lui mostrèrent
Horrible, è parfund, è puant,
Là oït criz è noise grant.
Cele ewe estoit toute embrasée
De flame sulphrine od fumée ;
Cele ewe ert de Diables pleine
Od lur torment e od lur peine.
Cil k'il menèrent distrent tant
Véez vus là cel flue ardant,

Des puiz d'enfer ist cel ardurs
Où nos dampnez serront tuz-jurs.
Par desur cel ewe ad un punt
Mult perillus à ceus qui vunt;
Sur cel punt te covient aler
Nus i feruns le vent soufler,
Que del' grand mont là jus porta
E en cest flove vus abatra,
Tut issi cum il vus ravi
En l'autre flove, é abati.
Nos compaignons vus retendrunt
El puiz d'enfer vus recevrunt.
Le punt vus estuet espruver
Cum vus porrez outre passer;
Il levèrent contre-munt
Les piez metent sur le punt.
Treiz perilz i avoit trop grant
Desur le punt as trespassant.
Li premiers ert escolurgables
Nus ni tenist ses piez estables,
Tut i éust-il grant labur
Ne fust la force au Créatur.
D'autre part li punz esteit teus
Si estreit, ke nus hom morteus
Por nule rien ne se tenist,
Co li fu vis k'il ne chaist.
Li terz esteit demesurez

Que l'un puz ert si haut levez
Del flove, qui esteit ardanz,
Mult ert hidus as trespassanz,
Qu'il ne chaïssent contre-val
El dolerus puiz enfernal.
Iluec lui dient li Diable,
Qui sunt félun è decevable,
E encore te loruns nus
Que tut te tenisses à nus;
A la porte te remenruns
Où tu entras, hors te mettruns.
Al Chevaler ad remembré
De quel péril Deus l'out jeté;
Le nun Jhesu-Crist réclama
Pas avant autre avant ala.
Tant cum il plus alad avant
E plus s'alad asséurant,
Kar li punz lui ellargisseit
E de dous pars si k'il véeit
Tot fu li pont si esleissiez
Qu'uns chars i pout aler chargiez.
Un poi après fud si créuz
Si dous chars i éust venuz
Bien se poïssent encontrer
E largement outrepasser.
Li Diable qui l'amenèrent
Furent al flove è esgarderent

Cum il passa séurement
Dunc crient tant hideusement
Que li eirs remut è la terre
Greignor péril n'estoveit querre;
Gréïgneur pour out de ces criz
Que des périlz k'il out sentiz,
Autres Diables vit parfunt
Qui jetouent lur crocs, à-munt,
De fer ke croker le voloient,
Mès à lui toucher ne poeient;
Outre le pont délivrement
Passa puis senz encombrement.

Li Autors nus fet ci entendre
Que nus devum essample prendre
Des grant turmenz k'avez oï
Dont li Livres nus cunte ci,
E des miseries que ci sunt
E des granz peines de cest munt.
Si ces peines estéïent mises
Contre les autres, è assises,
Ni aureit-il comparisun
Plus de Egle è del Pinçun.
Teus sunt les peines enfernaus
E les méseises, è les maus
Que nuls nès porreit anumbrer
Plus ke gravele de la mer.

Qui de ço pensereit suvent
Ne se délitereit nient
En la vanité de cest munt
Ne ès délices que i sunt.
Mès li Cloistrer ne sevent mie
Qui cuident aveir dure vie
Pur ço k'il sunt encloz dedenz
Quels est la peine è li turmenz
Qui sunt ès lius dunt nus parlum
E dunt devant mostré avum.
Se cele vie remembrassent
Sur tute rien la lur preissasent;
Plus est légière ço me semble
Où cors è alme sunt ensemble.
Vie, senz, curioseté,
Ou dras, è vivre ad planté,
Qui n'est cel où tant ad meseise,
Il ni ad rien que ne despleise;
Pur ço vus voil amonester
Que des tormenz de les penser,
E si aidez à vos amis,
Que il ainz sunt en peine mis,
Si cum fud dit au Chevaler;
Cil qui là sunt pur espurger
Serrunt de peines délivrez
Fors ceus qui sunt del' tut dampnez.
Ceux qui par lius vit en torment

Ert délivrés véirement,
Par messes è par oreisons,
E par almones è par dons,
Qu'om done à povre gent por eus.
Tuit èrent délivres, fors ceus
Qui en la bouche d'enfer sunt,
Jamès de Deu merci n'aurunt;
Es autres tormenz sunt nos pères,
Mère, sorus, parenz et frères,
Attendans sunt à nos bien-feiz
Tant ke d'iluec les ait Deus treiz.
Ses' veissons corporelement
Ci entre nus suffrir turment,
Trop grant leidesce feriuns,
Se nus ne lur aidissiuns,
Greignur mestier en ont-il là
Que s'il fuissent entre nus ça.

Seint Grégoires testimonie,
Qui parole de cele vie,
Que cil qui de cest siècle vunt
E en l'Espurgatoire sunt,
Qu'il sunt alégés par iceus
Qui almosne è bien funt pur eus.
Mult est grant mals quant en l'iglise
Devom escouter lur servise
Que plus volum à el entendre,

Quant Deu pur eus prière rendre ;
Ço disons pur cels chastier
Qui s'en ïsent hors del' mustier,
Quant hom dit des mors le servise,
Ester devréïent en l'iglise,
E prier mult dévotement,
Que Deus alégast lur torment.
Tels i ad qui délivres sunt
Ço sunt cil qui plus tost s'en vunt,
E s'il estéïent remembré,
De ço dunt nus avon parlé,
E il en éussent poour,
De la peine è de la dolour,
Que cil chaitif sanz fin auront,
E des joïes où cil irront,
Que servirent leur créatur,
En dreite fei è par amur.

Cist Chevaler dont ai parlé
Puis k'il aveit le pont passé,
Tut délivres ala avant.
Devant lui vit un mur si grant
Haut de la terre, en l'eir à-munt ;
Les merveilles que del' mur sunt
Ne porreit nuls cunter ne dire,
Ne l'ovraigne, ne la matire.
Une porte ad el mur véue

Bien l'a de loinz aparcéue,
De précius métals fu faite
E gloriosement portraite;
Porsise estoit de bones pères
Mult précioses è mult chères.
Li Chevaliers s'esmerveilla,
De la porte k'il esguarda
Pur la clarté k'ele rendeit;
Qui des chères pierres eisseit,
Mult se hasta de là venir:
Contre lui vit la porte ovrir
Demie-liue ert loinz è plus;
Quant vers la porte aprimà sus
Si senti une tel odur
Tant douz è si bone flérur,
Sur tutes les riens de cest munt
Qui onques furent ne qui sunt;
Fuissent aromatizement
N'atendreit-il à ço nient
A la douçur ke il senti,
Que tut le cors lui repleni.
Tut en recovra sa vertu
Del' torment qu'il aveit éu;
Avis li fud par cel odur
Que tute perdit sa dolur.

Quant la porte vint aprismant

Un pas vit tut resplendissant,
Là enz, aveit greignur clarté
Que li soleil n'ad en esté.
Mult i covesta à entrer?
Bénéurez estoit cil Ber,
Qui tant out fait è deservi,
Que entre tel porte ovri;
Cil ne le volt mie deceveir
Qui cel estre lui fist véeir,
Bien ad empli sun grant désir
Qui en tel liu lui fist venir.

Encore estelt loinz de la porte
Quant il vit creiz que l'on aporte,
Palmes orines, ço trovuns,
Chandelabres è gomfanuns;
Gens èrent de religiun
Qui firent la processiun,
Ço lui est vis k'en tut le munt
De ces qui furent ne qui sunt,
Ne fud unques tele véue
Ne si honestement tenuè.
De chascun aage de gens
E de chaque ordre ensement,
Vist formes d'omes è semblanz
Mult ert la compaignie granz;
Vestuz furent diversement

Solum l'ordre que eus apent.
Li un èrent cum arcevesque
E li autre èrent cum évesque,
Li un abbé, li autre muigne,
E prestre, diacne, è chanuigne,
E subdiacne, è acolite,
E laie gent à Deu eslite,
En tel forme è en tel semblant
Furent vestu aparissant,
Cum il furent n'en dotez mie
El Deu servise en ceste vie.
Contre le Chevalier alèrent
Sil' reçurent, enz le menèrent
Od duz chant è duz mélodie,
E od le son de l'armonie ;
Quant il orent fini lur chant,
Dui arcevesques vont avant,
Se lui mostrèrent le païs,
Tuz les estres è le purpris.
Près parlèrent tut ducement
E distrent au cumencement:
Beneit seit li Rois de gloire
Qui t'a doné la victoire,
Que sormunté as les Diables,
E lur turmenz nun covenables,
E ke si estes ci venuz,
E autel joïe recéuz.

Il le menèrent sus è jus
Tant i vit bien ne poeit plus ;
En cel païs vit tel clarté
Qu'à grant peine l'a esguardé
Si cume li soleil le jur
Tolt as esteiles lur luur.
Issi toldreit, ço lui ert vis,
La grant clarté de cel païs,
Al soleil tute sa luur,
Quant-il ad grant resplendissur.
Il ne puet véer la grandur
Del' païs, où tant ad dulçur,
Fors de la porte où il entra
En-tant cum hom li enseigna.
Si cum uns prez fust cist païs
De flors è d'arbres plantéis ;
Herbes i out de bone odur
E gentilz fruiz de grant valur.
Tant aveit le quer repléni,
De la dulçur ke il senti,
Que ço lui esteit bien avis,
Qu'il en poeit vivre tut-dis.
En cel champ ad si grant clarté
Ni pot aveir nul obscurté,
La clarté del ciel i resplent
Nient escolurgablement.
De tute manière de héé

I vit gens à si grant plenté
Qu'il quidout bien ke nuls vivanz
El munde n'en péust veir tanz ;
Par covenz estéïent partiz ,
Par lius en joie è en déliz ,
E ne puroc quant il voleient,
Del' un liu al autre veneient.
Grant joie orent communement
Li un des autres vereiment,
E de la visitatiun
Que entr'els fesient envirun ,
Où k'il fuissent par grant douçur
Firent loange al Créatur.
Si diverseit bien lur vesture
Cum les esteilles par figure,
Si diversent en lur luur
L'une, mendre , l'autre greignur ;
Li uns l'orent tute d'or fin,
E li autre vert ou purprin ,
Li uns de Jacinte culur
Bloie ou blanches cume flur.

Cist Oweins sout de cele genz
Par les forme des vestemenz.
De quel mestier orent esté
E en quel mestier orent finé ;
Si cum variout les colurs

Avéïent diverses luurs.
Colur de gloire apparisseit
Sur tuz les dras k'il i aveit :
Li uns alouent coroné
Cume Rei è si atorné ;
Li uns pourtouent en lur mains
Palmes orines, flors è rains ;
Tant fud cil estres délitables
Al Chevalier, è si mirables
De la dulçur è del' repos,
Qu'il vit là enz dedenz cest clos,
E des duz chanz k'il entendit,
Al Deu loenge è oït,
Chascun en sei s'esjoïsseit
De la joïe ke il aveit
Por ço ke del' Espurgatoire
Estéïent amenez en gloire.

Cest païs ert si repleniz
De la grace Deu è garniz
Que bien porrent estre péuz
E de cel grace sustenuz.
Plosurs maisuns ont là enz
E mulz cnmpaignies dedenz ;
Chascune aveit à grant planté
De la célestiene clarté.
Tuit cil qui le Chevalier virent

Lur créatur si bénesquirent
Pur lui qui ert entr'eus venuz
Cum lur frère de mort eissuz ;
La grant léesce ad bien véue
Que tuit firent de sa venue,
Li duz chant è la mélodie
Des Seinz Deu est dedenz oïe,
Là enz n'out trop chaut ne trop frèit,
Ne rien qu'amenusance seit.
Quant k'il i out esteit pleisable
E peisable è tut acceptable
En cel repos si béneuré,
Vit de joïe si grant planté,
Que nuls ki en cest siècle seit,
Saveir ne conter nel' porreit ;
Or nus doint Deus ço deservir
K'à ces joïes puissons venir.

Quant li Chevaliers out véu
Cele grant joie è cel salu,
Li Erceveske li menèrent
Un poi, en sus à lui parlèrent.
Biau frère, ore as ici veu
Le désirer que avez eu,
Les tormenz è les granz dolurs
Avez véu des péchéurs ;
E les déliz è les repos

Des bons qui sunt dedenz cest clos.
Bénéiz seit qui te dona
Cest pourpos, è si affirma,
E ke tu poïs endurer
Les granz tormenz à trespasser
Del Espurgatoire où tu fus,
E par sa grace venis sus.
Par Deu estes ici amenez:
Des choses que véu avez,
Vus dirrons la sénéfiance.
Aïez en Deu bone espérance,
Icist païs è cist estres
Ço est paradis terrestres,
Dont Adams fud, pur ses péchiez,
Getez, è si fud eissilliez
En miséire è en amerté
El mund où li home sunt né;
Puis k'il fut inobédiens
E n'en tint mie le défens,
Sun Créatur qui l'out formé
E manga le fruit devéhé.
Ultre ço ne pout-il véeir
Ces granz rives, ne cil manéeir?
Einz veit-il sun Créatur
E à lui parla par dulçur?
Les Angles poeit-il véir
Ensemble od els grant joïes aveir?
Hors fud jeté de cést païs

Par sun péchié cume chaitis,
A neire perdit la clarté,
Del' ciel par sa maleurté.

De sa char sumes nus tuit né
En misèire, en chestiveté;
Mès, par la fei nostre seignur
Jhésu-Crist nostre créatur
Que par baptesme recéumes
De dreite créance, è éumes;
Sumes en cest païs venuz
Par la Deu grace, è receuz
Par Seint-Esperit; entendons
D'autre vie mès ne povons
Saveir le tut certeinment,
Adams le sout veraiment;
Mès pur ço ke tant nus péchames
E de péchié nus encombrames,
Le nus estut espènir
Einz ke ci puissuns venir,
E estre en l'espurgatiun
Selunc ço ke feit nus avun;
La pénitence ke préimes
Que devant la mort ne féimes
En ces lius là nus estut feire
Par où vus éustes repeire.
Vus véistes tuz les turmenz

As chaitis qui furent dedenz ;
Tels as greignurs, tels as menors
Solum les ovres des plusors.
Cil qui plus pecchèrent el munt
Greignurs tormenz iluec aurunt ;
Tuit cil qui sunt en granz turmenz
Que vus véistes là dedenz,
A nus vendront, bien le sachiez,
Quant il èrent tuz espurgiez,
For cil qui el puz d'enfer sunt
Jamès de cel torment n'istrunt.
Chascun jur vienent ci à nus
Cil qui des peines sunt rescus,
A grant joïe les recevun
Od mult bèle processiun,
Puis sunt od nus dedenz cest clos
En grant joie è en grant repos.
Cil qui el mund sunt espurgiez
De lur péchiez è alégiez,
Trespasserunt légièrement,
L'Espurgatoire è le torment ;
Hastivement à nus vendrunt,
Al plaisir Deu i remaindrunt,
Nuls de ceus qui en peine sunt
Sevent cum bien il i serunt,
Ne cum bien il i unt esté,
C'est tut en la Deu volenté.

Quant hom fait pur eus oreisons,
Misses, è almone, è dons,
Lur tormenz sunt amenusez
Ou del' tut en sunt allégez;
Ou l'om alege lur dolurs,
Ou l'om les met en plus menurs.
Quant il sunt tut hors de torment
A nus vienent joïssantment,
Il ne sevent quant il i sunt
Cum-bien il i demorerunt,
Ne nus méismes ne savons
Cum-bien demorer i devons.

Si cum li chaitif en turment
Sunt travaillé plus lungement,
Pur les granz péchiez ke il firent
Tant cum-il el siècle vesquirent;
Si sunt li autre meins péneit
Qui meins firent d'iniquiteit,
Si est de nus qui sumes ci
Seluuc ço k'avum déservi,
Devuns ici plus demurer
Einz greignur joïe amunter.
Que tut séuns nus délivrez
De tutes peines è salvez;
Ne pouns nus mie uncore estre
A la grant léesce célestre,

Vus véez bien ke sans dolur,
Sumes ici en grant dulçur,
En mult greignur joïe vendrons :
Mès quant ço ert ? Nus nel' savons.
Nostre cumpaignie bien descreit
Chascun jor si cume ele creist,
Li espurgiez vienent ici,
E li autre si cum jo di,
Vunt de cest paradis terestre
Deci k'en paradis célestre.

Li Arceveske qui iluec sunt
Li menèrent en un haut munt
E lui dient k'il atornast
Ses oilz à-munt, si esguardast :
Se lur diseit de quel colur
Li ciel esteit en sa luur ?
Il lur respundi maintenant
Qu'il resemblout or flambéant;
De si grant clarté fut espris
Que tuz ardeit ço lui est vis.
Ço est l'entré, biaus-amis,
De célestien Paradis;
Quant aucun deit de nus torner,
Par cele porte deit entrer.
Sachez ke par iluek s'en vunt
Cil qui el ciel montent à-munt.

De la viande célestiel
Nus peist nostre Sire del' ciel
Une fie par chascun jur
Par sa grace et par sa dulçur;
Jà gusterez ensemble od nus
La viande k'il done à nus.

Puis unkes avéit ço dit
Quant li fus del' Seint Espirit
Descendit del' ciel, lui fud vis,
E raampli tut le païs
E si cum li roi del' soloil
Bien le puet-hom véer desoil.
Les chiefs de cels environa
Dedenz els se mist è entra;
Le Chevaliers, n'en dutez mie,
En reçut od eus sa partie,
Si grant joie è si grant délit
Out en son quer, è si parfit
E cel dulçur, k'il ne saveit
Ou morz ou vifs quels il esteit.
Mès cel hure est tost trespassée
Que tel grace lur est donée;
De tel viande sunt péuz
Cil qui el ciel sunt recéuz.
Li Chevaliers si il poïst
Tuz-jurs sen fin i remansist;

Après cele très-grant léesce
Qu'il ad éue aura tristesce.
Li Arceveske maintenant
Al Chevalier diseïent tant
Des-or poez bien repairer,
Veu en avez tun désirer
Les granz joïes de Paradis,
E les granz peines des chaitis,
Par la véïe vus en irrez,
Dunt vus estes ça enz entrez.
Sel' siècle vivez léaumeut
Siez séur certeinement.
Après vostre mort vus vendrez
En la joïe que vus véiez;
Si vus vivez de male vie,
Deu doint ke vus ne facez mie,
A ces tormenz que vus savez
Pur espurgier repérirez.
Hastez vus tost aler d'ici,
Bien sachez ke li enemi
Ne vus porrunt mie apresmer,
Ne par turment nient blescer.

Li Chevalier plure é suspire
As éveskes comence à dire
Ke il ne s'en vout nient partir (1)

(1) Qu'il ne s'en *vont*.

Kar ne quide jamès venir
Pur les grevous péchiez del' munt,
Qui encombre ces qui i sunt;
Ne sait ke me remaint ici
Si cum jo suis par Deu merci.
Li dui arceveske unt parlé :
N'ert pas frère à ta volenté;
Hors à la porte l'unt mené,
A Jhésu-Crist l'unt cumandé,
La porte cloent, è il s'en va
Parmi les lius où il passa.
Quant li Diables le véeient
Huntus èrent, si s'en fueient;
N'aveit doute de nul torment
Ne n'en senti blémissement.
Al paufis vont qui est mirables
Où il vit primes les Diables,
Dedens s'entra puis s'asist jus,
Merveilla sei, ne poeit plus,
De l'ovraigne de la maisun;
Après ço vindrent li barun
Qui enz orent à lui parlé,
Si l'unt de par Deu salué,
Deu loèrent, è sa puissance
Qui en si ferme parmanance,
L'unt fait ester è meintenu,
Par quei li Diable out veincu,

E k'il ert de touz ses péchiez
E délivrés è espurgiez.
Biau frère chier, or vus hastez,
Délivrement vus en alez,
Que vus ne seïez ci suspris
Il adjorne en vostre païs;
Li Priors ert encuntre vus
Qui de vus ert lez et joius,
A grant joïe vus recevra
E en l'iglise vus mènra,
La porte ert après refermée
Par où vous éustes l'entrée;
Il reçut lur bénéiçon,
Si s'en issi de la maison.

A la porte vint de cler jur,
Encontre lui vint li Priur
Qui volentiers l'ad recéu
Mult fu lez quant il l'out véu;
En l'iglise le fist entrer
E quinze jurs là demorer
En jeunes è en oreisuns,
En veilles è en afflicciuns:
Puis reconta tut ce qu'il vit,
E il le mistrent en escrit
En honur Deu sun créatur;
Croiser se fist par grant amur

Requerre le voloit el lieu
Où le cumdampnèrent li Jeu (1).

En Jerusalem en ala,
E en arière repaira
A son seignur le Rei revint
E il volentiers le retint ;
Tut en ordre li ad cunté
De sa vie la vérité,
Conseil lui quist è demanda
De sa vie k'il en loa,
S'il déust moigne devenir,
Ou quel religion tenir.
E li Rei lui ad respondu,
Chevaliers seit si cum il fu :
Ço lui loa-il à tenir
E poeit-il Deu bien servir,
Si fist-il bien tute sa vie
Puis autre ne changa-il mie.

En icel tens issi avint
K'un des Moignes de Cisteus vint,
Que lur Abés i envéa
Par qui à icel Rei manda

(1) Il vouloit reconquérir le lieu où les Juifs l'avoient fait mourir.

D'un liu k'enceis li out promis,
Pur ço l'aveit à lui tramis,
Pur saveir où li lius sereit,
Où l'abbéïe fundereit.
Gerveises out li abés nun
Mult fud de grant religiun;
Cil de Cisteus qui envéa
A cel rei d'Irlande è manda
Par Gilebert, un sien profès
Qui fud Abés par sun decès,
De l'abbéïe k'out promise
Où ele devreit estre asise.
Li Reis lui fist le liu mustrer
Où l'Abbéïe volt funder;
Li Moines dist k'il ne saveit
Coment il i arestereit:
Il ne saveit ne n'out apris
Le language de cel païs.
Le Reis lui dist, n'en doutez mie
Jo vus mettrai en compaignie
Un prodome bon latinier:
Donc apela le chevalier
Owein; si li préia è dist
K'od lui alad, si la presist.

Bien l'otréa li Chevaliers
E dist al Rei ke volentiers

Le servireit à sun pleisir
Que de ço faire out grant désir ;
Veirs est nel' céler ore mie
Tant com jo fud en l'autre vie,
Vi-jo, si l'ai bien en mémoire,
Ke cil furent en greignur gloire
De lur ordre è de lur covent
Que tuit le plus del' autre gent.
Issi remist od Gilebert
Li Chevaliers, è bien le sert ;
Meis ne voleit changer sun estre,
Moigne ne convers ne volt estre,
En non de chevalier morra,
Jà autre abit n'en recevra.
Cil dui fundèrent l'abbéie
E mistrent genz de bone vie ;
Gilebers en fu célériers
E Oweins fu ses latiniers.
Mult parfu bon léaus serganz
E en tuz ses bosoigns aidanz ;
Ensemble dous ans è dimi
Furent, è puis s'en départi.
Gileberz dit ke seintement
Viveit, è mult honestement :
Tant com li Chevaliers i fu
Mult en out grant cunfort perdu.
Après ço par confessiun

Laissèrent tute la maisun,
Li Moine, autre maisun querre
Vindrent alue en Engleterre.
Li Chevaliers honestement
Remist è vesqui seintement;
Quant il morut à Deu rendi
S'alme ke bien l'out déservi.

. . . . . .

Cist Gileberz cunta suvent
Ces choses devant meinte gent
Pur édifier les oïanz
E k'à bien fuissent entendanz,
Un en i out qui ço oï
Duta k'il ne fust mie issi;
Gileberz en respundi tant
K'il n'èrent mie bien créant,
Qui dient k'espiritelment,
Véient, è non corporelment,
Quant il entrent en la maisun
Que est de Deu espurgaciun,
Les granz peines è les turmenz,
Qui sunt establiz là dedenz.
Li Chevalier tut ço desdit,
Qui tut corporelment le vit,
En char è en os les tormenz
Suffrir quant il fud là dedenz.
Se ço ne volez ottrier
Ne ne créïez le Chevalier

Créïez mei ke de mes oilz vi
Ço ke je vus dirai ici.

Jo fu jà en une maisun
Où out de grant religiun,
Un Muigne qui mult se pena
De Deu servir, è mult l'ama;
El dortur vit apertement,
Une nuit entre le cuvent,
Si cum il jut è dut dormir
Les Diables à lui venir,
Qui corporelment le ravirent,
E del' dortur le départirent,
Si ke li covenz nel' sout mie
Tant orent de ses..i... envie (1),
Treiz jurs è treis nuiz l'unt tenu
Li covenz ne sout où il fu.
Puis le portèrent à sun lit,
Enz le jétèrent par despit
Tut flaélé è débatu,
Desk'à la mort è navré fu;
Plaïes out parfundes è granz
Par tut le cors aparissanz;
Il méismes les me mustra
Apertement, s'il me conta,

(1) Il manque un mot dans le manuscrit.

Ço sachiez bien k'on ne pot mie
Saner ses plaïes è sa vie ;
Mult èrent horribles è granz
Tuz-jors noveles è parissanz
Tel plaïe i out qne fu runde
E desmesures è parfunde.
E me dit k'a sun plus lung deit
La parfundesce n'atendreit ;
E quant il vit la joune-gent
Gabber desordenéement
Tuit apertement lur diseit,
S'il séussent k'els atendeit,
E quels tormenz è quel ennui
Il ne gabbèrent nul de lui.
Quinze anz après sun tens fini
Jo nel' ai pas mis en obli,
Gileberz conta icel fait,
Al Autor k'il nus ad retrait,
Si cum Oweins li out conté,
E li Moignes dunt j'ai parlé,
Tut ço que jè vus ai ci dit,
E tut mustré par mun escrit.

Puis parlai-jo à dous abbez
D'Irlande èrent bons ordenez,
Si lur demandai de cel estre
Si ço poeit véritez estre.

Li uns affirma ke veirs fu
Del' Espurgatoire è seu
Que plusurs home i entrèrent
Qui unkes puis ne retornèrent.

En cel an méïsme trovai
Un eveske à qui jo parlai,
Nevoz fud al tierz seinz Patriz
Qui compaigns ert seinz Malachiz.
Florenciens aveit à num ;
Il me conta en veir sermun
Ke l'Espurgatoire ert assise,
E sa evesche, è là fud quise ;
Ententivement lui enquis,
Si ço fust veirs ke l'en ert vis.
E il me dist certeinement
Que c'esteit vers, é dist coment
Que plusurs mult entrèrent jà
Dunt unkes nul n'en repaira.
Tels i out k'arère vindrent
E qui les tormenz sustindrent,
Tuz-jurs furent plus en langur
E perdirent dreite colur,
Pur les tormenz qu'il orent là,
E les anguises k'il greva.
Si puis fuissent de bone vie
A als serreient, ne dotez mie,

E délivres de lur péchez
Kar il en furent espurgez.
Près de cel liu ad un seint home
Que nus tenons à mult prodome
Hermites est, de bone vie;
Chascune nuit, ço ne faut mie,
Ot les Diables assembler
Entur sun purpris, è parler.
A neire après soleil couchant
A véue tuz venent avant,
E si tenent lur parlement,
Einz le jor partent veirement;
En dementiers k'il iluec sunt
Al meistre dient ço k'il funt.
Li Seinz les veit apertement
E ot lur contes mult sovent
A sa celle le vont tempter
Mès ne poent dedenz entrer.
En semblance de femmes nues
Se mustrèrent; là sunt venues
Pur lui deceivre è engigner,
E feire sun porpos lesser;
Par eus entendi de la gent
La vie de plusurs sovent.

Quant li Eveskes ne dist plus,
Uns suens Chapeleins leva sus

E dist : Sire, jo contereie,
Si vos congé en avereie,
Del Seint Home ço que jo vi
E ço que jo de lui oï.
Li Eveskes lui dist : cuntez ?
Li autre dist : bel sire, oïez ;
La celle où cist Seinz est mananz
Cent liues loinz longes è granz
I avest del' munt seint Brandan
Où uns autre out esté meint an,
Qui aveit cele vie eslite,
E ke l'on teneit pur hermite.
Jo ving parler à cest Seint Hume
E il me dist, c'en est la sume,
K'il n'out unques si grant désir
De rien qui péust avenir.
Cum il aveit éu sovent
D'à lui parler à sun talent,
Jo demandai pur quei ço fu
Que tel désir en out éu ;
Pur ço ke, j'ai sovent oï
Les Diables racunter ici
En gabbant trestute sa vie.
Cum hermites ne vit-il mie
Quant il venent ici les nuiz,
Ço est lur joie è lor déduiz,
De lui è des autres reprendre,

K'il funt à lur oevres entendre.
J'oï l'autre nuit véirement
Ço que jo vus dirai briefment;
L'autre nuit furent ajusté
Li Diable, ici assemblé;
E contèrent à lur seignur
Ço k'il aveïent fait l'onur.
Avant veneïent un è un:
Li Maistre d'els apela l'un
E lui fist une tel demande
Si aporté out point de viande?
Oïl, dist-il, pain è férine,
Furmage è bure en ma seisine.
E ù le purcachastes vus?
Jol' dirrai, fait-il, bien à vus.

Dous Clers vindrent à un Vilein
S'il demandèrent de sun pein
Par charité, è autre bien
Il ne lur voleit doner rien;
E si out assez garnisun
Pain è viande en sa maisun.
Li Vilein se prist à jurer
K'il ne lur out rien ke doner,
E por ço k'il se parjura
Pris ço k'il out, è perdu l'a;
De ço aveie-jo poesté

Ci-devant vus l'ai aporté.
Après iço s'en repairèrent
Li Diable è iluek laissèrent,
La viande k'il out emblée
Au Vilain, è l'a aportée.
Matin i ving, si l'a trovai,
En une fosse la jettai;
En dute fui k'om la trovast,
S'aukuns venist si la mangast.
Uncor vus voil-jo plus conter
Dunt chascuns se deit amender,
E guarder d'engin del' Diable
Qui est subtil è décevable.

Uns Prestre esteit de seinte vie
De Deu servir ne cessa mie,
Matin levout al Deu servise;
Mais enz k'il entrast en l'iglise
El cimetire demourout,
E ses quinze salmes chantout
Pur les almes dunt li cors sunt
En cel liu è par tut le munt.
Chastement se tint è garda
E bien è bel endoctrina,
Iceus qui en sa garde esteient
E sun conseil creire voleient.
Sovent se pleinstrent li Diable

De sa vie nun reparnable,
E ke nuls ne poeit turner
De Deu servir ne de l'aurer.
Li maistre Diable si blasma
Ses serganz, ke nuls nel' tempta
E nel' osta de sun purpens;
Li uns li dit: mult a long-tens
Que j'ai entur lui demoré,
Ore à primes ai tant ovré,
Qu'entre ci è quinze ans l'aurai
Enfantosmé; sil' décevrai
Par un engin; mès ne pot estre
Ke enceis seit deceu li Prestre
Par une femme ai purvéu
Que donc l'aurai tost decéu.
Li Mestre dit: mult avez fait
S'en cel terme l'avez atrait
De péchier par temptacion,
De mei averez bon guerdon.
Al demain si cum il soleit
Leva li Prestre è ala dreit
El cimetire, è ad véu
Un enfant qui jetez i fu,
Delez la croiz jetez esteit,
Feme le fu, il l'a preneit.
Nurice quist, si la bailla,
Cume sa fille la guarda;

Il la feiseit lettres aprendre,
Al Deu servise la vout rendre.
Quant ert en l'ée de quinze anz
Mult ert bèle et crue è granz,
Li Prestre la guarda sovant,
Par le Diable énortement;
De sa beauté s'esmerveilla
E en sun quer la coveita.
Cum plus sovent la vit le jur
Tant fud plus espris de s'amur,
Il la requist, el l'otria
De faire ço que lui plerra.
La nuit après einz qu'il féist
L'ovraigne dunt il la requist,
Furent li Diable assemblé
Chascuns ad sun fait recunté;
Cil qui entur le Prestre fu
Ad devant tuz bien reconu,
Ço k'il promist dedenz quinze anz
Or ert li fait aparissanz.
Demain ert li Prestre traïz
E par la femme maubailliz,
Qu'il ad pur sa fille tenue,
Quant à sun lit l'avera eue;
Einz midi ke chascuns l'oïe
Mult en firent entr'eus grant joïe:
E lui è li ambdui auruns

Kar ensemble les décevruns
Li meistre dit : vols-tu aïe ?
N'ai-en, dist-il, jo n'en quier mie ;
Mult li saveit bon gré ses mestres,
Or oïes cum ovra li Prestre.

El demain la meschine apele :
Si lui dist, tant ore à le bele,
Là enz cucher desur mun lit
Si acumplirai mun délit.
La meschine délivrement
Aveit fait sun cumandement,
Li Prestre vint si l'esguarda,
Mult durement se purpensa,
Del' ovraigne k'il deveit faire
Où li Diables le voleit traire ;
Par quei aureit le bien perdu
K'il aveit fait è meintenu.
La grace de Deu i ovra
Hors s'en issi, cele i leissa
Un coutel prist k'il aporta
E ses génitailles trencha,
Hors les geta de maintenant
E puis dist as Diables à-tant :
Oez, espiriz maufessanz,
Jamès ne serrez joïssanz
De la nostre perdiciun
Par ceste malveise achaisun.

La nuit après ke cest fait fu
Sunt tuz li Diable revenu;
Li meistre d'eus apele avant
Celui qui lui out covenant,
Ke einz miedi aureit le jur
Traï le Prestre en sa folur,
Demande lui k'il en ad feit;
Il respundit malement: veit
Tut mun travail j'ai perdu,
Devant tuz lur ad conu
Cument le Prestre aveit esté,
Assez aveit de tuz malgré;
Lur mestre dist à ses privez:
Al, fait-il, si le me batez
E flaélez mult durement
Dunc s'en partent od cel turment.
La meschine dedenz l'iglise
Mist li Prestre al Deu servise.

Jo Marie ai mis en mémoire
Le livre del' Espurgatoire,
En romanz k'il seit entendables
A laïe genz è covenables;
Or preïom Deu ke pur sa grace
De nos pechiez mundes nus face.

Amen.

TABLE DES PIÈCES.

CONTENUES DANS CE SECOND VOLUME.

De l'Aigle et de la Corneille, *alias*, d'un Aigle qui ne sot ovrir l'escaille, fab. XIII, ... 102
De l'Aigle et de l'Ostour, fab. LIII, ... 236
De l'Aigles, d'un Vostour et de la Grue, f. LXXXI, 341
De l'Arondelle et des oiseax, *alias*, de l'Aronde qui voleit les Lins mengier, f. XVIII, ... 120
Dou l'Asne et dou Lion, f. LXVII, ... 290
De la Berbis qui ot Aignelé, f. XLIV, ... 220
De la Biche et sun Foou, f. XCII, ... 369
Dou Bués et dou Leu, f. XCIV, ... 374
Li Bués et li Vileins, f. LXXXV, ... 353
De celui qui veut vendre son Bouc avoc sun Cheval, *alias*, dou riches Hons è de son Chevax, f. LV, 239
Dou Cerf ki vit ses cornes en l'iaue tantdis que il béveit, f. XXXII, ... 169
Dou Chamel è del Puche, f. LXX, ... 300
Dou Champ et de la Sarpent, f. LXXXIII, ... 347
Du Chat, du Mulet et de la Souriz, *alias*, du Cat ki se fist Vesque, f. CII, ... 397
Dou Cheval qui s'afola un prei, f. LIV, ... 238
Dou Chevalier et d'un viel Home, f. CI, ... 394
De la Chèvre et ses Chevriax, f. XC, ... 365
Dou Chien è dou Formage, f. V, ... 78
Dou Chien è dou Lairon, *alias*, des Brebis q'on voleit embler, f. XXVIII, ... 153
Dou Chien è d'une Berbis, f. IV, ... 75

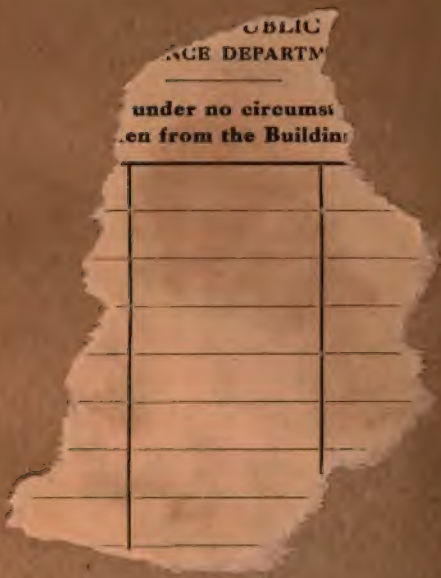
Dou Coc et dou Werpil, f. LI, ... 240
D'un Coc qui truva une gemme sor un fomeroi, f. I, .. 62
Coment un Bretons ocist grant compeignie de Brebis, f. XLV, ... 222
La compaignie dou Vilain è dou Serpent, f. LXIII, 267
La compengnie dou Chien au Leu, f. XXXIV, ... 175
La compengnie dou Leu et dou Hirechon, f. LXII, 263
Conclusion, ... 401
La Contralieuse, *alias*, d'un homme ki estriva à se fâme, *alias*, dou Vilain et de sa femme, f. XCV, 379
Dou Corbel, f. XCIII, ... 372
D'un Corbel qui prist un Fromaiges, *alias*, dou Corbel è d'un Werpilz, f. XIV, ... 105
D'une Corneille et d'une Oeille, *alias*, d'une Cornaille qui s'asist seur une Berbix, f. XX, ... 126
Dou Coulon è dou Gourpill, f. LII, ... 233
Dou Dragon è d'un Villain, f. LXXV, ... 315
De l'Escharbot ki cuidoit voler si com li Aigles f. LXV, ... 281
D'un Escouffles è dou Jais, f. LXXXVII, ... 358
D'un estanc plain de Reines, *alias*, des Reinoilles, f. XXVI, ... 145
De la fame qui feseit duel de sun mari, *alias*, de l'Oume mort è de sa moilier, f. XXXIII, ... 171
D'une femme et de sa Géline, f. CIII, ... 399
Dou Fevres qui fist une coingnie, f. XXIII, ... 137
Dou Goupis et de uns Chaz, f. XCVIII, ... 387
Dou Gourpil è de l'Ourse, f. LX, ... 255
Dou Gourpiz è dou Lox, f. LXXXIX, ... 363
D'un Gresillon è d'un Fromi, f. XIX, ... 123
D'un Homme qui ne voloit fere œvre, f. XXXV, . 179
D'uns Hums, de l'Arundeille è des Moingriaus, f.

LXXXIV, ... 349
Dou Lairun et d'une Sorcière, f. LXXII, ... 307
Dou leal hom et dou Trichières, *alias*, la cort des Singes, f. LXVI, ... 285
Dou Léon è dou Vileins, f. LXIX, ... 296
Dou Leu è de l'Aingniel, f. II, ... 64
Dou Leu et de la Grue ki li osta l'os de la goule, f. VII, ... 83
Dou Leu et de la Truie prains, f. XXIX, ... 156
Dou Leu et del Hirechon, f. LXXVIII, ... 322
Dou Leu et dou Corbel, f. L, ... 238
Dou Leu et d'un Vileins, f. LXXIX, ... 324
D'un Leus k'uns Venères chaçoit, *alias*, dou bregier qi garda li Lox, f. XLII, ... 214
Dou Leu qi cuida de la lune ce fust un fourmaige, f. XLIX, ... 236
Dou Lièvre et dou Cers, f. XCVII, ... 385
Des Lièvres et des Raines, f. XXX, ... 158
Dou Lion, dou Bugle et de un Leu, f. XI, ... 97
Dou Lion malade et dou Goupil, f. LXVIII, ... 293
Dou Lion qui ala chacier od la Chièvre et la Brebis, f. XII, ... 100
Dou Lions qui en autre païs volt converser, f. XXXVII, ... 185
D'un Lions qui malades fu, f. XV, ... 109
Dou Lion qui manda le Werpil, f. LIX, ... 250
Dou Lion qui manda tutes les bestes por aveir conseil de s'enfermeté, *alias*, dou Worpil qi menja le cuer dou Cerf que li Lions devoit menjier, *alias*, dou Lyon, dou Chers et du Gourpil, f. XI, ... 258
D'une Lisse qui vuleit chaaler, f. VIII, ... 86
D'un Lous è d'un Coulon, f. XCIX, ... 390

Des dui Lox, f. LXXXVIII, ...360
D'un Lox è d'un Escarboz, *alias*, Dou Leu cui li Escharboz entra en cul, et prisent entr'elx aatie de bataille a tout lor pooirs d'amiz, f. LVI, ...241
Dou Lox qui jura par serement, *alias*, d'uns Leus ki ki devint prodome, f. LXXIII, ...310
D'un Mesureour, f. XCI, ...367
Dou Mire qui seina uns home, f. XXXVIII, ...195
De la Mosche et d'une Eé, f. LXXXVI, ...355
Dou Muset ki quist fame, alias dou Muset qui ne point trover fame à sun talent, f. LXIV, ...274
Notice sur les fables, ...1
Notice sur le purgatoire de Saint Patrice, ...403
Notice sur Romulus, ...49
De l'Omme qui vit parler deus Cers ensaule, f. XXI, ...128
De l'Ostor cui les Coulons eslirent à Segnor, f. XXVII, ...150
Del Ostour è dou Huans, f. LXXX, ...327
De l'Ostour et dou Ronssegnol, f. LVII, ...246
Li parlemens des Oiseax por faire Roi, *alias*, des Oisiaus è du Cucu, f. XXII, ...130
Dou Poon qi pria qu'il chantast miex, f. XLIII, ..217
D'un Prestre et du Lox, *alias*, d'un Prestre qui mist un leu à lettre, f. LXXXII, ...345
Prologue, ...59
Le Purgatoire de Saint Patrice, ...411
Dou Renclus et dou Villeins, f. XLVI, ...225
D'un riche Hume qui nurrisseit un Chiennet, f. XVI, ...112
De uns riches Hons, f. C, ...392
Dou Senglier è de l'Asne, f. LXXVI, ...318

Dou Singe et dou Werpil, *alias*, d'un Singe qui manda au Gorpil 'kil li prestast de sa keue, f. XXXVI, ...182
D'une Singesse et de son enfant, f. LXXIV, ...313
Dou Solaus qui volst fame prendre, f. VI, ...80
De la Soris è de la Renoille, f. III, ...68
D'une Soris qui defoula un Lion, f. XVII, ...116
De deux Suris, l'une borgoise et l'altre vileine, f. IX, 90
Dou Taisson et dou Pors, f. LXXVII, ...320
De totes les Bestes è des Oiseax li parlemenz, *alias*, dou Lyon et de l'Aygle, f. XXXI, ...164
Dou Vilain qui norri une Choë, f. XLIII, ...231
Dou Vilain qui od sa fame vit aler son Dru, f. XLI, 209
Dou Vilain qui ora avoir un autre cheval, f. XLII, 229
Dou Vilain qui prieit tant soulement pur sa mainie, *alias*, de la proiere as Vileinz, f. XXV, ...143
Dou Vilain qui prist un folet, *alias*, des trois Oremenz, *alias*, du Vileins et de sa fame, f. XXIV, ...140
Dou Vilains cui li escarboz entra en cors, *alias*, dou Vileins qui se dormeit contre le soloil adenz, f. XXXIX, ...203
Autre dou Vileins et de sa fame, *alias*, d'un Hume qui aveit une femme tencheresse, f. XCVI, ...382
Dou Vileinz qui aveit uns cheval, *alias*, dou vendeor è de l'achepteur d'un keval au dire d'uns hons borgne, f. LXXI, ...302
Dou Vileins qui vit un autre hom od sa fame, f. XL, 206
D'un Vorpil et d'un Aigle qui enporta un des faons au Gourpill, f. X, ...95

Fin de la Table du second volume.


UBLIC
AGE DEPARTM
under no circumst
en from the Buildin